



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>



292
14

set



Henry Dawkins Esq^r

637



Vet. Fr. II A. 189





S U I T E
DE L'AVENTURIER
FRANÇOIS,
O U
M É M O I R E S
D E
GRÉGOIRE MERVEIL,
MARQUIS D'ERBEUIL.
QUATRIÈME ÉDITION.

*Per varios casus, & tot discrimina rerum
Venimus. VIRG.*

T O M E S E C O N D.



A L O N D R E S,

Et se trouve à PARIS,

Chez {
QUILLAU l'ainé, rue Christine,
La Veuve DUCHESNE, rue Saint-Jacques,
La Veuve ESPRIT, au Palais Royal,
MÉRIGOT le jeune, quai des Augustins.

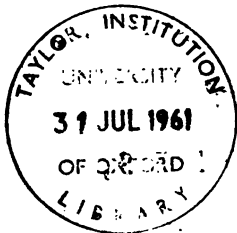
M. DCC. LXXXV.

DEPARTMENT OF

PHYSICS

UNIVERSITY OF

OXFORD



OXFORD



BILLET

DE M. DE VOLTAIRE, A M. LE SUIRE.

ON a daigné présenter au vieillard moribond, sans doute pour le ressusciter, Madame la Marquise d'Erbeuil, femme charmante, d'une beauté ravissante, & dont la physionomie céleste annonce une ame encore supérieure à de si beaux dehors. Pardonnez-moi un moment d'enthousiasme; il est rare à mon âge, mais il en atteste plus fortement les charmes de celle qui me l'inspire. Elle m'a montré le portrait de son mari, le seul mortel peut-être qui soit digne de figurer auprès d'une épouse si éblouissante. Ce pauvre mari court le monde; on ne fait ce qu'il est devenu. Il a eu des aventures tout-à-fait plaisantes & variées. Il en a écrit plusieurs, & ces écrits se trouvent épars dans ses papiers. Sa femme a bien voulu m'en lire différents morceaux. Si le marquis d'Erbeuil ne reparoissoit pas, il seroit à souhaiter qu'un Editeur éclairé se chargât de faire au Public le cadeau de ces

Mémoires intéressans ; & je crois que M. le Suire ne feroit pas mal de se charger d'un pareil travail , &c.

NOTE DE L'ÉDITEUR.

Nous ne recevons que dans ce moment ce Bilet, sans date, de M. DE VOLT AIRE, qui avoit été égaré par la négligence d'un secrétaire ; & nous nous hâtons de le mettre sous les yeux du Public, afin qu'on voie ce que pensoit un si grand connoisseur sur notre héroïne & sur son mari.

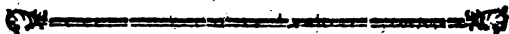




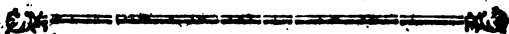
S U I T E

D E

L'AVENTURIER FRANÇOIS.



SECONDE PARTIE.



LIVRE PREMIER.

ME voilà donc embarqué avec un Prince, sur la Méditerranée. On s'attend que cette mer, qui a inspiré tant de fictions à Homere & à Virgile, va m'offrir de tous côtés des aventures ; que tous les pays célébrés par la Fable vont enfanter, pour moi, des prodiges. On se figure, du moins, que quelque Corsaire barbaresque va s'emparer du vaisseau sur lequel je suis monté, & me conduire en esclavage. Cet état de captivité va

A 3

L' A V E N T U R I E R

ne fournir matière pour peindre une situation nouvelle, &.... & le Lecteur imaginera tout ce qu'il voudra; pour moi, qui n'écris que la vérité, j'avoue que je n'eus pas, sur cette mer, la moindre aventure; & qu'un vent favorable nous conduisit promptement au port d'Alexandrie.

C'étoit de l'Égypte que le Prince étoit amoureux, selon son expression; c'étoit là le pays qu'il brûloit de parcourir. Il vouloit voir des pyramides; cela est très-curieux, & l'on n'en voit que là. Les Romains n'ont enlevé que les obélisques; mais, pour ces grandes masses de pierre, elles étoient un peu trop difficiles à voiturer, & se défendoient par leur poids. Je ne décris point Alexandrie: je me hâte de remonter le Nil avec mon Excellence Allemande; les bords du fleuve ne m'offrent pas la moindre nymphe qui puisse allumer mes desirs. Je n'y vois que des crocodiles, auxquels je ne m'arrête pas. Nous arrivons au Caire. Cette ville passe pour aussi peuplée que Paris, ce que je ne garantis pas; mais quelle différence pour le brillant! Le million d'habitants, qu'on lui donne, ne peut nous retenir un jour; & nous volons vers nos chères pyramides. Là commencent les aventures. Nous arrivâmes au pied du plus grand de ces monuments, que le Prince examina en poste comme ses pareils. Je fus plus curieux que lui. Je lui promis de le rejoindre au Caire;

Et j'observai sérieusement ce fameux édifice.

J'aperçus, dans un enfoncement, un morceau de maçonnerie qui me parut fraîche. Je frappai contre, & je jugeai, au retentissement, qu'il y avoit, en cet endroit, fort peu d'épaisseur. J'avois vu, à un mille de là, une pioche par terre, dans un petit jardin; je courus la chercher; &, frappant avec cet instrument, sur la maçonnerie récente & mince, je fis bientôt une ouverture. J'entrai avec de la lumière, par cette ouverture; je m'égarai long-temps dans un labyrinthe de détours inquiétants, où je frémissois de m'être engagé, & où je craignois bien de me voir perdu pour toujours. Je dus errer, pendant plus de six heures, dans ces effrayantes ténuités. Enfin la lumière me manqua, & je frissonnai d'horreur. Dans ma consternation, je fus obligé de m'arrêter un moment; je tombai même dans une espèce d'annéantissement. Cependant le repos sépulcral, qui régnoit autour de moi, me donna la facilité d'entendre un bruit lointain, d'abord presque insensible. Je tournai soudain mes pas du côté d'où il partoit. Peu-à-peu il devint plus clair; je crus même distinguer des voix humaines. Je tressaillis de joie, & je me dis: « S'il y a là des hommes, il y aura, près d'eux, quelque issue pour sortir; & ils me l'enseigneront. » Bientôt j'entrevis une foible

8 L' A V E N T U R I E R
clarté, qui me paroissoit venir d'une lumie
artificielle ; & je ne doutai plus que je ne
dusse voir au plutôt des hommes.

En effet, j'apperçus bientôt une vingtaine
d'esclaves assis en cercle, sur leurs talons,
autour d'un cadavre, qui reposoit dans son
cercueil. Ces infortunés parurent frappés
de surprise à ma vue. Je les vis tremblans,
effarés, prêts à me fuir. Je les rassurai &
leur demandai, en langue franque, qui ils
étoient ? Ils me répondirent tous ensemble,
dans une langue inintelligible pour moi. Ne
pouvant les comprendre, je les examinai.
Ils étoient dix hommes & autant de fem-
mes, parmi lesquelles j'en vis une entre au-
tres, d'une beauté vraiment séduisante ;
mais plongée, comme les compagnons,
dans une douleur qui la rendoit encore plus
intéressante. Je répétai plusieurs fois mes
questions, en les accompagnant des gestes
que je crus les plus expressifs. Enfin je fus
entendu. Un vieil esclave, qui comprenoit
un peu la langue franque, me répondit,
comme il put, dans ce jargon. Je compris,
par tout son verbiage, qu'ils étoient vingt
esclaves d'une vieille Dame Egyptienne,
qui avoit toujours prétendu descendre des
anciens Rois d'Egypte ; que, sur cette idée
chimérique, elle avoit désiré d'être enterrée,
comme ces antiques Souverains, dans une
pyramide, avec des esclaves pour la servir ;
que les héritiers s'étoient prêtés à cette

etuelle manie, quoiqu'une telle barbarie ne fût plus conforme aux loix & aux mœurs de ce pays, que des mains barbares, l'avoient enterrée, avec eux, dans ce souterrain, & qu'ils étoient chargés d'obéir aux ordres qu'elle ne pouvoit plus leur donner. Ils devoient, chaque jour, dresser devant elle une table. Ils pouvoient se nourrir de la desserte, mais, au bout d'un mois, cette desserte devoit manquer; & ils étoient destinés à mourir tous de faim, l'un après l'autre, autour de leur vieille momie. Il y avoit déjà huit jours qu'ils menotent cette horrible vie; & ils sentoient de jour en jour, de plus en plus, la mort approcher d'eux. Ils finirent par me conjurer de les délivrer de ce tombeau.

Je leur dis que je venois les prier de m'en délivrer moi-même. Je leur témoignai le tendre intérêt que je prenois à leur sort. On ne doutera pas, je crois, de ma sincérité; car il étoit bien cruel de voir périr, si gratuitement, tant d'infortunés. Il me paroissoit atroce, sur-tout, que la jeune beauté, que je voyois parmi eux, se trouvât ensevelie vivante. Elle apperçut, dans mes yeux, un intérêt particulier; & ses regards me parlèrent d'une manière plus tendre que ceux des autres.

Mes chers amis, ajoutai-je, je crois que je puis vous sauver, & moi avec vous. Sauriez-vous retrouver le chemin

« par où vous êtes entrés ? » — « Oh ! très-
 « aisément, me dit celui qui m'entendoit. On
 « a fait une ouverture pour nous introduire
 « ici, on l'a rebouchée sur-le-champ. » —

« C'est cela même, repris-je ; j'ai vu, au
 « pied de la pyramide, une place où la ma-
 « çonnerie paroissoit fraîche ; j'ai frappé,
 « renversé, un ouvrage assez mince, & je
 « me suis ouvert un passage, par où j'ai
 « pénétré dans ce lieu ; & c'est probable-
 « ment le même endroit par où vous êtes
 « entrés vous-même. Mais j'ai perdu cet
 « endroit précieux où l'ouverture est faite.

« Tâchons de le retrouver, & nous sorti-
 « rons. » — « Oh ! nous allons vous y con-
 « duire, s'écria l'interprete, qui expliqua
 « aux autres ce que j'avois dit. » Ils se le-
 « vent tous transportés de joie, & me condui-
 « sèrent, assez vite, jusqu'à un endroit où
 « j'avois passé. Je le reconnus à un papier que
 « j'avois laissé tomber & que je ramassai. » Cou-
 « rage, mes amis, m'écriai-je, l'ou-
 « verture n'est pas loin. » Nous arrivons ;
 « mais ciel ! la malheureuse ouverture étoit
 « rebouchée.

Il me paroissoit indubitable que c'étoit le
 même endroit, par où j'avois eu le malheur
 d'entrer. Une nouvelle maçonnerie l'avoit
 refermé, depuis que j'étois dans le souterrain.
 Nous retombâmes tous dans la conf-
 ternation. « Enfants, leur dis-je, ne vous
 « découragez pas. Frappons, renversons

« cet obstacle. » J'avois commis l'impar-
donnable imprudence d'oublier, en de-
hors, la pioche qui m'avoit été si utile.
Cette faute ne me rebuta pas. « Mes amis,
« m'écriai-je, ces pierres, qui n'ont pour
« liaison qu'un ciment récent & sans confis-
« tance, ne sont pas faites pour nous arrêter ;
« nous viendrons bien à bout de les renver-
« ser. J'aperçus dans un coin, une planche
assez longue. Je fis signe à mes compagnons
de l'enlever avec moi. Nous frappâmes
tous, avec cette planche, contre la partie
du mur récemment maçonnée. Son poids &
le nombre de ceux qui la pouissoient, de-
voient naturellement faire tomber des pier-
res si nouvellement cimentées, & rétablir
l'ouverture. Nous portions des coups terri-
bles, mais inutilement. Nous sentions qu'il
devoit y avoir, en dehors, un obstacle qui
retenoit les malheureuses pierres. Nous frap-
pâmes en vain, pendant plus de six heures.
Alors le désespoir nous saisit. Tous mes
compagnons poussèrent des cris doulou-
reux ; & je tombai machinalement dans les
bras de l'innocente Beauté, qui m'inté-
ressoit le plus. Elle me pressa contre son
cœur, & je la pressai contre le mien, avec
une certaine douceur. Il sembloit que c'étoit
une espèce de consolation, pour moi, de
partager le sort d'une personne si chère, &
de mourir dans ses bras.

Cependant, il m'étoit bien affreux d'être

venu, de gaieté de cœur, m'enfermer dans le tombeau de ces infortunés, & de périr de faim au milieu d'eux. Nous cherchâmes quelque autre issue dans ces tombeaux, que les malheureux esclaves connoissoient mieux que moi. Tout-à-coup, j'aperçus un foible jour, qui venoit d'un soupirail élevé. « Ah ! mes amis ; m'écriai-je ; voilà une ouverture. » Le point, par où entroit le jour, étoit presque imperceptible ; & il ne laissoit passer, jusqu'à nous, qu'un foible rayon. Je jugeai que l'ouverture devoit être au moins, à deux cents pieds de haut. Ce soupirail avoit plus de vingt pieds de large à sa base, & alloit toujours, en se resserrant, jusqu'à son orifice. Je ne savois comment monter à une si grande hauteur ; cependant j'osai en former le projet. Je cherchai, long-temps vainement, des instruments pour y réussir ; enfin je vis, dans la salle où reposoit la morte, un faisceau de lances & d'épées. On avoit armé tous ces malheureux esclaves, pour garder le cadavre que personne n'avoit envie d'enlever. Les femmes même n'étoient pas sans armes ; mais toute la bande laissoit dormir ces instruments inutiles. Je vis qu'ils pouvoient me servir, & je m'en emparai. Les pierres d'un si vieil édifice sont toutes écornées ; & il m'étoit aisé d'insinuer, entr'elles, une épée ou une autre arme, que j'enfonçois assez avant, pour qu'elle pût soutenir mon poids. Je fis

de tendres adieux à mes chers compa-
gnons. " Trouvez-vous, leur dis-je, près
» de l'endroit nouvellement muré; dès que
» je serai dehors, je vous l'ouvrirai. » J'em-
brassai la petite Isis; c'est ainsi que se nom-
moit la jolie esclave. Après avoir assuré la
première épée, je montai dessus, & j'en
établis une seconde plus haut, puis une
troisième, puis les autres de suite; & de
degrés en degrés, je m'élevai lentement;
à l'aide des ces appuis. La plus grande diffi-
culté étoit d'arracher les armes que j'avois
d'abord enfoncées, pour les pouvoir pla-
cer plus haut. Quelquefois elles tenoient
trop fort, & j'étois obligé d'y renoncer &
de les laisser dans le mur, ce qui diminueoit
toujours ma provision. J'étois déjà bien
haut, & le soupirail devoit plus étroit;
ce qui mettoit un peu moins d'intervalle
d'un mur à celui de vis-à-vis. Bientôt mes
lances furent assez longues pour que je pusse
les poser en travers; elles devenoient même
successivement trop longues; & j'étois
obligé de les raccourcir avec mon couteau.
Enfin, je me trouvai assez haut pour pou-
voir me passer d'elles, en enfonçant mes
pieds & mes mains dans les brèches faites
par le temps, de l'un & de l'autre côté.
Pendant, je me tardai pas à me trouver
resserré, comme dans le tuyaut d'une cheminée.
Je voyois le haut du soupirail encore
assez éloigné; & comme il se resserrait

de plus en plus , il alloit devenir trop étroit , pour laisser passer mon individu. Je commençois déjà même , à me sentir horriblement serré ; il me falloit faire des efforts prodigieux pour m'élever plus haut. " Que vais-je devenir , me disois-je ? Je suis menacé de mourir de faim dans cette situation , ou d'y maigrir en peu de temps , & bientôt de tomber , encore vivant , d'une hauteur si effrayante. " J'avois pris bien de la peine pour empirer mon sort ; jamais élévation ne fut plus pénible.

J'avançois , avec une fatigue inouïe , les deux mains au-dessus de la tête , le couteau à la main ; le plus adroit ramoneur auroit été aussi embarrassé que moi. Enfin je touchai l'orifice , & je vis d'abord l'impossibilité d'y passer. L'ouverture n'avoit , en cet endroit , que quatre pouces de large ; le plus grêle jeûneur l'auroit trouvée trop étroite : elle s'étendoit davantage en longueur ou hauteur. Mon couteau pouvoit s'élargir , avec un travail opiniâtre ; mais un tel mur devoit avoir plusieurs toises d'épaisseur. Je sentis qu'heureusement l'ouverture alloit en s'élargissant en dehors , aussi bien qu'en dedans. " Il n'y a donc plus que les deux bords à grater , me dis-je , que les deux angles à émousser ; & je repris courage. Je raclai , avec mon couteau , des deux côtés. On sent combien ce travail m'étoit pénible , dans l'attitude où j'étois.

La nuit vint, car j'avois consacré plusieurs heures à monter ; la lune, pour mon bonheur, me prêta la lumière, qui n'étoit obscurcie par aucun nuage, dans ce beau ciel d'Égypte. Je travaillai jusqu'au point du jour, incommodé par la raclure de la pierre, qui me tomboit sur les yeux. Enfin, au lever de l'aurore, je pus sortir de mon trou, comme la lumière, du sein de Thétis. Je passai donc, par l'orifice, ma tête & tous mon corps. Heureusement, je trouvai, en dehors, — une crevasse assez considérable, pour pouvoir m'y soutenir, & m'y reposer un moment. A peine eus-je repris haleine, que je considérai ma position. J'étois élevé à deux cents pieds de haut ; j'en avois encore le double à monter, pour parvenir au sommet. Soudain la tentation me prit de grimper jusques-là. J'avois, dans ma poche, une petite fiole d'eau-de-vie, & une lunette d'approche. J'avais quelques gorgées du restaurant, & je me sentis le courage de monter jusqu'en haut. Ce travail étoit bien plus aisé que le premier, parce que la pente m'étoit défavorable en dedans, puisqu'elle penchoit sur moi, & que je ne pouvois monter, contre elle, que renversé ; en dehors, au contraire, elle me favorisoit, par la raison que cette pente étant sous moi, je me trouvois couché sur le ventre, pour monter ; & que toutes les bruyelles

me fournissent les moyens de m'accrocher
 & de m'élever aisément. Je parvins enfin au
 sommet ; la plate-forme avoit douze pieds
 de large. Il est inutile de dire combien le
 spectacle étoit immense ; à six cents pieds
 de haut. Ma vue étoit bonne ; ma lunette ;
 quoique petite ; l'aïdoit encoré. On entroit
 dans le commencement de la crepe du Nil ;
 les terres les plus basses étoient déjà submer-
 gées ; & formoient de vastes lacs ; au mi-
 lieu desquels les villes s'élevoient comme des
 îles. La pureté de l'horizon me faisoit voir
 jusqu'aux montagnes de l'Abissinie. Laissons
 les descriptions au Poëte ; & raisonnons nos
 aventures. Après m'être reposé assez long-
 temps sur la plate-forme ; dans la continen-
 ce de la nuit ; je peusai que les informés
 qui m'attendoient dans l'intérieur de
 l'édifice. Je descendis par le côté opposé à
 celui par où j'avois monté. La vue d'un
 précipice de six cents pieds de profondeur
 que je voyois à mes pieds , me passa ef-
 frayante ; mais ne me causa pas de trouble
 ment. Enfin , je parvins au bas ; sans acci-
 dent ; & je me trouvant terre ; procédai men-
 du côté par où l'on m'attendoit. Je vis l'obs-
 tacle qui avoit rendu tous nos coups inui-
 les. On ne s'étoit pas contenté de maçonner
 l'ouverture qui devoit nous servir de passa-
 ge ; on avoit appliqué des planches contre
 la maudite maçonnerie ; & ces vitres au-
 étagées

étayées avec des poutres ; de sorte qu'il n'étoit pas possible de renverser l'ouvrage qu'elles soutenoient.

Je brisai , je dispersai avec rage , tout cet indigne échafaudage ; & je cherchai ma pioche , craignant bien qu'on ne l'eût enlevée. Heureusement , elle étoit enterrée dans l'herbe , qui l'avoit cachée aux cruels maçons. Je ne tardai pas à r'ouvrir l'entrée du souterrain. Mes infortunés camarades m'attendoient en dedans ; je les fis tous sortir , & j'embrassai ma petite Isis. Ils se jetterent tous à mes pieds , pour me remercier du présent de la vie , dont ils m'avoient l'obligation. Je me hâtai de retourner au Caire , pour rejoindre le Prince ; il s'étoit lassé de m'attendre , & il y avoit déjà vingt-quatre heures qu'il étoit parti. “ Monsieur , ” me dit un interprete , il a laissé une lettre pour vous. Il fait , dit-il , où est votre épouse ; & en cas que vous ne puissiez le rejoindre , il a écrit deux mots , pour vous apprendre où vous pourrez la trouver. ” Je demandai promptement cette lettre. On m'en donna une , de l'écriture du prince , mais qui étoit adressée au Pèlerin dont j'ai parlé , qui avoit marché à notre suite. “ Celle-là n'est pas pour moi , m'écriai-je tout alarmé. ” — “ On s'est donc trompé , me répondit froidement l'aubergiste. S. E. en avoit écrit deux : on a donné au Pèlerin celle qui étoit pour vous ,

» & on vous donne celle qui étoit pour lui ;
 » ainsi il n'y a rien de perdu. »

Je frémis du nouveau malheur qui m'accabloit. Quelle différence pour moi ! Si j'avois eu ma lettre , j'aurois su où étoit ma Julie ; & , en cas qu'elle eût été en France , j'aurois pu y revoler sur-le-champ. Maintenant , je me trouvois sans une obole , chargé de vingt esclaves , que j'avois délivrés du tombeau , pour les faire périr de faim. J'avois abondamment de quoi me faire servir , mais il falloit me nourrir. Je demandai de quel côté le Prince étoit parti ? On me répondit qu'il s'étoit mis en chemin pour Constantinople , où il brûloit d'arriver. Pour le Pèlerin , il avoit pris une route opposée ; on ignoroit où il alloit. Lequel des deux suivre ? Je savois où se rendroit le Prince , mais il avoit beaucoup d'avance sur moi. L'autre étant parti depuis , étoit moins éloigné , mais j'ignorois où il alloit. Le soin qu'il prenoit de se cacher le visage , m'avoit donné un foible soupçon que ce pouvoit être ma Julie ; mais cette idée , qui m'attiroit vers lui , me paroissoit trop absurde , pour que j'osasse m'y arrêter. Je n'avois pas encore reçu la lettre de ma belle-sœur , qu'on a vue à la fin du volume précédent. D'ailleurs , j'étois sans ressources pour aller d'un côté comme de l'autre. Un Marchand d'esclaves vint me tirer d'embaras. Il avoit demandé aux miens , à qui ils appartea-

noient. Celui qui parloit la langue franque
lui avoit répondu que j'étois leur maître. Il
me l'amena. Le Marchand me demanda si
je voulois lui vendre mes esclaves. Je fus
étonné de la proposition. Il me paroissoit
odieux de replonger dans l'esclavage, ceux
que j'avois délivrés de la mort ; & de
gâter ma générosité, par un si lâche com-
merce. Mais leur interprete me dit qu'ils
étoient tous enchantés de l'occasion qui se
présentoit, par là, de me témoigner leur
reconnoissance. Ils vinrent tous me prier à
genoux de les vendre. " Mon cher maître,
" me disoient-ils, nous vous en conjurons. "
Ils me regardoient en effet, de la meilleure
foi, comme leur maître ; & ; si un homme
pouvoit appartenir à son semblable, celui
qui a reçu la vie pourroit appartenir à celui
qui la lui a donnée. " Que voulez-vous que
" nous fassions, ajoutoient mes innocents
" compagnons ? Nous n'avons pas de quoi
" vivre ; si l'on nous rencontre sans maître,
" on nous prendra pour des esclaves échap-
" pés, & l'on nous punira comme tels.
" Nous sommes nés pour l'esclavage. Un
" maître est notre soutien & notre sûre
" garde. " — " Hé bien, leur dis-je,
" je vous distribuerai donc tout l'argent
" que je recevrai. " — " Gardez-vous en
" bien, me répondirent-ils ; notre nouveau
" maître, sous le prétexte que nous lui
" appartiendrions avec tout notre avoir,

„ nous reprendroit sur-le-champ ce que
 „ vous nous auriez cédé ; ainsi vous ne
 „ feriez que vous dépouiller sans nous
 „ enrichir. „

Ces raisons me convinquirent , parce que la nécessité s'y trouva jointe. Je promis à mes chers esclaves de les dédommager , & même de les tirer d'esclavage , si jamais je le pouvois. Je me promis de tout mon cœur , d'en chercher les moyens ; & je les livrai , non sans remords , au cruel Marchand , pour une somme qui équivalloit à 12,000 francs. Mais je ne pus me résoudre à vendre ma petite Isis. Elle étoit si belle ! Je voyois d'ailleurs , dans ses yeux , un regret si vif de me quitter , & un si grand désir de rester avec moi , que je ne pus me résoudre à être si barbare , à son égard & au mien. Je régalai , avant de les quitter , mes ci-devant compagnons , avec l'argent qui étoit le prix de leurs personnes. Ils ne désapprouverent point la préférence que je donnois , sur eux , à la petite Isis ; ils applaudirent à mon bonheur & au sien ; & nous nous quittâmes avec le plus doux attendrissement.

Fin du Livre premier.

LIVRE SECOND.

JE me hâtai de partir pour Constantinople, & j'y arrivai très-prompement. Je demaridai, chez un envoyé de France, des nouvelles du prince Allemand. On l'avoit vu paroître ; il avoit passé deux jours dans la Capitale Ottomane, & il en étoit déjà parti. Il voyageoit lestement, comme je l'ai dit. Je me retrouvai plongé dans la douleur, par la privation de toute espérance, relativement à ma Julie. La Déesse Isis daigna me consoler. Je goûtai, dans ses bras, des douceurs que je ne devois pas attendre de mon esclave, car elle se regardoit, & je commençois à la regarder moi-même comme telle. Nous jouissions ensemble, pour ainsi dire, de la substance de nos compagnons. On va me reprocher que voilà encore une infidélité, dont je me rends coupable envers ma Julie. Cependant, selon toutes les loix anciennes & modernes, j'étois en droit de jouir de mon esclave ; & je ne dis pas si je profitai de ce privilege.

Je liai connoissance avec un Peintre assez habile, qui avoit déjà commencé le portrait

du grand Seigneur , & qui comptoit faire sa fortune par ce travail. Il eut un sort bien différent.

En qualité de François , il voulut offrir ses tendres hommages à la Femme d'un Bacha. On prétend qu'il eut le malheur de réussir & d'être surpris en flagrant délit. Le Bacha voulut d'abord expédier , pour l'autre monde , le séducteur & la femme infidelle ; mais cette sirene sut l'attendrir en sa faveur avec tant d'art , qu'il lui fit grace. Cependant , comme il prétendoit être d'une justice rigoureuse , il ne voulut pas qu'il y eût rien de perdu dans la punition du crime. Il réunir donc , sur le malheureux pécheur , toute la peine qui devoit être partagée par la complice. Ne pouvant faire souffrir deux morts à cet infortuné , il doubla du moins son supplice , & au lieu de le faire étrangler , il le fit empaler.

La justice des Turcs est très-expéditive. On apprit la mort du jeune Appelle , en même temps que son crime. Encore en fut-on instruit , parce que le Grand Seigneur , qui vouloit que son portrait fût achevé , demanda plusieurs fois ce qu'étoit devenu son Peintre. Il fut très-piqué quand il apprit qu'on l'avoit empalé , avant qu'il eût terminé sa figure. Le Grand Visir , croyant flatter le ressentiment de son maître , fit étrangler le Bacha , & ordonna qu'on trouvât un autre Peintre , sous peine du cordon.

Pendant toutes ces opérations de justice, j'étois tranquille chez moi avec la Déesse Isis. J'héritai de la boîte de pastel du Peintre. J'en profitai, pour peindre ma petite esclave, dont la jolie figure, aidant mon foible talent, me fit faire un tableau intéressant. Un homme du service de la Cour vit ce portrait, s'en empara & le porta à Sa Hauteffe, lui disant qu'il en connoissoit l'Auteur & l'original. Le Sultan témoigna s'accommoder de l'un & de l'autre; & soudain il me vint un ordre de la part de l'Auguste Souverain, qui m'enjoignoit d'aller peindre son portrait, & de lui vendre mon esclave.

La première proposition ne me choqua pas, mais la seconde me parut révoltante; elle ne venoit pas du Grand Seigneur, dont on connoissoit l'équité, mais de ses Ministres. On vint, avec plusieurs bourses d'or, me demander à quel prix je mettois ma captive. Je répondis qu'elle étoit sans prix à mes yeux. "Tenez bon, me dit Isis, vous obtiendrez davantage." Il ne faut pas faire, à mon Isis, l'injure de la croire capable de chercher à me quitter, pour être élevée au lit du Sultan. Elle voyoit la toute-puissance contre nous, & cédoit à la nécessité. Il fallut que j'y cédasse moi-même & que je consentisse à vendre l'esclave que je chérissois, pour une somme qui valoit 20,000 francs de notre monnoie.

A peine avois-je reçu la somme , qu'un nouvel émissaire vint m'ordonner , de la part de S. H , de garder mon esclave jusqu'à nouvel ordre , & de me trouver le lendemain matin , à la porte du ferrail , avec mes instrumens de peinture. J'ai su , depuis , que c'étoit la Sultane favorite qui , alarmée du goût que le Grand Seigneur témoignoit pour le portrait de mon Isis , craignoit une rivale , & m'avoit fait défendre d'envoyer l'original au ferrail. J'obéis ponctuellement , bien charmé qu'on ne m'eût pas redemandé l'argent.

Je comparus le lendemain à la porte du ferrail , & je fus introduit devant le Souverain , qui m'ordonna de finir le portrait commencé par mon prédécesseur , & voulut bien se mettre en attitude. Il y avoit , derrière lui , une femme voilée , très-bien faite , qui étoit appuyée sur le dossier de sa chaise. Je parlai en langue franque ; que le Grand Seigneur entendoit un peu. Je m'aperçus que ma conversation l'amusa & le fit quelquefois sourire.

La Dame sur-tout que je voyois derrière lui , & qui étoit sa Sultane favorite , paroissoit m'en goûter singulièrement. Elle ne disoit rien ; mais , à travers la gaze qui couvroit son visage , je voyois sortir , de ses yeux , des étincelles. Enfin elle leva son voile en secret , & je vis une beauté éblouissante qui daigna me sourire , & le rebaiïsa promp-

tement. J'étois enchanté ; mais je n'osois en rien témoigner. Dans une séance , je finis le portrait du Grand Seigneur , que je rendis très-ressemblant. Il en fut très-content , mais la Sultane témoigna de l'admiration. Elle causa quelque temps avec son auguste amant ; & le résultat fut que S. H. m'ordonna de revenir le lendemain matin , avec ce qu'il falloit pour peindre son amante.

Je fus fidele au rendez-vous. On m'introduisit dans une salle , d'un goût bizarrement magnifique ; & l'on m'amena la Sultane. Un Eunuque noir me demanda combien on pouvoit lui laisser de voiles ; je répondis que je demandois pardon au Souverain ; mais que j'étois obligé de voir l'auguste Favorite , absolument à visage découvert. On alla demander la permission du Grand Seigneur qui vint lui-même , en souriant , lever le voile , & m'offrir les trésors d'une beauté qu'on pouvoit nommer céleste , presque sans exagération. Le Souverain parut jouir de mon admiration. Je n'osai approcher la main de la ravissante personne , pour la mettre en attitude. Ce fut son Royal amant qui daigna prendre cette peine , que je lui aurois volontiers épargnée.

La belle Sultane étoit obligée de me regarder. Le sourire le plus charmant reposoit sur ses levres. Ses yeux étoient rians & serens. Peu-à-peu ils devinrent passion-

nés, & m'inquiéterent autant qu'ils me charmerent. S. H. parut en concevoir un léger ombrage. La belle s'en aperçut & se justifia promptement à ses yeux. Je conclus qu'elle lui dit : " Je suis censée vous regarder ; il faut donc que je fasse paroître, dans mes yeux, toute l'expression qui peut vous peindre mon amour. " Il parut se contenter de cette raison, que je fus tenté moi-même de croire sincère. Mais S. H. s'étant écartée un moment, les yeux de la Sultane devinrent plus expressifs ; & je commençai à craindre quelque extravagance de sa part. Mes yeux lui recommanderent la prudence ; & je me hâtai de terminer cette première séance. Le Grand Seigneur y vit une ébauche où la ressemblance étoit déjà sensible ; & où le sourire, déjà rendu passablement, s'adressoit à lui. Il me témoigna sa satisfaction, me fit remettre deux bourses, & me donna rendez-vous pour le lendemain matin. La Sultane trouva moyen de me serrer tendrement la main, sans qu'il s'en aperçût ; & j'eus lieu d'être content, mais inquiet de ma bonne fortune.

Le lendemain, la Favorite fut aussi gracieuse & aussi imprudente que la veille. A peine eus-je commencé mon travail, qu'elle me dit : " Parlez-nous donc, Monsieur le Peintre ; votre Prédécesseur nous racontoit toutes sortes d'histoires ; il nous

« récitait des morceaux de vos comédies ou
« tragédies ; je ne fais trop comment vous
« les appelez. Faites-en donc autant. » Je
répondis qu'un tel exercice nuirait à l'atten-
tion nécessaire pour mon ouvrage ; que ,
cependant , si S. H. me l'ordonnoit , je
râcherois de lui obéir. Alors je récitai quel-
ques morceaux de Racine ; mais j'évitai tout
ce qui sentoit l'amour ; & c'est positive-
ment ce que la Dame cherchoit. Elle me
dit expressément : « Récitez-nous quelque
« déclaration d'amour. » Je déclamai , le
plus modestement qu'il me fut possible ,
celle d'Orosmane à Zaire. La Sultane rioit
comme une folle. « Oh ! disoit-elle , j'aime
« à voir faire l'amour à la françoise. Cela est
« du dernier plaissant. Allons , Monsieur le
« Peintre , faites , avec un peu de chaleur ,
« l'amour à la mode de votre pays ; mais il
« vous faut un objet.... » Et la Dame se
levoit pour m'en servir. « Non , ma chere ,
« dit le Sultan , ne vous donnez pas cette
« peine. Je vais faire venir quelque subal-
« terne. » A ces mots , il ordonna qu'on
allât chercher une de ses femmes , la pre-
miere qu'on trouveroit. On amena bientôt
une petite Sultane douce , timide , qui pa-
rut fort embarrassée ; & l'on m'ordonna de
lui faire une déclaration d'amour , avec
toutes les démonstrations françoises. « Mais
« il faut , dit la Favorite , que vous lui per-
« mettiez de lui serrer la main , de la bai-

» fer. » — « Soit, » répliqua le Sultan, c'est
 » une comédie. » Alors, je fis, à la pe-
 » tite Sultane, une déclaration tirée de mon
 » fonds, où j'étais tous les dehors de la
 » passion la plus ardente. Cette jeune person-
 » ne, qui n'entendoit pas un mot de François,
 » étoit toute décontenancée. Le Sultan rioit
 » à gorge déployée; la Sultane paroissoit im-
 » patiente. « Mais il faudroit répondre, dit-
 » elle. » On ordonna donc à la petite niaise
 » de me répondre. Elle ne savoit quoi dire.
 » La Favorite se leva précipitamment. « Vous
 » êtes une bête, s'écria-t-elle, en l'écartant.
 » Voilà comment il faut rendre déclaration
 » pour déclaration. C'est une comédie, dit-
 » elle au Sultan. Alors, Peintre, faites-
 » moi votre cour. » Il fallut recommencer,
 » avec cette femme ardente, le rôle que je
 » venois de jouer avec l'innocente & froide
 » femelle. La nouvelle Interlocutrice me ré-
 » pondit avec une chaleur & une vivacité,
 » qui parut très-peu amuser le Sultan. « Oui,
 » mon cher ami, me disoit-elle en langue
 » franque, je vous aime, je vous trouve
 » charmant. » Ses yeux confirmoient les
 » protestations de sa bouche. Jamais comé-
 » dienne ne s'est exprimée avec tant de vérité.
 » Sultane, dit S. H., vous vous donnez
 » trop de peine. Nous avons ici deux nou-
 » velles Françaises, qu'on en fasse venir
 » une. » On amena bientôt une grande
 » femme, le voile baissé; le Sultan se leva

lui-même ; & je vis, avec stupéfaction, ma belle-sœur, ci-devant nommée Mademoiselle de Mirville. Elle n'avoit pas encore jeté la vue sur moi. Sa rivale la mesura des yeux. Elle répondit par un regard dédaigneux. Le Souverain lui commanda de jouer, avec moi, une scène d'amour. (Ce furent ses termes.) Alors elle me regarda, & resta immobile de surprise. Le Sukan & la Sultane s'aperçurent de notre étonnement réciproque ; & nous en demanderent la raison. Je dis toujours la vérité, à moins que je n'y voie un danger réel. Je répondis tout simplement que cette Sultane étoit la femme de mon frere, que je ne savois comment elle se trouvoit dans le serrail, & que j'avois lieu d'en être surpris. Le Grand Seigneur approuva ma surprise ; il trouva la rencontre plaisante ; mais il dit que cela ne devoit pas nous empêcher de jouer notre comédie ; & nous réitéra ses ordres à ce sujet. Je fis donc ma cour à ma belle-sœur ; elle y répondit comme elle avoit fait autrefois dans son couvent ; & le Sultan parut beaucoup s'amuser de cette scène ; mais ce qui plut à S. H. déplut fort à la Favorite ; elle prétexta une migraine épouvantable, fit renvoyer ma belle-sœur, termina sur-le-champ la séance, & en indiqua une pour le lendemain. Le portrait avoit fort peu avancé pendant toute cette journée. " Il faudra travailler mieux demain, dit le Sultan ; "

& il me congédia encore avec deux bourfes. J'allai retrouver ma petite Isis, avec laquelle je recommençai les scènes que j'avois jouées devant S. H., & qui n'étoient plus un jeu.

Je reçus, le soir, à la dérobee, des mains d'un vieil Eunuque, la lettre de ma belle-sœur, adressée à Madame de Fégor. Sans doute cette Dame ne l'avoit pas reçue à Naples; & la missive étoit retombée dans les mains de la chère de Mirville, qui venoit de me la faire remettre; car c'étoit de sa part, sûrement, qu'on m'avoit apporté ce cadeau; on sent l'impression que cet écrit dut faire sur moi; & combien il réveilla mes espérances.

Cependant, il me revint, dans l'esprit, que le Grand Seigneur avoit parlé de deux Françaises, nouvelles dans son serrail. Il avoit fait venir, par hasard, celle des deux qui étoit ma belle-sœur; l'autre n'étoit-elle point mon épouse? Ces deux femmes avoient quitté pareillement la maison de leurs maris, ne se trouvoient-elles point ensemble chez le Grand Turc? en cas que Julie fût réellement dans le serrail, quelle plus grande surprise j'aurois éprouvée, si c'eût été elle qu'on m'eût présentée! Qu'aurois-je fait dans cette circonstance? & que devois-je faire, pour éclaircir les soupçons que je concevois?

Tandis que j'étois dans cet embarras,

un esclave, tout-à-coup, vint me plonger dans un plus grand. Il m'apporta, fort mystérieusement, une lettre sans signature, qu'il me dit de lire. Elle étoit écrite en langue franque. En voici la substance ::

« Chrétien, tu as eu le talent de me
 » plaire, je te l'avoue; & tu as l'honneur
 » que je te préfère peut-être au premier
 » des hommes, au Monarque de l'Orient.
 » Garde-toi de t'en prévaloir, & d'en
 » abuser. Je sens que ce sera un bonheur,
 » pour moi, de te plaire. Nous nous ver-
 » rons; je te députerai quelqu'un de sûr,
 » à qui tu te confieras. Pour ta vie & la
 » mienne, le plus grand secret! Tu peux
 » remettre ta réponse au porteur, par écrit
 » ou de vive voix.

« Je ne vous demande point, dis-je au
 » porteur, de qui vient cette lettre. Peut-
 » être a-t-on voulu s'amuser par un badi-
 » nage innocent; mais s'il m'étoit permis
 » de soupçonner la personne qui m'écrit,
 » elle est si digne d'hommage, qu'il est
 » flatteur de servir, même à son amuse-
 » ment. Si elle avoit le malheur que l'incli-
 » nation, dont elle parle, fût sincère, ce
 » seroit sans doute, pour moi, un hon-
 » neur inappréciable, qui ne seroit pas
 » trop payé par le sacrifice de ma vie;
 » mais la sienne seroit aussi en danger.
 » Pour un caprice passager, trop au dessous
 » d'elle, on verroit peut-être périr le chef-

» d'œuvre de la nature. C'est ce qu'il faut
 » éviter. Je serois un monstre de ne pas
 » sacrifier mon plaisir, au bonheur d'une
 » personne si adorable. D'ailleurs, indé-
 » pendamment du profond respect qu'on
 » doit à celui auquel elle est liée, j'en suis
 » traité d'une manière qui me feroit passer
 » pour un ingrat, si j'osois me livrer à des
 » goûts, dont l'objet est trop au-dessus de
 » moi. »

Je répétois plusieurs fois, au Mercure, cette kyrielle de raisons que je ne voulois pas écrire ; je les lui fis presque apprendre par cœur, & je le congédiai.

Le lendemain, je me rendis au ferrail, avec un sarcroît d'embaras. La Sultane ne savoit si elle devoit être fâchée ou non contre moi. Elle étoit du moins, embarrassée, & par conséquent moins gaie. Elle affectoit même, à mon égard, une réserve dédaigneuse & fiere, qui étoit fort loin de me choquer. J'aurois, cependant, bien voulu qu'on eût encore parlé de faire l'amour à la mode de notre Nation, pour voir si l'on n'auroit pas fait venir l'autre François, & si ce n'étoit pas ma Julie. On resta dans le silence & dans la gravité. J'en travaillai davantage. Le portrait avança considérablement : & S. H., en me congédiant, me fit donner encore deux bourses.

Je revins, assez inquiet, chez moi. Je ne savois quels étoient les sentimens de la

Sultane. De temps en temps , j'avois vu les yeux me peindre la fureur & l'indignation ; d'autres fois ils m'offroient les transports d'un amour effréné. Je me mis au lit au milieu du tumulte de mes réflexions ; & je commençois à m'endormir , quand j'entendis ouvrir ma porte , & tirer mon rideau même. J'ouvre les yeux , je reconnois la Sultane , je tressaille à cette vue. « Quoi ! » Belle Princesse , m'écriai-je , vous daignez descendre jusqu'à moi ! Une Souveraine visite un sujet , dans son humble réduit ! — « Vous voyez , me dit-elle , ce que je risque pour vous. S'il étoit quelqu'autre preuve plus forte de mon amour , je vous la donnerois. Il faut m'a mer , ou me voir mourir à vos yeux. » Elle me paroissoit décidée. Voyons d'abord , lui dis-je , s'il y a un moyen de nous sauver , en cas que nous soyons surpris. — « J'ai pourvu à tout , me répondit-elle. Nous pouvons , en liberté , nous livrer à notre mutuelle tendresse. Des yeux fideles veillent en notre faveur , depuis le ferrail jusque chez vous ; & ces argus ne savent pas pourquoi on les fait veiller. »

Je vis bien que cette imprudente Beauté n'avoit pas fait une démarche aussi inconsidérée , pour s'en retourner sur-le-champ , & ne recevoir qu'une leçon de morale. Je savois qu'il y avoit , à la maison où je lo-

geois , une porte secrète , par où je pourrois m'évader avec ma Sultane , si l'on vouloit nous arrêter. Je vins à bout d'assoupir ma raison ; & je témoignai , à cette belle personne , tout l'amour qu'elle méritoit. Elle fut très-contente de moi. Elle me dit que je valois cent Sultans. Qu'on n'interprete point en mal ce propos sans conséquence ; & qu'on ne cherche point à approfondir les mysteres de l'amour. *Houï soit qui mal y pense.*

La Sultane voulut voir ma petite Isis ; mais sans en être vue. Je craignois qu'elle ne fût jalouse de la beauté de mon esclave ; je lui dis que j'avois permis à Isis d'aller coucher chez une de ses amies. Enfin la Déesse enivrée de plaisir se retira , à mon grand contentement , en me jurant de revénir le plus souvent qu'il lui seroit possible , ce dont je la dispensois de tout mon cœur. Elle me passa , malgré moi , au doigt , une très-belle bague , & me laissa fort satisfait , de ce qu'elle étoit partie heureusement.

Je restai seul un moment. Nous étions déjà fort avant dans la nuit ; & , ne pouvant dormir , je fis des projets assez rians. Isis vint , un peu boudeuse , dans ma chambre ; je l'appaiai par mes caresses ; & je lui souhaitai le bon-soir , pour me plonger , à loisir , dans des méditations voluptueuses.

Je commençois à m'assoupir dans des

rêves rians. Tout-à-coup , un grand bruit m'éveille en sursaut ; on enfonce ma porte. Une troupe de gens armés fond sur moi , me garrotte & m'enleve. " Bon , me dis-je " à moi-même ; voilà déjà le fruit de l'honneur que j'ai reçu , malgré moi ; si j'en suis quitte pour être empalé , je serai bien heureux. " Ma petite Isis pouffoit des cris plaintifs. J'eus beaucoup de peine à obtenir qu'on me la laissât embrasser. On l'arracha bientôt de mes bras , sans que je pusse savoir , dans le moment , ce qu'elle devenoit. On m'entraîna , fort inquiet pour elle , pour moi , & même pour la Sultane , que je regardois comme l'auteur de mon infortune. On me conduisit à la prison , & l'on me jeta dans le plus horrible cachot , où j'eus le bonheur de m'endormir.

On vint m'éveiller de grand matin , pour me conduire devant le Juge à la Turque , qui me regarda de l'œil le plus foudroyant. " Chien de Chrétien , me dit-il , tu oses donc t'attaquer à ce qu'il y a de plus sacré , de plus vénérable parmi les hommes ! " — " C'est cela , me dis-je en moi-même ; c'est le Grand Seigneur qui pense que je lui ai planté , sur la tête , un nouveau croissant. " — " Malheureux , reprit le Cadi , dévoile tous tes complices. " Je pensai qu'ayant une compagne de ma faute , je devois tout nier , pour ne

pas la compromettre. Je conçus qu'on entendoit, par mes complices, elle, & tous ceux qui l'avoient favorisée dans son échappée. Je ne connoissois qu'elle. Je ne pouvois pas découvrir les autres.

“ Outrager ainsi un Muphti, reprit encore le Juge ; & dans le sanctuaire de la toute-puissance ! Quoi ! au pied de ce Palais de nos Souverains, que nous n'osons regarder qu'en tremblant, & de loin ; des chiens de Chrétiens, qui doivent du respect aux moindres des Musulmans, oser en outrager les plus augustes !... Malheureux ! songe que tous les instruments de torture vont être employés contre toi, pour arracher, de ton sein, l'odieuse vérité. Confesse ton crime avec franchise ; & songe que c'est ta sincérité seule qui peut adoucir ton supplice. ”

Tout ce que venoit de dire le Cadi m'étonna beaucoup, & m'apprit qu'il n'étoit pas question de mon histoire avec la Sultane. Je dis au Juge que je ne comprenois rien à ce qu'il m'objectoit ; que je n'avois jamais eu l'honneur de voir le Muphti, encore moins de l'outrager ; qu'il ne m'étoit jamais arrivé de manquer au profond respect que je devois au Grand Seigneur ; que non-seulement j'approchois de son Palais, mais que j'y entrois tous les jours ; que j'y étois encore attendu ce matin ; que j'en

avois reçu l'ordre du Souverain ; qu'il m'avoit accordé l'honneur de le peindre ; que j'avois encore à finir le portrait de sa Favorite ; que S. H. me combloit tous les jours de ses bienfaits , & qu'il seroit aussi insensé qu'odieux , de ma part , de l'outrager ; que je suppliois donc mon Juge de me déclarer le crime qu'on m'imputoit , afin que je pusse me justifier ; & de me faire conduire , avec autant de gardes qu'il voudroit , au ferrail , afin que je pusse me trouver au rendez-vous , que m'avoit donné le Grand Seigneur.

Ce rendez-vous parut inquiéter le Cadi. Il me fit reconduire dans mon cachot ; & envoya vers le Sultan , pour lui annoncer qu'il avoit , entre ses mains , un Chrétien soupçonné d'être un des insolents qu'on cherchoit , qui se disoit Peintre ; & prétendoit avoir reçu ordre de S. H. de se trouver , chez elle , ce matin. Il faut savoir quels étoient ces insolents. Je l'appris du Geolier.

Des jeunes gens , Chrétien , soupçonnés François , avoient rodé , depuis quelques jours , autour du ferrail , sans doute dans l'intention de voir les Sultanes. Le Chef des Ichoglans , qui s'étoit quelquefois aperçu de leur apparition , les avoit fait plusieurs fois recevoir à grands coups de nerf-de-bœuf. Ce châtiment paternel avoit tellement irrité ces extravagants , qu'ils cherchoient à en punir l'auteur.

Le soir même, tandis que j'étois si heureux dans les bras de la Sultane, ils rodèrent, plus que jamais, autour du Palais, désirant que le Grand Ichoglan parût. Ils firent même du bruit à dessein, pour qu'il vînt la tête à la fenêtre.

Par hasard, le Grand Seigneur avoit mandé, ce soir-là, le Muphti. Ce Ministre s'étoit rendu, en grande pompe, au Palais du Souverain. Il attendoit, dans une antichambre, que S. H. parût. Dans ce moment, les jeunes gens firent du bruit sous une fenêtre, pour attirer le Chef des Ichoglans. Le Muphti entendit le bruit, & la curiosité les fit regarder, précisément par la fenêtre, sous laquelle les jeunes gens attendoient leur ennemi. Ils avoient tout préparé, savoir, un cercle de tonneau au bout d'une perche, un pinceau & de la couleur. Dès qu'ils virent paroître la tête du Muphti, qu'ils prirent pour celle qu'ils cherchoient, ils l'assujettirent, en lui passant leur cercle au col; &, en deux coups de pinceau, ils lui barbouillèrent tout le visage. Je ne fais de quelle matière ils se servirent pour ce bel exploit, je veux le croire louable; quoi qu'il en soit, au même instant, le Grand Seigneur parut; le Muphti, malgré sa confusion, fut obligé de s'avancer vers lui, & de le saluer dans cet équipage. Sa figure étoit sans doute risible, puisque S. H. ne put s'empêcher d'éclater. Cependant, elle dai-

gna ordonner , par égard pour le Chef de la Loi Musulmane , que les auteurs du délit fussent recherchés & punis.

Les jeunes fous n'eurent pas la complaisance d'attendre ceux qui devoient les arrêter. On fut donc obligé de faire des perquisitions. On assura , d'abord , que c'étoient des François qui avoient commis le scandale. On fut qu'il y avoit un François logé chez le Juif Aaron-Doly. On vint saisir ce François , & par malheur c'étoit moi. Le Cadi vouloit faire sa cour , & prouver sa vigilance , en trouvant & punissant , au moins , un des coupables. Il lui importoit fort peu que je le fusse réellement , pourvu qu'il fût impossible de prouver que je ne l'étois pas. Ce rendez-vous du Grand Seigneur , dont je lui avois parlé , l'inquiéta ; & il envoya , comme je l'ai dit , demander l'ordre de S. H. Le Sultan fut très piqué , quand il apprit qu'on vouloit encore empaler son Peintre. Il lui échappa même de dire , selon ce qu'on m'a rapporté : "Empalez-le , quand
 „ il vous plaira ; mais il faut , auparavant ,
 „ qu'il finisse le portrait. „ — " Oui , mais ,
 „ dit la Sultane , s'il sait qu'il doit être em-
 „ palé , il tremblera & ne pourra plus tra-
 „ vailler. „ — " Il n'y a qu'à ne le lui point.
 „ dire , reprit S. H. „ — " Mais , reprit la
 „ Sultane , quand il se verra conduit par
 „ des gardes , il sentira qu'on le réserve
 „ au supplice „ — " Hé bien , répliqua le

„ Sultan, il n'y a qu'à le laisser aller tout
 „ seul. „ — “ Soit, repartit la Favorite ; „
 & elle fit passer au Cadi, de la part du
 Grand Seigneur, l'ordre de m'envoyer au
 rendez-vous, sans gardes. “ Quand il de-
 „ vroit s'échapper, ajouta le Souverain, tant
 „ mieux pour lui. Il m'en coûte pour laisser
 „ périr ce pauvre diable. Nous sommes obli-
 „ gés comme cela, tous les jours, de souf-
 „ crire à la mort de gens que nous avons
 „ vus ; cela est pénible. „

Le Cadi vint me déchaîner lui-même ;
 me fit un million d'excuses, & me pria de
 le justifier aux yeux du Souverain. Je me
 transportai, sur-le-champ, auprès de S. H.
 qui me reçut aussi gaiement que les autres
 jours, sans qu'on se doutât, à son accueil,
 que ce Prince devoit consentir, après la
 façon du portrait, à me laisser empaler ;
 peut-être aussi n'y pensoit-il pas dans le
 moment.

“ Vous m'avez fait bien rire, me dit-
 „ il, avec votre barbouillage du Muphti. „
 Il me fit donner encore deux bourses, pour
 ce badinage. Je lui répondis que je n'étois
 point l'auteur de cette extravagance, &
 que je pouvois le prouver. “ Comment,
 „ reprit-il, il ne faut donc pas l'empaler. „
 Je vis à ces mots jusqu'où s'étendoit la
 bonne volonté que m'avoit témoignée le
 Sultan. Il faut avouer, cependant, qu'il pa-
 rut joyeux de pouvoir me sauver ; il ajouta
 même

même : “ J’en suis bien-aïse. “ Un dévot Eunuque , qui se trouva là , dit avec une gravité méchante : “ Il faut du moins que „ ce Chrétien produise les preuves. „ Le Grand Seigneur parut fâché de cette remarque , mais il reprit. “ Oui , quelles sont „ vos preuves ? „ d’un ton qui annonçoit qu’il s’en inquiétoit fort peu. Je pouvois produire un *alibi* ; mais je craignois de compromettre la Sultane. Elle fut plus prompte que moi à répondre. “ Ce Chrétien étoit hier chez lui , dit-elle , à l’heure „ où cette misère a été commise ; car „ comme je le savois fort adroit , j’y ai „ envoyé , pour le faire prier de raccommoder la bague que mon Seigneur & „ Maître m’a donnée. Je m’apperçois que „ je ne m’étois pas trompée , dans l’idée „ que j’avois de son adresse , puisque je „ vois qu’il me la rapporte ; & , probable- „ ment , il l’a raccommodée. „ J’avois , en effet , eu l’imprudence de garder , à mon doigt , la bague que la Favorite m’avoit donnée. Je ne fais comment la Justice Turque ne me l’avoit pas enlevée. J’admirai la présence d’esprit de cette belle , qui lui faisoit trouver , si à propos , un expédient pour me sauver , & se sauver elle-même ; car si le Grand Seigneur eût su qu’elle m’avoit fait ce présent , il en pouvoit résulter beaucoup d’inconvénients pour elle & pour moi. Je confirmai tout ce qu’elle

venoit de dire ; & je lui remis sa bague ;
 en la priant d'excuser , si elle n'étoit pas
 mieux raccommodee. Le Sultan regarda la
 bague. " Il n'y paroît pas , dit-il ; qu'est-ce
 „ qu'il y avoit ? „ La Sultane répondit
 qu'elle avoit été foulée , écrasée ; " & vous
 „ voyez bien , ajouta-t-elle , que cet obli-
 „ geant François a dû passer la nuit chez
 „ lui , pour la rétablir dans l'état où la
 „ voilà „ — " Cela est clair , s'écria le
 „ Souverain , qui paroissoit charmé de voir
 „ mon innocence prouvée. „ Je repris avec
 confiance : " Il s'est commis un désordre ,
 „ les auteurs s'évadent , on veut une vic-
 „ time , on sait que je suis François , on
 „ m'envoie arrêter. Ce n'est pas à moi à
 „ prouver mon innocence , c'est à ceux
 „ qui m'accusent , à prouver leur accusa-
 „ tion. Je puis me retrancher sur la né-
 „ gative ; mais je fais plus , je démontre
 „ que je n'étois pas sur le lieu où le délit
 „ a été commis. Il n'y a pas l'ombre de
 „ preuve , ni d'indice contre moi ; cepen-
 „ dant , sans l'honneur que j'avois d'être
 „ attendu par S. H. j'aurois été empalé. „
 „ — Fort bien , reprit le Grand Seigneur ,
 „ vous avez des idées de justice qui sont
 „ très-bonnes ; heureux votre pays , si elles
 „ y peuvent être mises en pratique. Ici ,
 „ l'on se croit juste , quand le délit est réel ,
 „ & qu'on ne se trompe que sur le coupable.
 „ Avec vos preuves , on ne finiroit

„ jamais. Continuellement à la veille d'un
 „ soulèvement , il nous faut une Justice
 „ expéditive , qui atterre tous les gens mal
 „ intentionnés. Telles sont du moins nos
 „ maximes. Elles me répugnent ; mais je
 „ les ai trouvées établies. Vous voilà inno-
 „ cent , cela est clair , tant mieux pour
 „ vous ; mais cependant il faut contenter
 „ ce Muphti. N'y a-t-il pas quelque autre
 „ pauvre haire , bien noir , qu'on puisse
 „ mettre à votre place ? „ — “ Oui , reprit
 „ l'Eunuque , n'avez-vous pas quelque escla-
 „ ve ? on vous le paiera. „ Je répondis que
 „ je n'en avois point , & que je gémirois beau-
 „ coup , si l'on sacrifioit un innocent. La Sul-
 „ tane trouva un expédient. “ Le Cadi ,
 „ s'écria-t-elle , est visiblement coupable :
 „ premièrement d'avoir mal veillé , &
 „ d'avoir laissé échapper les coupables ; se-
 „ condement d'avoir voulu immoler un
 „ homme qui ne l'est pas , & qui avoit
 „ l'honneur de travailler pour mon Sei-
 „ gneur & Maître. Il est clair que , n'ayant
 „ pas trouvé les criminels , il doit être mis
 „ à leur place ; d'ailleurs une victime , de
 „ la qualité du Cadi , flattera plus le Muph-
 „ ti , qu'une autre plus obscure & plus in-
 „ connue. „ — “ Soit , dit le Grand Sei-
 „ gneur , que cette discussion paroisse im-
 „ portuner ; qu'on lui porte le cordon ,
 „ qu'on examine bien s'il est coupable ; &
 „ finissons notre ouvrage. „

Ainsi délivré de toute crainte , je travaillai avec courage ; mais la Sultane ne voulut pas encore que je terminasse l'ouvrage , & il fut remis au surlendemain.

Je retournai chez moi assez content , mais bientôt ma joie fut modérée. La Justice m'avoit volé toutes les libéralités du Grand Seigneur , & tout ce qui m'appartenoit. On ne m'avoit laissé que ma petite Isis , parce qu'elle s'étoit cachée. J'appris que le Cadi étoit déjà étranglé. Cela me vengeoit ; mais ne me remboursoit pas. Je me flattai qu'à la première séance avec le Grand Turc , je pourrois me faire tout restituer ; mais c'étoit là la difficulté.

Le surlendemain , je me rendis au ferrail. On me renvoya , en me disant que je n'étois pas attendu. La Sultane me manda , par son homme de confiance , que le dévot Eunuque , qui avoit demandé les preuves de mon innocence , s'étoit emparé de la dépouille du Cadi , dans laquelle elle soupçonnoit que la mienne pouvoit se trouver ; que ce méchant valet avoit persuadé au Grand Seigneur , que le portrait étoit assez bien ; & qu'en le retouchant , je pourrois le gâter. Je reconnus pourquoi ce scélérat vouloit m'écarter. Il avoit mon bien , & craignoit que je ne le réclamasse. Je fis dire à la Sultane qu'on m'avoit tout pris ; & je lui envoyai le détail de ce qu'on m'avoit volé , la suppliant de me le faire rendre ; elle y réus-

fit ; & , dès le soir même , tout me fut restitué ; mais les Gens de Justice de ce pays-là ne rendent que pour reprendre , & dès le lendemain matin , je fus saisi de nouveau avec tout mon bien , & replongé dans un cachot.

Pour cette fois , la petite Isis fut prise. On se souvint qu'on me l'avoit achetée & payée pour le Grand Seigneur. Elle fut donc conduite au serrail. On avoit compté compléter mon expoliation par ce dernier vol , ce fut mon salut.

Isis fut présentée au Sultan , qui conçut pour elle , sur-le-champ , l'inclination la plus décidée , & se dégoûta en même-temps de la Favorite , nommée Cadishé , mais la jeune Isis ne tarda pas à s'apercevoir de bien des choses essentielles. Le dévot Eunuque , qu'on avoit forcé de me rendre mon bien , vit que la ci-devant Favorite alloit être son ennemie déclarée. Il calcula que l'un des deux devoit perdre l'autre ; & il aima mieux être le sacrificateur que la victime. Il avoit déjà remarqué l'histoire de la bague qui s'étoit trouvée à mon doigt , & la science exacte de la Sultane , qui avoit été en état d'assurer sur le champ , que j'étois chez moi , pendant le tour joué au Muphti. Il se rappella qu'elle avoit disparu quelques heures ce soir-là , qu'on l'avoit dite enfermée chez elle , tandis qu'elle pouvoit bien être dehors. Enfin , il se douta de la vérité ,

c'est-à-dire qu'il imagina qu'elle s'étoit rendue chez moi , qu'elle m'avoit fait présent de sa bague , & qu'elle m'avoit accordé bien d'autres faveurs. Il alla nous accuser tous deux intrépidement , à S. H. , des crimes qu'il avoit soupçonnés , avec trop de fondement. Comme il se douta bien que Cadishé sur-tout pourroit nier , il demanda , au Grand Seigneur , la permission d'appliquer à la question les personnes , qui avoient la confiance de cette belle. Dans les tortures , on leur fit dire tout ce qu'on voulut ; & le délit fut constaté. Soudain l'on donna l'ordre de m'arrêter , & l'on saisit pareillement l'infortunée Sultane.

Alors mon sort se trouva bien empiré. Empaler simplement un homme qui avoit outragé le Souverain lui-même , en jouissant de sa Favorite , parut un supplice trop doux. Le zele atroce des Ministres , qui vouloient faire leur cour , décida qu'il falloit m'entourer de feu , tandis que mon corps seroit traversé par le pieu mortel , pour me faire rôtir vivant dans cet horrible état. Heureusement , on eut l'imprudence de former cet odieux complot devant ma petite Isis , qui tomba , sur-le-champ , évanouie d'horreur. Le Sultan désespéré voulut qu'on lui donnât tous les secours & toutes les satisfactions possibles ; & , pour commencer , les odieux Ministres , toujours

cruels dans leur zele , firent souffrir , au dévot Eunuque , le même supplice qui m'étoit destiné. Quand Isis fut en état d'entendre ce qu'on lui disoit ; car , après son évanouissement , elle avoit long-temps resté dans le transport , on ne manqua pas de lui vanter la bonté du Grand Seigneur qui , pour la satisfaire , avoit fait empaler & brûler l'insolent qui avoit voulu faire pétrir un homme , auquel elle s'intéressoit.

„ Ah ! qu'ose-t-on me dire , s'écria-t-elle ?
 „ Est-ce par de semblables horreurs qu'on
 „ peut me consoler ? Il faut sauver mon
 „ libérateur , & ne pas immoler d'autres
 „ victimes à sa place. „ On lui jura faussement que le clément Souverain pardonnoit à cet homme chéri. Elle répondit qu'elle vouloit me voir ; & qu'elle ne pouvoit se rétablir , si je n'étois à son chevet.

„ Hé bien ! qu'on le fasse venir , dit le
 „ Grand Seigneur , qui entroit dans ce
 „ moment. „ Soudain l'on me tira de ma prison , & l'on me conduisit au ferrail. Le Sultan savoit vaguement qu'on m'avoit condamné à mort , avec la Sultane ma complice ; & il étoit intéressé à trouver notre supplice légitime. „ Malheureux , me dit-il ; du
 „ moins avant de mourir , fais une bonne
 „ action ; sauve une personne que j'aime. „ Isis entendit ces mots : *Avant de mourir* ; elle poussa un cri perçant , & retomba dans l'évanouissement. Je lui administrai des se-

cours , qui la firent revenir à elle-même ; ses yeux , en se rouvrant , se fixerent sur moi. “ Ah ! mon cher libérateur , me dit-elle , faut-il qu’après que vous m’avez conservé la vie , je vous cause la mort , & une mort si cruelle ? J’en mourrai ; mais hélas ! ma perte ne vous sauvera pas. , — “

Oh , ma chere Isis , s’écria le Grand Seigneur , aime-moi , comme tu aimes ce malheureux. , — “ Et le barbare , poursuivit-elle , qui ose vous condamner à un si affreux supplice ; ne sent pas que je mourrai d’horreur , si je me vois entre ses bras. , — “ Hé mais , dit le Sultan , elle ne veut pas que son amant périsse ; & moi , pour laisser un libre cours à la Justice , je souffrirai bien que ma Favorite soit punie de mort , , — “ & pourquoi le souffrez-vous , reprit la tendre Isis ? — “ Il ne faut donc plus , répliqua S. H. , qu’il y ait aucune punition sur la terre ? On pourra outrager jusqu’aux Souverains..... , Une Sultane , qui paroissoit douce , osa dire d’un ton insinuant : “ Ne pourroit-on pas la punir , sans lui donner la mort ? Etre privée des bonnes graces du Souverain des hommes , n’est-ce pas déjà un assez grand supplice ? Si , du rang sublime qu’elle a occupé jusqu’ici , on l’abaissoit à celui d’esclave , ce seroit encore un plus grand châtiment. , — “

Fort bien , s’écria le Sultan. Il faut la

„ vendre..... „ — “ Ou plutôt la donner ,
 „ reprit la douce Sultane , cela seroit en-
 „ core plus humiliant pour elle. „ — “ Mais
 „ à qui , dit S. H. ? „ Ici la Conseillère
 compatissante prit un ton plus moëlleux
 encore & plus insinuant. Elle sourit ; &
 me montrant : “ Voilà , dit-elle , un pauvre
 „ malheureux que vous avez privé de son
 „ esclave , qui l'a déjà sauvée , & qui va
 „ vous la sauver encore. Cette bonne action
 „ ne peut-elle pas compenser la faute ? „
 Ce Monarque embrassoit volontiers les partis
 qui tendoient à la clémence. “ Hé bien ,
 „ dit-il , je lui donne l'ingrate Cadishé. Elle
 „ sera bien humiliée d'appartenir à un Chré-
 „ tien. Qu'on les fasse partir sur-le-champ. „
 Je demandai humblement qu'on me resti-
 tuât les dons de S. H. , qui étoient tombés
 entre les mains du dévot Eunuque , récem-
 ment exécuté. Le Sultan ordonna qu'on me
 remît toute la dépouille de ce misérable.
 “ Etes-vous contente , dit-il à Isis , & con-
 „ sentez-vous à vivre ? „ — “ Oui , répon-
 „ dit-elle en tremblant. „ J'osai encore sup-
 plier qu'on m'accordât ma belle-sœur , qui
 m'avoit été promise. “ Oh ! vous êtes insa-
 „ tiable , reprit le Sultan , je vous la don-
 „ ne ; mais partez ; aussi-bien c'est une
 „ bégueule qui n'a fait que m'ennuyer. „
 J'aurois bien voulu demander encore sa com-
 pagnie que je soupçonnois être ma Julie ;
 mais j'apperçus l'étincelle du courroux dans

les yeux du Grand Seigneur. Je vis que je risquois de perdre tout , & peut-être la vie ; si je disois encore un mot. Je regardai , en soupirant , ma chere Isis ; elle me tendit les bras , je m'inclinai profondément ; & je partis.

Je me hâtai de retourner chez moi , pour préparer mes bagages. On m'apporta , bientôt , la dépouille de l'Eunuque , qui se trouvoit très-riche. On m'amena la Sultane mon esclave. Je demandai ma belle-sœur , qui m'étoit pareillement promise. “ A propos , „ me dit-on , l'ordre est aussi donné de „ vous la remettre , on va la chercher. „

J'embrassai Cadishé , qui fondoit en larmes. Je lui témoignai combien j'étois affligé de causer sa disgrâce. “ Esclave pour esclave , „ me dit-elle , j'aime mieux l'être auprès „ de vous , mais un moment de plaisir me „ coûte bien cher. „ Elle n'eut pas le temps de faire de longues lamentations. Une compagnie de Janissaires vint nous chercher , pour nous conduire jusqu'à la frontière. Je dis que j'attendois ma belle-sœur , qu'on alloit m'amener “ Nous n'avons pas le temps „ d'attendre , me répondit le Chef de la „ bande ; „ & il me força de partir sur-le-champ , avec mon esclave & mes richesses. Je frémissais intérieurement ; mais mon désespoir augmenta quand je m'aperçus qu'il me faisoit prendre à rebours du chemin par où je comptois partir. “ C'est en France que

F R A N Ç O I S. 51

„ je veux aller , m'écriai-je. „ — “ C'est en
„ Perse , me répondit-il , que je veux vous
„ conduire. „ J'eus beau me défendre.
„ C'est toujours de ce côté-là , reprit-il ,
„ que je conduis nos bannis. C'est à nos
„ ennemis naturels , que nous devons don-
„ ner nos mauvais sujets. „ Ce fut son der-
„ nier mot. Il fallut nous soumettre & le
suiyre en silence.

Fin du Livre second.



LIVRE TROISIEME.

JE frémissois d'indignation contre l'impitoyable chef des Janissaires, qui me faisoit, si gratuitement, le tort de m'entraîner loin de ma patrie, de me priver de ma belle-sœur, & de l'espoir que j'avois de revoir ma Julie avec elle. Je suivois tout pensif le chemin de Perse; & ma sultane Cadishé n'étoit pas moins pensive que moi.

Je pris bientôt mon parti. J'étois riche du moins. J'avois plus d'un demi-million. J'embrassai mon esclave. « Courage, ma chere amie, lui dis-je ! Tu es si belle, que tu retrouveras, sans doute, une fortune égale à celle que tu as perdue. » — « — Je le souhaite, me répondit-elle en soupirant. » — « En attendant ce bonheur, ajoutai-je, tu ne manqueras de rien avec moi. » Je vins à bout de lui rendre une partie de sa gaieté. Bientôt nous arrivâmes sur les frontières de la Perse. Là nous prîmes congé des Janissaires, en les maudissant, pour les remercier de leurs peines; & nous avançâmes vers Ispahan.

Sur la route, Cadishé levoit de temps en temps son voile. Tous les hommes

reffoient émerveillés. " Vous allez sans
 » doute à Ispahan, me disoient-ils, ven-
 » dre cette belle esclave au Grand Sophi."
 C'est à peu près ce que je comprenois de
 leur langage. " Oh! me disoit Cadishé,
 » ce seroit un moyen, pour moi, de re-
 » monter au rang que j'ai perdu; mais
 » y consentiriez-vous? " Cette femme étoit
 ambitieuse. " Ma chere amie, lui dis-je,
 » si tu peux consentir à te voir l'esclave
 » du Grand Sophi, pour devenir sa favo-
 » rite; & si ce Prince veut faire l'acqui-
 » sition de ta personne, il m'en coûtera
 » d'être privé de toi; mais je n'aspire qu'à
 » te voir contente. Tu n'appartiens qu'à
 » moi. Je te rends à toi-même; dispose de
 » ta personne. C'est moi qui suis ton
 » esclave." A ces mots, Cadishé m'em-
 brassa tendrement, & me dit que j'étois
 le plus généreux des hommes.

Nous arrivâmes dans la capitale. On y
 fut ébloui de sa beauté. Tous les marchands
 d'esclaves accoururent pour y mettre l'en-
 chere; mais les gens du Souverain vinrent
 s'en emparer en daignant mettre cent To-
 mans au dessus du prix du plus offrant,
 qui montoit à plus de cinquante mille.
 Je ne voulois point recevoir cette somme;
 mais Cadishé me dit: " Mon ami, si
 » tu la crois à moi, je te la donne;
 » j'espère que j'en gagnerai bientôt de
 » plus considérables." Elle me fit tant

d'instances, que je ne pus me dispenser d'y céder; & je la quittai bientôt, en l'embrassant avec le plus grand attendrissement. |

Je nageois dans l'opulence; &, si la privation de Cadishé me laissoit un vuide peu facile à remplacer, j'avois, d'ailleurs, de quoi remplir tous mes desirs: on m'offroit des beautés de toutes les conditions. Libres, esclaves, tout étoit à mes ordres. J'étois libre moi-même; je pouvois retourner sur-le-champ dans ma patrie, où je me flattois toujours de voir ma Julie. Je crus qu'avec la fortune que je possédois, j'étois à l'abris de toutes les tristes aventures auxquelles nous nous trouvons exposés, quand, privés d'or, nous sommes les jouets des circonstances. Hélas! le sort ne m'a respecté ni riche ni pauvre.

Brûlant de retourner en France, je me hâtai de voir ce qu'il y avoit de remarquable à Ispahan. Les arts ne fleurissent pas dans les pays soumis au despotisme, ainsi les curiosités que m'offroit cette contrée, se réduisoient à bien peu de chose. J'allai voir un jour, à quelques lieues de la ville, divers monuments dont on trouve la description dans tous les livres de voyages. Pendant que je faisois de profondes observations, mes guides disparurent, avec leurs chameaux & toutes les provisions que nous avions apportées. Je me trouvai seul & très-embarrassé, dans un pays que je ne

connoissois pas, & où j'avois de la peine à demander mon chemin.

Je suivis à pied la grande route, que je croyois devoir me conduire à la capitale. J'étois effrayé de la solitude que je voyois autour de moi. Je marchai toute la nuit sans manger & sans me reposer; de sorte qu'au point du jour, j'étois horriblement fatigué. Bientôt, j'aperçus de loin, sur la grande route, un petit peloton de monde. Je fus d'abord charmé de cette vue. « Voilà des hommes & par conséquent du secours, me dis-je. » Dans cette idée je me hâtai de courir de leur côté; ils en firent autant du mien. Bientôt, je vis que je n'avois pas besoin de me presser tant. Je distinguai trois ou quatre esclaves qui accouroient, sur moi, le cimeterre à la main, pour me chasser. Malgré ma fatigue, l'amour de la vie me donna la force de leur résister. J'avois un damas aussi bon que leurs armes. J'eus le bonheur de coucher sur la poussière, deux de mes ennemis; le troisième eut la prudence de s'enfuir à toute bride. J'étois moins pressé de courir que lui. Je le laissai prendre les devants, & j'arrivai à pas lents, dans un endroit où je vis plusieurs espèces de chaises-à-porteurs posées par terre, & dispersées. Des femmes étoient renfermées dans l'intérieur, sous vingt voiles. Je

reconnus soudain d'où me venoient les coups de cimeterre. Quand on voit ainsi les femmes, l'usage est dans ce malheureux pays, que des esclaves entourent ces chaises, & poursuivent, à grands coups de sabre, tout les passants qui sont sur la route. Quoique je ne fusse qu'un étranger, l'on ne m'avoit pas épargné cette politesse; mais on en avoit été la dupe, tant de ma part, que de celle de quelques brigands; car des malheureux avoient profité du moment où ils avoient trouvé les beautés mal escortées, pour en enlever une. Les Gardes avoient osé les poursuivre. Je vis du sang répandu autour des chaises; & près de là, trois ou quatre cadavres nageant dans leur sang. Il commençoit à pleuvoir. J'étois accablé de sommeil & de lassitude. La pluie augmenta; je fus assailli d'un orage épouvantable. Je ne vis d'autre abri qu'une des chaises, qui étoit ouverte. J'y entrai. Le vent chassant la pluie sur ma personne, je fus obligé d'en fermer sur moi la porte. Bientôt le plus profond sommeil me surprit dans cette niche. J'ignore combien il dura; mais je m'éveillai dans un salon brillant d'or & de pierreries. Je voyois autour de moi, des femmes d'une beauté ravissante; & des esclaves magnifiquement vêtus, qui s'empressoient à les servir. Je commençois à

m'applaudir de ma bonne fortune. Tout-à-coup on ouvre ma chaise, on m'aperçoit & l'on frémit d'horreur. Soudain vingt cimenterres sont levés sur moi. On m'arrache de mon siege, & je suis chargé de fers, avant d'être bien éveillé.

Je m'aperçus aux gardes cunuques qui m'environnoient, que j'étois chez le Souverain. C'étoient les femmes du Sophe que j'avois rencontrées. Je m'étois assis & endormis dans la voiture d'une de ces beautés qu'on avait enlevée. Les porteurs avoient emporté la chaise, sans regarder dedans, la croyant occupée par une femme. En l'ouvrant ils reconnoissoient l'erreur. Ils voyoient qu'ils avoient amené un homme, dans un lieu inaccessible à tout autre qu'au Souverain; qu'ils avoient perdu une des femmes qui leur avoient été confiées; outre, trois ou quatre de leur compagnons qui avoient été tués. Ils me regardoient comme l'auteur de tous ces attentats; comme un scélérat qui, pour comble de sacrilege, s'étoit glissé dans une des chaises, pour s'introduire au sein du Palais vénérable interdit aux mortels. Si l'on écartoit à coups de sabre ceux qui approchoient des voitures, quel supplice ne devoit-on pas faire souffrir à un téméraire, qui se trouvoit dans le ferrail même, au milieu des femmes, & des femmes du Souverain? Ils risquoient eux-mêmes d'être cruellement

punis, pour la perte d'une Odalisque & l'introduction d'un ravisseur. Que de gens coupables qui ne demandoient qu'à rejeter sur moi, tous leurs crimes & la peine qui les attendoit ! Je fus trainé dans un effroyable cachot ; j'y sentis toute l'horreur de ma situation. Je vis combien le hasard s'étoit plu à rassembler des circonstances, pour me faire paroître coupable.

Le lendemain, je fus conduit devant un juge qui, sans que je pusse dire un mot, pour ma défense, me condamna au supplice des lampes. On m'expliqua, par des signes très-sensibles, en quoi il consistoit. On devoit me faire des incisions sur tout le corps ; insinuer, dans chaque plaie, une meche & de l'huile ; & allumer toutes ces lampes douloureuses. Cette idée horrible fit retirer tout mon sang vers mon cœur.

On m'enleva dans la principale cour du Palais, pour procéder sur le champ à mon exécution. Malgré ma résistance, on me dépouilla. On voulut m'étendre sur un échafaud & m'assujettir avec des fers, pour me contenir & me faire l'effroyable opération. L'amour de la vie, & l'horreur que m'inspiroit un si grand supplice me firent faire des efforts plus qu'humains, pour me défendre. Je cassai bien des nez & bien des dents ; je lassai plusieurs bourreaux. Je leur échappai trois fois ; &, si je n'eusse pas fait précédemment un long jeûne, ils n'auroient

peut-être pas pu venir à bout de moi ; mais ils étoient en si grand nombre , ils se relayoient à tant de reprises , qu'il n'étoit pas possible de résister. Ils étoient presque tous ensanglantés ; mais ils poursuivoient leur exécration ministere. Déjà j'étois renversé sur l'échafaud , déjà plusieurs de mes membres étoient enchaînés. Je voyois autour de moi , le feu , les meches , l'huile , le couteau dans les mains des bourreaux. En cet horrible état , je conservois encore un rayon d'espoir. « Ah ! m'écriai-je , si » je pouvois voir Cadishé ! » Je vis une Dame mettre la tête à une fenêtre. Je ne pouvois distinguer si c'étoit Cadishé ; il étoit impossible , en cas que ce fût elle , qu'elle me reconnût de loin , dans ma nudité , sous l'extérieur d'une si horrible misere. Ma voix trop altérée n'étoit pas plus reconnoissable que ma personne.

J'étois totalement enchaîné ; mes bourreaux respiroient , aiguisoient leurs couteaux & alloient commencer à leur aise. Heureusement , un des exécuteurs apperçut une marque que je portois sous l'aisselle. On doit se souvenir que j'ai dit , dans la première partie de ces Mémoires , que ma mere m'avoit fait graver , sous le bras , les armes de la famille , avec mon nom *Louis , marquis d'Erbeuil*. Ce signe m'avoit fait déjà reconnoître dans ma maison ; en cette occurrence , il me parut qu'il m'alloit sauver

la vie. Les bourreaux crurent d'abord que c'étoit un Talisman. Je les vis s'arrêter de surprise. Il me sembla que quelqu'un proposa de faire part au Juge de cet incident ; mais la plupart vouloient passer outre. Par bonheur pour moi, la Dame, qui étoit à la fenêtre, s'aperçut de quelque chose ; & cria qu'on suspendît l'exécution, & qu'on rendît compte au Juge. On lui obéit. Le Juge envoya dessiner la marque ; & il vint un ordre de porter ce dessein au Sophâ lui-même.

Pendant ce temps, mon exécution demeuroit suspendue. Je restai, le cœur battant fortement, entre la crainte & l'espérance. La station étoit longue. Il survint un orage épouvantable, accompagné d'une pluie affreuse. Je la reçus à nu, sur mon triste individu. Je n'avois pas peur de la pluie ni du tonnerre. Si je m'étois trouvé couvert de lampes, dans ce moment, l'eau céleste m'eût été favorable. La foudre tomba sur le Palais du Roi. Bientôt après, je m'aperçus d'un grand trouble, qui sembloit indiquer que le feu du ciel avoit frappé quelque personne bien importante. Je craignis que ce ne fût Cadishé.

L'ordre vint de me conduire dans mon sachot. J'y fus renfermé, sans qu'on daignât me dire un mot sur mon sort. Je restai dans une inquiétude insupportable. « Si cela doit toujours se terminer par mon

« supplice , me disois-je , c'est me faire
 » souffrir mille morts. » Je passai une nuit
 cruelle ; & l'on m'en croit sur ma parole.

Le lendemain , je regardai par une petite
 lucarne ; je vis , dans une cour , une jeune
 fille qui étoit fort jolie , & qui me parut
 céleste , dans la situation où j'étois. Je ne
 savois comment lui parler. « Cette belle
 » vierge est un ange , me disois-je , elle
 » doit entendre toutes les langues, » J'osai
 donc lui parler françois , sans aucune espé-
 rance qu'elle me répondit. « Ma belle De-
 » moiselle , lui dis-je , pourriez-vous vous
 » intéresser en faveur d'un infortuné , qui
 » n'a rien fait pour mériter son sort ? »
 » — Quoi ! vous êtes François , me dit la
 » belle , dans la même langue. (Ce qui
 » me surprit beaucoup.) Je suis la fille du
 » geolier , continua-t-elle. Je vais dire à
 » mon pere qu'il y a , dans ses prisons , un
 » de ses compatriotes ; il vous soulagera ,
 » mon ami , il vous soulagera. » A l'in-
 stant elle courut , de toutes ses forces , vers
 son pere , après m'avoir peint , dans ses yeux ,
 le plus tendre intérêt. On voit que par-tout
 le sexe m'étoit favorable , & même les geo-
 liers. Je restai ravi en extase , m'applaudissant
 de tout mon cœur , d'avoir parlé françois ;
 & me croyant déjà sauvé du supplice & de
 la mort.

Le geolier ne tarda pas , en effet , à venir ,
 avec une botte de paille fraîche , « Ah ! vous

« êtes François, me dit-il, affectueusement.
 « J'en suis charmé; mais je vous plains,
 « mon pauvre ami. » En disant ces mots,
 il étendit sa paille, pour me faire un lit;
 & , bientôt, il m'alla chercher quelques
 restaurants. Il m'apprit que la foudre venoit
 de tomber aux pieds de la mere du Sophi,
 que la crainte l'avoit plongée dans un pro-
 fond évanouissement. « Ce malheur vous
 « a été contraire, ajouta-t-il, parce que
 « c'étoit elle qui vouloit voir la copie de
 « cette marque, qu'on avoit trouvée sur
 « vous; & elle est tombée évanouie dans le
 « moment où l'on alloit lui présenter ce
 « dessein. On l'a mise au lit; elle gardera
 « la chambre pendant quelques jours; &
 « l'on espere que cet accident n'aura pas
 « d'autre suite. Votre marque a été mise
 « sous les yeux du Sophi, qui a dit qu'il
 « n'y comprenoit rien; & peut-être vous
 « auroit-il laissé exécuter; mais sa nouvelle
 « Favorité a demandé qu'on suspendît tou-
 « jours l'exécution, jusqu'à ce que la mere
 « du Souverain pût voir le papier qu'elle
 « avoit demandé. Le Roi est parti pour la
 « campagne, sans plus repenser à vous; il
 « a emmené avec lui sa favorite, & il est
 « à craindre qu'on ne vous oublie; mais
 « cette jeune Dame paroît s'intéresser à
 « vous. Le Juge a dit qu'il vous garderoit
 « un mois; qu'au bout de ce terme, s'il
 « ne recevoit pas de nouveaux ordres, il

» vous feroit exécuter ; mais qu'est-ce donc
 » que cette marque ? « Je fis voir au geo-
 » lier ce qui étoit gravé sous mon aisselle.
 « Ah ! ah ! reprit-il , vous êtes marquis
 » d'Erbeuil ! » Je racontai mon histoire à
 ce bon homme , qui me parut s'intéresser
 à moi. « Il faut que je tâche de vous sau-
 » ver , me dit-il , quoique je sois fait , au
 » contraire , pour vous garder. Je n'ai pas
 » grand crédit ; mais je connois un Iman ,
 » un Prêtre du pays , qui en a plus que
 » moi. Il parle quelquefois à la mere du
 » Sophi , qui est François. Il pourra vous
 » rappeler au souvenir de cette Princesse ;
 » elle redemandera , sans doute , à voir la
 » marque dessinée d'après celle que vous
 » portez ; & , sachant que vous êtes de sa
 » nation , elle s'intéressera probablement à
 » vous. »

Il parla en effet à l'Iman , qui vint me
 visiter dans ma prison , & qui parut me
 goûter. Ce Prêtre Musulman sembla s'inté-
 resser en ma faveur ; & , dès le jour même ;
 il chercha à pénétrer auprès de la Reine-
 Mere ; mais elle gardoit encore le lit ; &
 son fils , pour qu'on ne troublât pas son
 repos , avoit défendu qu'on laissât personne
 approcher d'elle.

Cependant , le terme douloureux s'avan-
 çoit , & sitôt le mois écoulé , je devois être
 exécuté. Il paroïssoit que la Cour m'avoit

totalemeut oublié, & mon inquiétude devenoit plus cruelle de jour en jour.

Une seule chose m'adouciſſoit l'horreur de ma priſon. La fille du geolier, par un effet de mon bonheur ordinaire, avoit conçu pour moi la paſſion la plus décidée. J'ai déjà dit qu'elle étoit jolie. Elle voyoit ma vie en danger ; & ma ſituation cruelle me rendoit plus cher à ſes yeux. Son pere obſervoit ſon amour d'un œil de complaiſance ; & ſe propoſoit, après m'avoir ſauvé, de mettre le comble à ſes bienfaits, en me donnant ſa fille pour épouſe. J'entrevoyois ſon deſſein, mais ſans y participer. Je paſſois de doux moments avec la jeune perſonne. J'étois obligé de la défendre moi-même contre moi-même ; car elle ſe livroit à ſa paſſion avec la plus touchante innocence.

Cependant, l'Iman ne pouvoit parvenir juſqu'à la mere du Sophi, ni m'obtenir ma grace. « Vous voilà bien embarrasſé, dit-il un jour au Gardien des priſons, Que ce jeune infidele embrasſe la foi du ſaint Prophete, & je vous promets de le tirer de ce mauvais pas. » Le geolier n'oſa déſapprouver tout haut ce parti, qui le choqua beaucoup. Il fut forcé de m'amener le Prêtre Muſulman, qui me fit la déclaration du nouveau moyen qu'il avoit imaginé pour me ſauver ; il y joignit un portrait enthouſiaſte qu'il fit de ſa religion, avec beaucoup d'emphaſe,

d'emphase, & que le geolier fut obligé de m'interpréter. Ce bon Iman daigna m'embrasser avec tendresse, & me dit enfin, pour me flatter : " Vous êtes un chien, & bientôt un chien mort ; vous allez être un homme & un enfant de Dieu. "

Après cette cajolerie à la Turque, l'Iman partit, & me laissa dans une grande perplexité. Je n'étois sûrement pas un incrédule ; mais jusqu'ici, comme on a pu le voir par mon histoire, je m'étois plutôt conduit par les principes d'une morale naturelle, que ceux d'une religion plus sublime & plus austère. J'avois quelquefois répété, en badinant, avec de jeunes gens peu scrupuleux, ces vers condamnables de la Pucelle ;

..... C'est, pour aller au Ciel ;
Un sot chemin que celui du martyre.

Je ne m'étois jamais figuré que je dusse, un jour, me trouver dans le cas de mériter une couronne d'une acquisition si pénible. D'un côté, le supplice horrible qu'on me préparoit me pressoit d'accepter le moyen qu'on m'offroit pour l'éviter ; de l'autre, la honte de changer de religion, de mentir au Ciel & à la Terre, avoit la force de me retenir.

Mon geolier vint me trouver, tandis que j'étois déchiré par cette situation pénible.

ble. Il m'embrassa d'abord avec beaucoup de tendresse. " O mon cher ami ! s'écria-t-il, " c'est ici qu'il faut faire usage de toutes " vos forces. Courage , la peine est grande ; " mais il s'offre pour vous une brillante " couronne dans les cieux. " A ces mots , je regardai mon geolier ; & je lui demandai pourquoi il se méloit de faire l'office de Capucin. " C'est parce que je le suis , me " répondit-il vivement. " Alors , il me raconta son histoire , m'apprit qu'il avoit été dans l'ordre estimable & utile de S. François ; qu'une passion insurmontable l'avoit forcé de quitter son couvent & de s'enfuir avec sa maîtresse ; qu'une suite d'aventures trop longues à détailler , & dont il rougissoit , l'avoit conduit jusqu'en Perse , où la place de geolier lui ayant été accordée , il avoit osé contracter , avec son amante , un mariage illicite , dont la petite Adele étoit l'unique fruit. " Je suis un grand pécheur , ajouta-t-il , & je ne fais comment " obtenir du Ciel le pardon de mes fautes ; " mais si je puis vous engager à souffrir un " si glorieux martyre , je croirai tous mes " péchés expiés par une si bonne action. " Je lui témoignai que je n'étois point flatté de lui servir de victime expiatoire. Il me quitta , & je restai plongé dans un embarras mortel.

Sa fille n'étoit pas d'accord avec lui. Il l'avoit élevée en secret dans notre sainte Loi ;

mais elle y tenoit peu. Elle vouloit sur-tout me voir sauvé ; & elle n'appercevoit pour cela d'autre moyen que ma conversion apparente au Mahométisme. On voit combien de motifs m'entraînoient vers ce malheureux parti. Adele , jointe à l'Iman , me prêchoit avec la plus douce tendresse une fausse religion. Le geolier seul étoit du parti opposé. Le pere me conseilloit de mourir , & sa fille de vivre : lequel des deux devoit être le mieux écouté ? Je le demande à mes Lecteurs.

Ainsi , l'Iman , le Capucin-Geolier & sa fille faisoient la navette auprès de moi. Les inspirations du ciel & celles de l'enfer se succédoient mutuellement & se croisoient. Le Gardien des prisons étoit l'organe des uns & des autres , parce que tour-à-tour il étoit l'interprete du Persan , pour me prêcher la Loi des Infideles ; & il me parloit , d'après lui-même , pour m'exhorter au martyre.

Je n'avois plus que deux jours pour voir arriver l'instant de mon supplice , & le poids de mon inquiétude devenoit insupportable. Un nouveau malheur vint ajouter à la rigueur de ma situation , parce qu'il plongea dans la douleur Adele , ma seule consolation.

Je ne fais par quelle voie l'Iman découvrit que le Geolier étoit Chrétien , & détruisoit tout ce que lui , Musulman , cherchoit à

édifier. Il alla dénoncer ce prétendu traître au Gouvernement , qui le fit arrêter sur le champ. On somma juridiquement l'infortuné Capucin de déclarer sa Religion, Il ne put nier qu'il étoit Chrétien. Il fut convaincu de m'avoir empêché , par ses perfides exhortations , d'embrasser la Loi du St. Prophète ; & on le condamna à la terrible alternative de renoncer lui-même à sa Religion , ou de subir le supplice. Il se trouva dans un aussi grand embarras que moi. On lui donna vingt-quatre heures pour se déterminer , & l'on me l'amena pour le confronter avec moi. Il me demanda tristement ce que je lui conseillois de faire. Je lui répondis que j'étois dans le cas de lui rendre exhortations pour exhortations ; que mon cœur saignoit pour lui & pour moi , & que notre situation étoit peut-être au dessus de nos forces.

Quand je fus seul dans mon cachot , après son départ , je me livrai sans réserve aux réflexions les plus ameres. Ma gaieté , qui m'a si peu quitté dans tout le cours de ma vie , resta presque assoupie pendant toute la nuit. Le lendemain , on vint m'annoncer qu'il falloit me préparer à la mort. Je ne voyois plus rien qui pût me sauver, L'Iman ne reparoissoit plus ; on ne me parloit plus de conversion ; il falloit mourir. Mes réflexions prirent naturellement la teinte la plus triste & la plus noire,

Mon amour pour Julie n'a jamais été si fort, que quand je me suis trouvé enseveli sous le poids du malheur. Sa chere image étoit un astre propice qui me luisoit au milieu d'un ciel orageux, & la douleur que me caufoient mes disgraces, me conduisoit toujours à cette douce mélancolie, qui est l'état habituel des gens affectés d'une passion profonde. Julie reparut donc à mon esprit plus radieuse & plus tendre que jamais. Ses yeux sembloient me faire de doux reproches, & je les méritois. " O ,, chere épouse ! disois-je, si j'ai commis ,, des fautes, je les expie bien cruellement; ,, mais qu'es-tu devenue toi-même ? Dois-je ,, te croire encore sur la terre, ou vois-tu ,, de la voûte céleste mes remords, mes ,, douleurs & mon tendre amour ? Hélas ! ,, ajoutai-je, peut-être est-elle ici. ,, J'avois entendu parler d'une grande Dame, fort belle, qui s'intéressoit à moi; ne pouvoit-ce pas être ma Julie ? " Mais, Dieu ! ,, m'écriai-je, seroit-elle au pouvoir de ,, l'indigne Sophi ? ,,

J'étois si plein d'elle, que je croyois réellement la voir. Tout-à-coup, ma porte s'ouvre; & je frémis d'abord, croyant qu'on vient me chercher, pour me conduire au supplice. Au lieu des ministres de la mort, je vois une grande Dame, vêtue de noir, couverte d'un voile, soutenue par deux femmes. Elle me tend les bras & souleve

son voile. Préoccupé de l'idée de Julie, dans l'obscurité du cachot, je jurois que je vois distinctement cette chère épouse. J'ai sous les yeux, en effet, une beauté céleste ; mais pâle & altérée par la douleur ou la maladie. Je souleve mes fers, pour voler vers elle, & me jeter à ses pieds. Elle paroît défaillir, & tombe doucement évanouie dans les bras de ses femmes, qui la recouvrent de son voile, & l'enlèvent. Je m'écrie : *O ma Julie!* & ma voix retentit sous les voûtes souterraines. On va voir, dans un instant, ce que c'étoit que cette apparition, qui n'étoit point une vision, & n'avoit presque rien d'imaginaire. Je demeurai plongé dans une mélancolie redoublée, qui avoit ses charmes, malgré l'horreur de ma situation.

Au milieu de cette effroyable situation, celle du geolier me tourmentoit encore, parce que je me voyois la cause innocente de son malheur, & qu'il étoit pere d'Adele, que sa mort prochaine plongeoit dans le deuil & le désespoir.

Ce bon religieux avoit perdu beaucoup de son goût pour le martyre, depuis qu'il n'étoit plus borné à le prêcher, & qu'il se voyoit dans le cas de le subir lui-même.

Il évita la mort, par un accident bizarre, que je ne rapporte qu'avec peine. On trouva chez lui son habit de Capucin. On le força de s'en revêtir, & on lui fit faire, dans

cet état, le tour de la cour du palais. Les Odalifques l'apperçurent au travers de leurs jalousies, & l'on sent que ces jeunes personnes, étant dans l'âge où l'on rit de tout, & trouvant singulier cet habit qu'elles n'avoient jamais vu, purent en rire, sans soupçonner qu'il eût rien de respectable ni de relatif à la religion d'aucun pays. Elles demanderent sur le champ qu'on leur abandonnât cet esclave étranger, soit qu'elles comprassent s'en amuser, soit qu'elles eussent le dessein plus honnête de lui sauver la vie. Le Sophi voulut bien accorder à ses femmes le personnage dont la vue paroissoit les récréer; mais, pour l'introduire dans le serrail, on lui fit souffrir une opération douloureuse, indispensable, relativement aux mœurs de ce pays-là & qui fit de lui un nouvel Abailard; de sorte qu'un religieux ne pouvoit être plus compromis, ni plus puni de son apostasie. Il sentit alors amèrement à quoi l'on s'exposoit en quittant son état, dans lequel on pouvoit être respecté, & hors duquel on devenoit ridicule. Il souffrit beaucoup de l'opération; sa vie fut en danger, & il garda long-temps le lit. Ce malheureux étoit déjà oublié avant qu'il fût rétabli. D'ailleurs, respectant toujours intérieurement sa religion & l'ordre dans lequel il avoit fait profession, il avoit eu l'attention louable de soustraire sa robe, aimant mieux exposer sa vie, que de voir un habit qu'il révéroit,

avili & profané dans un ferrail. Quand il parut sans son froc, devant les Odalisques, elles ne lui trouverent plus rien de piquant, & le renvoyerent dans son premier emploi. Il revint donc dans sa prison, & se retrouva, comme il étoit auparavant, à l'exception de ce qu'il avoit perdu par une cruelle mutilation.

Cependant, le jour étant venu pour mon supplice, sans qu'on eût reçu aucun ordre de la cour, on vint me tirer de mon cachot, pour me conduire à la mort. Je ne puis donner une juste idée de la douleur effrayante dont la petite Adele parut frappée. Elle pouffoit des cris déchirants. Elle vint se précipiter sur moi. Je la reçus avec une tendresse douloureuse. Au milieu de l'horrible affliction dont j'étois pénétré moi-même, il se fit une diversion à mon désespoir.

Enfin, j'arrivai sur la place cruelle. Le feu, les meches, les couteaux, tout étoit préparé une seconde fois, pour mon supplice. J'étois déjà dépouillé; & l'on prenoit sur ma chair, avec la pointe du couteau, les dimentions de toutes les entailles qu'on y devoit faire, pour y enfoncer les meches. Je ne décris point cette horrible situation, je ne veux point déchirer le cœur de mes lecteurs; & je vais même les retirer, sur le champ, de cette situation pénible pour eux, & plus encore pour moi, en leur ap-

prenant qu'il vint , en ce moment critique , un ordre de me conduire à l'instant devant le Sophi & sa mere. On se hâta d'obéir ; & l'on me produisit , tout nu , devant une si Auguste compagnie.

On m'ordonne de lever le bras , la mere du Souverain regarde sous mon aisselle ; & se précipitant sur moi : " ah ! mon cher „ neveu , s'écria-t-elle en françois ! qu'allois-tu devenir ? „ Elle me présenta au Sophi , qui , tout étonné , ne comprenant presque rien à ce langage , m'embrassa pourtant comme son cousin. On fit tomber mes indignes liens. Qu'on juge de la révolution que je dus éprouver.

Il faut expliquer cet incident extraordinaire. L'évanouissement de la Reine-mere , l'avoit empêchée , ci-devant d'examiner le papier où mes armes étoient peintes , & l'on m'avoit , depuis , entièrement oublié ; mais l'histoire du Geolier fit repenser à moi. Il étoit condamné , pour avoir empêché qu'on ne me convertît au Mahométisme. On se rappella le dessin qu'on devoit examiner ; & on le redemanda. Heureusement , il se retrouva , & fut mis sous les yeux de la mere du Sophi. C'étoit une Françoise , d'abord esclave , ensuite Favorite de son pere. Elle reconnut les armes de la famille ; & elle voulut me voir. Elle lut , sous mon bras , ces mots : *Louis , Marquis d'Erbeuil*. " Qui , „ reprit-elle , c'est mon neveu ; sa mere „

„ qui étoit ma sœur , avoit fait graver ce
 „ signe dans l'enfance de cet infortuné. Je le
 „ vis alors , avant que je fusse enlevée de
 „ ma patrie , & conduite dans ce serrail. O
 „ Dieu ! quel supplice affreux on alloit faire
 „ souffrir à mon neveu ! „ Elle se jeta à mon
 „ cou , m'embrassa en pleurant. “ Oui c'est
 „ lui , reprit-elle encore , je reconnois les
 „ traits de son pere ; „ & elle me deman-
 „ doit pardon , en françois , du danger au-
 „ quel je venois d'être exposé , comme si elle
 „ en eût été coupable. Je lui répondois dans
 „ cette langue ; je lui peignois ma tendresse ,
 „ ma reconnoissance & ma joie ; car on sent
 „ bien que je ne faisois aucune difficulté de la
 „ reconnoître pour ma tante.

Elle expliqua à son fils tout ce que nous
 disions. Bientôt on me transporta dans un
 appartement superbe. On me revêtit d'ha-
 billements magnifiques à la Persane. Me-
 voilà Prince du sang de Perse , cousin ger-
 main du Roi même. On m'apporta des res-
 taurants , pour me remettre des impressions
 violentes & douloureuses que j'avois dû res-
 sentir. Dès que je fus habillé & restauré , je
 parus devant ma tante. Elle sembla se réjouir
 intérieurement de la figure de son neveu. Le
 Sophi parut la goûter également. L'Odalif-
 que , la Favorite , ne put cacher le transport
 qu'elle ressentoit en me voyant. C'étoit Ca-
 dishé. Déjà cette belle personne étoit par-
 venue à ce rang flatteur ; & elle croyoit

avoir gagné à ce changement , parce que le Sophi de Perse étoit plus jeune , & lui plaisoit mieux que le Grand Turc. C'étoit elle qui avoit été le premier mobile de mon salut. C'étoit elle , qui d'une fenêtre , avoit vu , avoit plaint , sans pouvoir le reconnoître , le malheureux prêt à se voir tourmenter ; c'étoit elle qui , ayant cru m'entendre prononcer son nom , avoit conçu quelque soupçon que ce pouvoit être moi ; qui avoit crié de suspendre l'exécution ; qui avoit enfin inspiré au Sophi le désir de voir la marque qu'on avoit découverte sur moi. Sans elle , on auroit poursuivi l'exécution ; sans elle , on n'auroit produit le dessin de cette marque , que sous les yeux du Juge , pour qui elle auroit été inintelligible. C'étoit elle enfin qui avoit empêché qu'on ne m'oublât ; c'étoit donc à ma chere Cadishé que je devois la vie. Elle étoit devant moi ; je reconnoissois sa voix ; mais je ne pouvois lever son voile. Je croyois voir cependant , à travers une triple gaze , étinceler l'amour dans ses yeux rayonnants. Elle relevoit d'une maladie qui l'avoit mise aux portes du tombeau ; c'étoit elle qui s'étoit présentée à moi , dans mon cachot , & que j'avois prise pour ma Julie , dont elle avoit la taille.

Ma tante paroïssoit folle de joie , d'avoir trouvé & sauvé son neveu. Elle exigeoit de son fils , qu'il me témoignât autant d'amitié qu'elle. Elle voulut que je lui racontasse mes

aventures. J'en eus pour toute une après-
 dînée. Pendant tout ce temps, elle parut
 suspendue au fil de ma voix. Elle fut enchan-
 tée de mon récit. " Traitez bien mon ne-
 veu, dit-elle au Sophi, c'est un Roi
 comme vous. Je fus, en effet, traité
 avec tous les honneurs qu'on doit à un Sou-
 verain. On célébra mon arrivée par des fêtes
 superbes, dans la Capitale & dans tout
 l'Empire. Je fus complimenté par tous les
 Corps; & je jouis, pendant quelque temps,
 du plaisir de me revoir au rang de ceux qui
 gouvernent les hommes. Une seule chose
 me déplut, dans toutes les attentions exces-
 sives qu'on eut pour moi. On condamna,
 au même supplice qui m'avoit été préparé,
 tant le Juge qui avoit prononcé l'arrêt, que
 les Bourreaux & les esclaves qui m'avoient
 précédemment poursuivi à coups de cime-
 terre; en un mot, tous ceux qui avoient
 attenté contre ma vie ou ma liberté. Je fré-
 mis d'horreur, quand j'appris cette nouvel-
 le. Je demandai leur grace. On me l'accor-
 da, quant à ce qui regardoit le supplice;
 mais on me dit qu'il n'étoit pas possible de
 laisser respirer quiconque avoit porté la main
 sur un Prince du Sang Royal. Ils furent donc
 tous cousus dans des sacs, & jetés sans céré-
 monie au fond de la rivière. La vie des hom-
 mes paroît si peu de chose, dans ce pays-
 là, aux yeux de ceux qui commandent,
 qu'on fut très étonné que j'eusse daigné dire
 un mot sur ce sujet.

Cadishé, qui vouloit que je pusse la revoir, parla à son amant de mon talent pour la peinture ; & le Prince me pria de faire son portrait. Elle lui avoit confessé qu'elle avoit été la Sultane Favorite du Grand Seigneur ; & le Sophi se faisoit un point d'honneur de l'emporter sur le Sultan, par la galanterie & la générosité.

Je fis donc, une seconde fois, le portrait de la belle Cadishé. Je voyois le plus tendre amour se peindre dans ses beaux yeux. Malgré son ambition, cette belle personne étoit vive, pétillante, agaçante, adorable. Elle favoit établir, autour d'elle, une sphere d'activité, qui bannissoit l'ennui à cent lieues d'elle ; & jamais on n'a vu tant de délices animer ce beau séjour. On me fournissoit, pour mes plaisirs, des esclaves éblouissantes ; mais quel triste agrément de ne jouir qu'en Sultan,

Et de ne posséder, dans sa funeste ardeur,

Qu'une esclave tremblante, à qui l'on fait horreur.

La pétulante Cadishé vouloit, à toutes forces, risquer de se perdre une seconde fois, pour satisfaire l'inclination dont elle m'honoroit toujours ; mais, pour courir moins de danger, elle fit en sorte qu'une autre fondât le gué, & prît les devants. Elle s'aperçut qu'une petite rivale, qui commençoit à lui donner de l'ombrage, avoit

aussi du goût pour moi. Elle lui fit mille caresses ; & gagna sa confiance , en feignant de lui donner la sienne. Comme il étoit difficile à ces Dames de se rendre chez moi , & encore plus à moi de pénétrer chez elles ,

„ Il faut , dit Cadishé , que nous nous dé-
 „ guisons en Eunuques blancs ; nous pour-
 „ rons , à la faveur de ce déguisement , nous
 „ rendre chez l'homme que nous aimons. „

L'innocente Odalisque se laissa persuader ; elles se déguisèrent l'une & l'autre. Ensuite la rusée Cadishé dit : “ Ma chere amie , il
 „ faut que l'une des deux passe la premiere ;
 „ car , si nous paroissions toutes les deux
 „ ensemble , nous serions plus aisément re-
 „ marquées. Tirons au sort , je vous prie ,
 „ pour savoir laquelle de vous ou de moi fera
 „ les premiers pas. „ Sa niaise compagne y
 consentit ; la friponne sut se rendre maîtresse du sort , & le fit tomber sur sa rivale. L'infortunée sortoit à peine de sa chambre , sous son déguisement , que le Chef des Eunuques noirs la rencontra. Un blanc ne doit jamais pénétrer dans ce lieu redoutable ; & l'indigne noir , prenant la petite Odalisque pour ce qu'elle vouloit paroître , lui abattit la tête d'un revers de son cimeterre. Il ordonna à un petit Eunuque de la ramasser ; & le Sophi venant , par hasard , à passer dans ce moment , l'assassin , pour lui faire sa Cour , lui présenta cette tête sanglante , se vantant , avec confiance de l'exécution qu'il

venoit de faire. Le Souverain frappé la reconnut soudain pour celle d'une femme, qu'il avoit déjà désignée pour la Favorite..
 " Ah ! scélérat, s'écria-t-il, qu'as-tu fait ? „
 Et il ordonna qu'on le conduisît au supplice.

Cadishé se hâta de rentrer chez elle, & de quitter un si dangereux travestissement ; mais elle résolut de prendre une autre marche, pour satisfaire son caprice. Un soir que le Monarque étoit sorti, à l'insçu de tout le monde, pour se promener, bien déguisé, dans Ispahan, elle osa prendre les habits du Souverain ; & fit crier, par un Eunuque, dévoué à son service, que tout le monde se prosternât la face contre terre ; & ne levât pas les yeux, sous peine de mort. Cet ordre fut ponctuellement exécuté. Dans cette prosternation générale, la Sultane passa, sans être vue, au milieu de toute la Cour. Ma tante elle-même fut obligée de se jeter, comme les autres, la face contre terre, aux pieds de l'aimable Favorite qui vint ainsi chez moi, devant tout le monde, sans être aperçue. Je frémis du danger qu'elle nous faisoit courir à tous deux. Je lui fis des remontrances inutiles ; & je formai le projet de précipiter mon départ, pour éviter la perte & la honte. Heureusement cette scène d'audace n'eut ni suite ni répétition.

Ma tante m'avoit toujours promis de me raconter son histoire. Un soir, je la sommai

de me tenir parole. Elle y consentit. “ Mon
„ neveu , me dit - elle , je serai concise &
„ laconique. Je raconterai seulement mes
„ principales aventures , sans entrer dans des
„ détails , qui pourroient avoir des graces
„ dans votre bouche ; mais qui ennuieroient
„ dans la mienne.

„ Je suis la cadette de votre mere , que
„ vous n'avez presque pas connue ; c'étoit
„ une excellente femme. Nous avons , tou-
„ tes deux , été mariées très-peu de temps ;
„ mais elle est morte de bonne heure. Pour
„ moi , j'ai été condamnée à vivre au sein de
„ l'infortune ; j'ai donc été plus malheureuse
„ qu'elle.

„ Je fus mariée , dans un âge fort tendre ,
„ au Baron d'Artimon. Il avoit la passion de
„ voyager ; & n'ayant pas entièrement fini
„ son tour d'Europe , avant son mariage ,
„ il voulut le poursuivre après. Il m'engagea
„ à l'accompagner ; nous nous embarquâ-
„ mes à Marseille. Nous allâmes d'abord ,
„ assez heureusement en Sicile ; mais nous en
„ sortions à peine , pour nous rendre à Na-
„ ples , que nous fûmes assaillis par un Cor-
„ saire Algérien , qui s'empara de nous , &
„ nous conduisit prisonniers dans son indi-
„ gne patrie. Mon mari & moi , nous fû-
„ mes vendus au même Marchand d'escla-
„ ves , ce qui fut , d'abord , pour nous , une
„ douceur ; mais ce malheureux nous con-
„ duisit en Perse ; & nous vendit , bientôt

„ à deux acheteurs différents. Quand il fal-
 „ lut nous séparer, mon époux me serria
 „ dans ses bras. Ce fut, (puis-je le dire sans
 „ rougir & sans frémir ?) ce fut à coups de
 „ nerfs-de bœuf qu'un Gentilhomme plein
 „ d'honneur & d'ame, se vit arracher des
 „ bras de son épouse. Je fus conduite dans
 „ ce ferrail, & vendue aux plaisirs du Sou-
 „ verain. J'eus le prétendu bonheur de lui
 „ plaire ; mais que d'amertumes, sous
 „ une fausse apparence de prospérité ! Le
 „ Maître dont je dépendois (car ce n'étoit
 „ point un époux) étoit cruel & tout-puis-
 „ sant. Sur le moindre soupçon, il faisoit
 „ périr ses femmes, dans des tourments
 „ souvent recherchés ; & nous n'avions,
 „ pour perspective, que la mort au milieu
 „ des supplices.

„ Je ne fais par quel enchaînement d'a-
 „ ventures mon mari, au bout de quelques
 „ années, fut vendu au Sophi, & employé
 „ dans ses jardins. On avoit eu la barbarie
 „ de le priver de la virilité. Malgré cette in-
 „ digne opération, en qualite de blanc, il
 „ ne lui étoit pas permis d'approcher des
 „ femmes. Pendant deux ans de captivité
 „ dans le ferrail, il fut privé de la liberté,
 „ non-seulement de me parler, mais de voir
 „ mes traits, même de loin. Il ne me fut
 „ pas permis de lever, devant lui, mon
 „ voile ; ni de me faire connoître à lui, par
 „ le moindre signe, tant j'étois horriblement

„ observée ! Il me reconnoissoit cependant ;
 „ je ne fais comment. Quand je paroissois
 „ sur mon balcon , il avoit soin de venir tra-
 „ vailler sous mes yeux. Nos deux cœurs
 „ s'entendoient réciproquement. Je m'apper-
 „ cevois qu'il soupiroit. Je soupirois comme
 „ lui. Quelle différence de ce tendre époux
 „ au Maître barbare qui me possédoit ! L'ob-
 „ jet de mon amour osoit quelquefois me
 „ regarder du coin de l'œil , quand il n'étoit
 „ pas surveillé. Ce plaisir de me trouver
 „ ainsi à la portée de sa vue , & de lui
 „ envoyer en secret mes soupirs , étoit en-
 „ core la plus grande douceur que je pusse
 „ goûter.

„ Que nous payâmes cher ce plaisir pas-
 „ sager ! Un jour , un chef d'eunuques
 „ s'apperçut que mon cher époux me re-
 „ gardoit , ce fut un crime aux yeux de ce
 „ monstre , quoique je fusse voilée. Il lui
 „ fit voler la tête , d'un coup de cimeterre.
 „ Je tombai évanouie. Le bourreau fut
 „ condamné à la mort , pour m'avoir
 „ effrayée , par une exécution faite sous
 „ mes yeux , & pour n'avoir pas réservé
 „ l'esclave qui me regardoit à de plus grands
 „ supplices.

„ Vous sentez qu'après ce comble du
 „ malheur , mon sort dût me paroître en-
 „ core plus affreux. Mon cœur s'ensevelit
 „ avec celui pour lequel j'avois respiré ;
 „ une sombre mélancolie s'empara de mon

22 ame , & fut mon état habituel. Mon
22 tyran sur-tout me faisoit frémir par ses
22 effrayantes caresses. Il falloit encore dé-
22 guiser ma douleur entre ses bras. Je lan-
22 guis dans la plus horrible situation , au
22 comble des grandeurs , & je n'eus le ban-
22 deau royal que pour effuyer mes pleurs ,
22 sans les tarir. Heureusement , je devins
22 mere. Ce fut pour moi une lueur de
22 consolation : plus heureusement encore ,
22 je perdis le peu de charmes qui m'avoient
22 rendue l'idole du Sophi. Il m'abandonna
22 à ma douleur , & me laissa le soin d'élever
22 mon enfant. Je m'en fis une douce occu-
22 pation. Son éducation n'a pas été tout-à-
22 fait stérile. Il n'a pas du moins cette
22 stupide cruauté qui distingue les despotes
22 Asiatiques. Il aime sa mere , il a quel-
22 ques égards pour elle. J'en ai profité pour
22 faire du bien , pour sauver la vie à un
22 grand nombre de malheureux , & peut-
22 être , par mes conseils modérés , ai-je
22 épargné à l'Empire des révolutions san-
22 glantes , que l'excès du despotisme en-
22 traîne ordinairement.

22 Voilà , mon cher neveu , un précis de
22 mes aventures. Les vôtres ont été plus
22 variées. Vous avez eu peut-être plus de
22 disgrâces ; mais vous avez été moins mal-
22 heureux. »

Je remerciai ma tante du récit de ses
aventures. Je lui témoignai combien elles

m'avoient touché , & je dois avouer qu'elles m'avoient inspiré l'intérêt le plus réel ; car je l'aimois sincèrement , & de son côté , elle pouffoit la tendresse pour moi jusqu'à une espece de délire. Elle vouloit que je restasse dans ce malheureux séjour ; mais un homme de mon caractère n'étoit point fait pour languir au fond d'un ferrail , quand même j'y aurois été le maître. J'avois terminé le portrait de Cadishé , & ceux du Sophi & de ma tante. Rien ne me retenoit plus , & j'annonçai que je voulois absolument partir.

Un nouveau motif me pressa d'exécuter ce dessein. J'eus occasion de revoir un jeune homme , nommé le chevalier Sanfor , que j'avois connu à Paris , & qui a donné au public , un voyage qu'il a fait à Londres , sous ce titre : *Les Amants François à Londres , ou les Délices de l'Angleterre*. Ce brave garçon avoit fait , depuis ce temps , plusieurs autres courses , & avoit promené son individu sur une partie considérable du globe. Il me raconta ses aventures , parmi lesquelles il s'en trouvoit de plaisantes. Je lui racontai les miennes , qui parurent l'intéresser. Ce que je lui dis sur-tout de ma Julie , que je cherchois , & sur la vie de laquelle j'étois incertain , parut le frapper. Il n'avoit point connu mon épouse à Paris , & il arrivoit du Tonquin. " J'ai peut-être " vu , me dit-il , votre Julie. J'ai rencontré

au Tonquin une grande Dame d'une merveilleuse beauté, qui se donnoit ce nom. J'ai eu l'avantage de m'entretenir plusieurs fois avec elle. Quel charme dans sa conversation ! Quelle tendresse dans ses regards ! Quelle vertu au fond de son cœur ! Quelle touchante vénération elle m'inspiroit ! Je ne lui auroit parlé qu'à genoux, si elle me l'avoit permis. Je croyois devoir cet hommage à sa vertu céleste. Quand je lui témoignois mon admiration & mon respect : " Ah ! me disoit-elle, en soupirant, je suis bien coupable. J'ai pu outrager, j'ai pu quitter mon mari, l'homme le plus accompli que l'univers m'ait offert. " Ce récit de Sansor me frappe ; ne voilà-t-il pas que j'ai la modestie de me prendre pour ce mari, l'homme le plus accompli de l'univers, & de croire, par conséquent, que je trouverai mon épouse au Tonquin. Soudain j'éprouvai la tentation la plus violente d'aller y chercher ma Julie. Je la peignis à Sansor, & d'après tout ce que je lui dis, il me jura que c'étoit elle-même qu'il avoit vue, & il ajouta que le grand Prêtre du pays paroïssoit avoir des desseins sur elle : " O ciel ! m'écriai-je, ce malheureux a peut-être enlevé mon épouse. Allons l'arracher de ses bras. Volons au Tonquin. " Je me rappelai la lettre de ma belle-sœur, la personne mystérieuse dont elle parloit, & il me parut visible que c'étoit la même que la Julie du Tonquin.

Il passa une caravane qui se retiroit du côté de l'Inde. Un Anglois, qui étoit du nombre de ces voyageurs, m'invita gracieusement à me joindre à eux. J'eus beau lui dire que c'étoit m'éloigner de ma patrie. « Pas tant que vous pensez, me répondit-il. Dès que nous serons arrivés à Madras, nous nous embarquerons, & nous ne tarderons pas à revoir l'Europe. » Je me laissai gagner, & je résolus décidément de voyager avec la caravane qui devoit passer par le Tonquin.

Ma tante fut très-affligée de ma résolution. « Je vais retomber, me dit-elle, au sein de l'anéantissement. Dans mon long séjour au milieu d'un ferrail, je n'ai vécu que depuis que vous êtes ici. Vous seul m'entendez, je vais me retrouver avec des morts. » Je lui dis que Cadishé, malgré son ambition, me paroissoit avoir une ame. En effet, elle se lioit sincèrement avec ma tante, & je contribuois de tout mon pouvoir à resserrer cette union. Je sus convertir presque toutes mes richesses en papier très-valable, & payable sur les colonies Angloises.

Enfin, l'instant du départ arriva. Je ne peindrai point la douleur de ma tante, qui me tint long-temps embrassé; de Cadishé qui eut la permission de ne conserver, devant moi, que trois voiles sur toutes sa personne. Elle portoit déjà un fruit des amours

du Souverain, & elle croyoit ressentir quelque goût pour cet auguste amant. Le bon Despote parut lui-même sensible à notre séparation. Je m'esquivai le cœur serré, & je rejoignis la caravane.

Le canon tira beaucoup pour mon départ, qui fut plus bruyant que ne l'avoit été ma secrete arrivée. Des gardes m'accompagnerent long-temps. La pompe nous suivit dans tout l'Empire, jusqu'aux frontieres. Là un grand Seigneur, qui avoit été chargé de me faire les honneurs du pays, prit congé de moi, & me laissa comblé des présens de son maître. Je me retrouvai, non sans plaisir, un simple particulier. Cependant, cet éclat en avoit imposé à toute la caravane, qui continua de me traiter comme un Souverain. Le seul Anglois me regarda comme un homme. Il en résulta sur-le-champ, entre nous deux, une liaison bien marquée. Les autres se tenoient à une trop grande distance de moi, pour que la familiarité pût naître, & me laisser rien de commun' avec eux.

Fin du Livre troisieme.



LIVRE QUATRIEME.

JE parcourus , avec mes compagnons de voyage , une grande partie de l'Asie , la plus belle partie du monde , & non la plus estimable. La nature y devient marâtre , pour y vouloir être trop mere. En prodiguant tous ses trésors à ses enfants gâtés , elle leur a refusé l'ame. Tous ces peuples amollis sont nés pour l'esclavage. Avec une armée de dix mille hommes , j'aurois conquis de vastes empires en aussi peu de temps qu'il en falloit pour les parcourir. D'ailleurs , le pays est ouvert , & n'est fortifié ni par l'art , ni par la nature. Tous ces peuples étant nuls , je ne m'arrêterai pas à les dépeindre. J'eus beaucoup d'aventures sur ma route ; mais plusieurs furent une répétition de mes précédentes , & je ne m'amuse pas à conserver la mémoire de ce qui n'a pas une physionomie particulière. Cependant , je trouvai , au royaume de Tonquin , quelque chose qui sortit de l'ordre commun. Dès que j'y fus arrivé , je m'informai de ce qu'étoit devenue une étrangere nommée Julie , dont j'avois entendu parler. On m'apprit que le Grand Prêtre l'avoit enlevée , & qu'elle étoit enfermée dans l'enceinte qu'habitoient
les

les Talapoins. Je frémis de nouveau ; je tremblai que Julie ne fût exposée à la persécution & aux outrages de ces malheureux. J'en conçus un plus violent desir de voir cette enceinte ; j'y trouvai de nouvelles aventures.

De l'état de Porte-faix , j'avois eu le bonheur de monter jusqu'à celui de Roi , & je ne croyois pas pouvoir m'élever plus haut. Il me manquoit d'être Dieu , & c'est ce que je devins dans cette nouvelle contrée.

Des gens mal instruits avoient dit autrefois chez nous , qu'au Thibet on avoit un Dieu de chair , qu'on appelloit le Grand Lama. C'étoit , selon de faux rapports , un jeune homme d'une figure agréable , que les Talapoins produisoient quelquefois de loin aux yeux du peuple. Quand cette idole vivante avoit quelques années de trop , on en substituoit une autre à-peu-près de la même figure , que le peuple prenoit pour la précédente , & comme on offroit toujours , aux yeux du public , un personnage jeune & à peu-près semblable , ce bon public s'imaginoit avoir toujours le même Dieu , inaltérable & immortel. On s'est trompé sur cet article à l'égard du Grand Lama. J'ai vu ce chef de la religion du Thibet. Il est ordinairement âgé , de même que le Souverain de Rome. On le regarde comme un Pontife , & non comme un

Dieu ; mais , d'après mon expérience , je crois pouvoir avancer que la chose est exactement vraie , relativement au Tonquin. J'appris cette particularité , en arrivant dans la capitale , & je désirai de voir cette singulière Divinité. Je rencontrai un François établi dans ce pays-là ; où n'en trouve-t-on pas ? C'étoit un tailleur Gascon , nommé Saint-Léger. Je lui communiquai mon désir ; il me dit qu'il parleroit , & qu'il pourroit peut-être me faire entrer dans l'intérieur du Temple , & dans l'enceinte consacrée à l'habitation des Talapoins.

En effet , il revint le lendemain , d'un air joyeux , me dire que je pouvois le suivre , & que je verrois tout. Je ne me fis pas attendre , & sur le champ , nous nous rendîmes à la sainte demeure. Nous y fûmes reçus avec les marques du plus profond respect. Tous les Talapoins se prosternèrent devant nous. On fit monter , pour moi , l'encens vers le Ciel. Je ne savois ce que signifioient toutes ces bizarres cérémonies. Me prenoit-on encore dans ce pays-là pour un Roi ? Mais les hommages que je recevois , excédois ceux qu'on doit aux Rois mêmes.

Je témoignai ma surprise à mon guide. Il me dit que par un singulier hasard , je ressemblois beaucoup à leur Dieu , & qu'ils croyoient devoir , à cette ressemblance fortuite , des respects & des adorations. Je

parcourus ce vaste édifice , & j'y voyois des choses assez curieuses. Tout-à-coup une multitude de dévots Tonquins fondit sur moi , & m'enchaîna.

Ils eurent beaucoup plus de peine à me garrotter , qu'ils ne se l'étoient figuré. Je fis une résistance qui coûta cher à plusieurs d'entre eux ; ce qui leur annonça qu'il ne falloit rien négliger pour me dompter ; mais pris au dépourvu , & seul contre une foule considérable , que pouvois-je faire ? Je fus conduit dans un cachot ; ce qui contraſtoit , ce me ſemble , avec le reſpect dont on affectoit de m'honorer. Il y avoit quelque temps que je méditois aſſez triſtement ſur mon ſort , dans l'horreur de ma priſon , quand je vis entrer l'indigne Gaſcon qui m'avoit attiré dans le piège. Il ſe proſterna , devant moi , la face contre terre. « Je vous ſalue , me » dit-il , Dieu du Tonquin. Je me félicite » d'être le premier à vous rendre cet hom- » mage. » — « Ah ! malheureux , m'écriai- » je ! c'eſt toi qui m'as trahi. » — « Com- » ment , reprit-il , eſt-ce une trahiſon de » vous avoir fait Dieu ? Ah ! ſi j'avois pu » l'être , à votre place , croyez que je » n'aurois pas manqué cette occaſion de » faire du bien à ma pauvre famille ; mais » quoi ! l'on trouve ma figure trop meſ- » quine. » (Il eſt vrai que la nature ne l'avoit pas trop gâté du côté de l'extérieur ;

il étoit maigre autant qu'il étoit leste), Ah!
 continua-t-il, le ciel vous a trop favorisé,
 jouissez de ses dons; *Gaudeant bene nati.*

Il m'apprit que le Dieu du Tonquin commençoit à avoir quelques années de trop; qu'il falloit le changer, & qu'on n'avoit pu faire, pour cet objet, une plus belle acquisition que celle de ma personne.

On resta quelques jours sans me produire dans le temple. Je les passai, à me désespérer d'être si près de la dame que je cherchois avec tant d'ardeur, & qui étoit peut-être ma Julie, sans pouvoir la trouver ni même la voir. Je m'apperçus trop tard qu'on inséroit, dans ma boisson, des breuvages assoupissans. Les Prêtres avoient pour but de me dompter, de m'enchaîner & de faire de moi une espece de machine, parfaitement à leur disposition; & en effet, je ne tardai pas à tomber dans un sommeil profond & léthargique.

Pendant qu'il dura, les scélérats firent de moi tout ce qu'ils voulurent. A mon réveil, je me trouvai habillé d'une manière aussi riche que comique. J'étincelois du feu des diamans; & l'on avoit peine à soutenir ma vue. J'étois enchaîné d'une manière invisible, c'est-à-dire, qui ne laissoit pas paroître mes chaînes. J'avois des liens passés autour du cou & de tous mes membres, de manière qu'à la moindre résistance,

je contribuois à les ferrer , & à me causer de violentes douleurs.

Ainsi contenu je fus produit aux regards du peuple , au milieu d'un nuage d'encens qui m'infectoit & me voiloit. Les bourreaux , qui me retenoient dans les fers , se prosternerent devant moi , & adorèrent leur victime. Tout le peuple m'imploroit , la face contre terre. Je ne décris point les ridicules cérémonies dont je fus l'objet & le témoin. Je promenai mes regards sur la multitude ; j'y aperçus mon anglois & la plupart des gens de la caravane. Je leur fis signe , ils me reconnurent ; & je fondai sur eux l'espoir de ma délivrance.

Du Temple , je fus reconduit dans mon cachot. Les malheureux enfermoient leur Dieu , après l'avoir adoré. Cependant on me servi un repas abondant. On vouloit que je fusse de bonne mine & bien nourri. Ces imbécilles s'immaginoient , sans doute , qu'on engraissoit des Dieux , comme les Egyptiens engraissoient leur bœuf Apis. Mais je ne touchai à rien. Mon gascon St. Léger vint m'exhorter à manger ; je lui protestai que je me laisserois mourir de faim , si l'on ne m'accordoit la liberté , au moins dans l'intérieur de la maison. Je lui ajoutai que c'étoit une cruauté inutile de me resserrer dans une si étroite captivité ; & je le lui prouvai. Il alla rendre mes preuves à mes tyrans , qui goûterent mes raisons , & m'ac-

corderent quelque liberté dans la maison. Mais ils voulurent que, par reconnoissance, je consentisse à leur laisser de ma postérité. Ils m'envoyèrent une femme pour avoir de moi un petit Dieu ; car quels autres termes puis-je employer, pour exprimer la grossièreté de leurs procédés à mon égard ? Je ne daignai pas jeter un coup d'œil sur la créature qu'on vouloit voir fécondée par mon opération.

Un jour que le Tailleur, qui me servoit d'interprete, étoit malade, il m'envoya, pour remplir sa place, une jeune personne assez jolie, qui se disoit sa niece, & qui parloit un peu françois. Cette enfant me parut simple & ingénue, & je crus entrevoir que mon extérieur faisoit, sur elle, une impression favorable. J'en conçus un bon augure. Cette jeune innocente ne me parloit d'abord que prosternée, me croyant bonnement un Dieu. J'exigeai qu'elle se relevât, & je lui fis quelques amitiés. Elle étoit confondue de respect. Les Talapoins, qui s'apperçurent du goût que je témoignois pour elle, en furent ravis. Ils obtinrent qu'elle restât toujours à ma disposition, & lui recommanderent de se prêter à tout ce que j'exigerois d'elle. Je devinai leur intention. Comme je refusois la femme qu'ils vouloit me donner, ils se flattoient qu'ils auroient de ma progéniture, par le canal de la jeune interprete. Je profitai de la

liberté qu'ils me laissoient avec la jolie Nicette (car tel étoit son nom) pour la faire servir à ma délivrance.

J'eus le bonheur de l'appriivoiser, & de convertir son profond respect en une sorte d'amour. Sa compagnie m'adoucit un peu les dégoûts de mon état, & l'ennui de ma divinité. Je lui inspirai la plus parfaite confiance. Elle auroit trahi, pour moi, son oncle, sa tante & son pays. J'étois plus que son Dieu, puisque je me voyois son amant.

Je la questionnai sur le compte de la personne que je cherchois. Elle m'apprit qu'il y avoit, dans une tour, une dame d'une merveilleuse beauté, qui parloit françois & se nommoit Julie; que, si l'on en croyoit la chronique scandaleuse, le grand prêtre étoit devenu amoureux d'elle, l'avoit enlevée, & la tenoit enfermée dans un donjon qu'elle me montra de loin. "Les
" uns disent, ajouta Nicette, qu'il la fait
" gémir dans un dur esclavage, pour la
" forcer de condescendre à ses vœux, aux-
" quels elle se refuse: d'autres imaginent
" que, par sa complaisance elle adoucit sa
" captivité. "

" Oh ! je vous jure que non, m'écriai-
" je dans un transport de jalousie ! " Nicette
me regarda avec surprise. Son récit n'étoit
point consolant; mais cette contradiction
à mes vœux faisoit entrer, pour ainsi dire,

plus avant dans mon esprit l'idée que la prisonnière étoit mon épouse.

J'avois la liberté d'aller prendre l'air au sommet d'une tour. Je vis un soir, sur celle que Nicette m'avoit indiquée pour le séjour de la dame captive, une très-belle femme, grande & bien faite. Je ne doutai pas que ce ne fût la personne que je cherchois. Je m'en trouvois trop loin d'elle, pour distinguer ses traits; mais mon imagination n'en avoit que plus beau champ, pour lui prêter ceux que je désirois de lui voir; & j'apperçus bientôt, dans elle, mon épouse, aussi distinctement que si j'avois été auprès d'elle. La dame, de son côté, me remarqua & parut frappée. Je la saluai très-profondément à la françoise, elle me répondit par une révérence très-polie. Alois mon cœur palpita si fortement, que je manquai de tomber en défaillance. » Seroit-
 » ce bien ma Julie m'en disois-je? Quoi! après
 » l'avoir cherchée sur la terre & les mers,
 » me voir si près d'elle dans la même mai-
 » son, sans pouvoir l'aborder ni lui parler,
 » tandis qu'elle est au pouvoir d'un scélérat,
 » qui peut-être en jouit. . . . Ah! je ne puis
 » le croire. » Cette idée me faisoit frémir. Nous nous tendions les bras mutuellement, la dame & moi; & nous nous faisons tous les signes qui pouvoient annoncer, entre nous deux, la plus parfaite intelligence.

Nous nous revîmes de la même manière,

plusieurs soirées de suite, tandis que je cherchois vainement les moyens de sauver cette belle personne & moi-même. Ce commerce n'étoit pas sans douceurs, pour un homme qui avoit de l'imagination; mais un tel passe temps ne faisoit qu'allumer mes desirs, sans les satisfaire.

Un soir une vieille esclave, pénétra jusqu'à moi, & me remit sans rien dire, un linge qui me parut plié mystérieusement. Je le dépliai, je le vis ensanglanté; & je ne savois ce que cela vouloit dire. " Oh Dieu! me disois-je, ce présent fatal viendrait-il de Julie? Se seroit-elle donné la mort; & ce tissu malheureux seroit-il teint de son sang? " En examinant de plus près, je crus entrevoir sur la toile, une écriture confuse, tracée avec du sang; & à force de l'étudier, je lus à-peu-près ce qui suit:

" O! qui que vous soyez, vous qui paroissez plaindre une infortunée; vous dont les traits m'offrent dans le lointain, ceux du seul mortel que j'aime, & que j'ai offensé; ô! daignez me soustraire à l'ardeur scandaleuse & téméraire d'un scélérat qui me retient dans la captivité! J'implore le ciel, & je vous tends les bras. Je vous écris avec mon propre sang. Soyez le sauveur de la malheureuse Julie.

" Ah! c'est-elle m'écriai-je dans un transport inconcevable! Un monstre l'ose outrager, il faut la sauver, il faut la venger.

„ Elle a été coupable , elle l'avoue ; mais
 „ elle a tant de repentir , tant de regrets ,
 „ que je dois lui pardonner. Le ciel n'est
 „ pas inexorable. Est ce à moi , plus cou-
 „ pable qu'elle , à m'endurcir dans la
 „ rigueur ? „

Alors , il me parut indubitable que j'a-
 vois retrouvé ma Julie ; je ne pouvois , il est
 vrai , reconnoître son écriture , tracée avec
 du sang , à peine lisible ; mais je voyois
 son nom. Je découvrois ses remords. Elle
 avoit offensé un homme ; elle reconnoissoit
 mes traits , comme je reconnoissois les siens.
 Je montai sur la tour. J'y vis encore plus
 distinctement qu'à l'ordinaire , la chere per-
 sonne. Je lui témoignai , par les signes les
 plus expressifs , que je ferois tout mes efforts
 pour la délivrer , pour la venger. Je lui
 écrivis aussi avec mon sang , & je remis
 cette singuliere missive à la vieille esclave.
 Bientôt le fête de la *Fécondation* arriva ;
 j'en vais parler dans l'instant , & je m'y
 préparai comme on va voir.

On laissoit à ma petite Nicette la liberté
 de sortir , pour aller voir son oncle. Je
 l'engageai à porter une lettre à l'Anglois ,
 chef de la caravane. Je remerçois ce
 brave homme de la bonté qu'il avoit de
 rester dans ce malheureux pays , sans doute
 pour me délivrer. Je le priois de prolonger
 encore un peu son séjour , & de m'envoyer
 de la poudre ; ce qu'il fit , par l'entremise

de la jeune fille. Je composai sur le champ, des fusées & un artifice portatif; je donnai avis à l'Anglois, de se trouver, avec sa troupe, à l'entrée du temple, le jour d'une grande Fête qu'on devoit célébrer sous peu de jours.

Quand les prêtres veulent avoir plus d'esprit que leur Dieu, il faut qu'il soit de bois ou de pierre. J'obtins un peu de confiance de la part des Talapoïns. Je témoignois si peu de répugnance pour mes fonctions divines, que je m'habillois moi-même, pour les remplir. Cependant, ils me laissoient toujours, au col, le collier fatal qui se serroit, pour peu que je voulusse résister; & j'étois assujetti à peu près comme Lazarille de Tormes, quand on le faisoit voir comme un monstre marin. Bientôt je vis donc arriver le jour de la fête qu'on nomme de la *Fécondation*, où le Dieu du Tonquin, pour sanctifier un acte nécessaire à la conservation de l'espèce humaine, & qu'on ne doit cependant se permettre qu'en se cachant, daigne procéder lui-même à cet acte essentiel. On dresse dans le temple, une espèce de tente, ou, si l'on aime mieux, de tabernacle, où l'on place un trône sur le devant, & un lit sur le derrière. Des nuages, assez bien imités, s'élevent autour de cette tente sacrée. On me conduisit dans l'intérieur de cette vénérable enceinte. On m'y présenta la petite Nicette; & l'on

exigea que je consentisse à remplir, avec elle, la fonction indécente & sanctifiée, à laquelle je ne voulois pas me prêter. On me laissa enfermé, dans les nuages, avec cette belle enfant, qui étoit encore plus confuse que moi, tandis qu'extérieurement les prêtres & le peuple faisoient des prières, avec tous les rites solennels usités dans cette circonstance.

Tout-à-coup la maîtresse du Grand Prêtre, jolie brune fort piquante, dont les yeux m'avoient déjà fait une espèce de cour, s'insinue dans ma niche, pousse dehors la petite Nicette, & veut être ma proie, sur le lit sacré. Je sentoisi l'indécence qu'il y avoit à me livrer au passe-temps de la volupté, dans le milieu d'un Temple, où le peuple à genou adressoit ses vœux au ciel. Vainement la Religion bizarre de ce pays autorisoit un pareil scandale. Je ne pouvois allier si témérairement le sacré avec le profane, ni me jouer, à ce point, de la crédulité des hommes. La jeune personne, qui avoit d'autres préjugés & plus de désirs que moi, se livroit à des transports, que je m'efforçois de modérer, & dont je rougissois tandis que les innocens adorateurs, humblement prosternés, célébroient, par leurs cantiques, les plaisirs sacrés que j'étois censé goûter.

Le Grand Prêtre, cependant, cherchoit de tous ses yeux, la maîtresse qui avoit

disparu. La jalousie lui inspira de regarder dans le scandaleux tabernacle. Il y vit son infidelle qui s'esquiva rapidement. Il resta muet de surprise ; mais il ne témoigna pas de colere. Il se contenta de refermer la tente ; & soudain il forma le projet de sa vengeance qu'il tourna contre moi.

Un moment après, le méchant Pontife me fit avertir, par Nicette, de monter sur mon trône, & de me préparer à paroître solennellement aux yeux du peuple. Il m'enjoignit de prononcer, quand il m'en feroit signe, le mot *pat-chin*, qui veut dire *moi-même*. J'en savois la signification, & je me promis bien de faire attention à la circonstance où il me le feroit prononcer.

Je montai sur mon trône, & j'attendois le moment de paroître. Tout l'intérieur de ma capsule étoit brillamment illuminé. J'y avois disposé mon artifice, sans que les Talapoïns s'en doutassent. Je commençois à comprendre la langue du pays. J'entendis la manière dont mon ennemi préparoit sa vengeance. Ordinairement à cette Fête, le Grand Prêtre désignoit, parmi les assistants, une victime chargé d'expiar les iniquités que le peuple avoit commises pendant l'année. Personne ne savoit sur qui tomberoit l'anathême ; mais celui qu'il devoit à la mort, avoit ordinairement la simplicité de s'en tenir fort honoré. Le barbare ne manquoit pas chaque année, de dési-

gnier, pour la mort, la personne dont on désiroit le plus d'être débarrassé. Quiconque avoit le malheur d'être éclairé couroit le plus grand danger d'être choisi, pour servir ainsi de Bouc émissaire. Dès que le Pontife avoit nommé l'infortuné pros crit, le peuple fendoit sur ce malheureux, & l'ammenoit au barbare qui l'immoloit sans pitié. Souvent on a vu la désignation fatale tomber sur le Roi même.

Ce fut moi ce jour-là, que le traître voulut sacrifier. " Vous allez voir, s'écria-t-il, une nouvelle victime supérieure à tout ce que vous pouvez imaginer. Je n'ose, moi-même, prononcer son nom. C'est notre Dieu qui va vous la nommer. Par son ordre sacré je la frapperai, elle paroîtra mourir; mais comme le phénix, elle renaitra de sa cendre. Adorez; votre Dieu va paroître. Le peuple trembloit dans l'attente du plus frappant spectacle. Tout-à-coup les nuages s'écartent; je paroîs sur mon trône, dans une gloire, étincelant de pierreries, au milieu de la plus brillante illumination. Je tenois à la main une espece de foudre; & je sens que mon apparition devoit être extrêmement imposante. " Grand Dieu, s'écria l'impos- teur, prononcez vous-même; faites entendre votre voix sacrée. Dites quelle est la victime qu'il faut vous immoler. " Alors il me fit signe, croyant que je n'avois

pas compris ce qu'il avoit dit, & que j'aurois la simplicité de répondre *pat-chin* (*moi-même*). Mais, plus fin que lui, je me hâtaï de prononcer à haute voix *sat-chin*, qui vouloit dire *toi-même*.

A ce mot redoutable, le Pontife aussi indigné que surpris, tira violemment le cordon, par le moyen duquel, il serra mon collier douloureux, de manière à m'étrangler; & j'allois être la victime. Soudain j'allume, à l'un des cierges qui m'entouroient, mon sceptre rempli d'artifice, & qui parut une véritable foudre. Je le lance sur lui; il est renversé de terreur, & lâche le cordon. Toute ma niche prend feu en même temps, & les plus intrépides de l'assemblée fondent sur le traître pour l'enchaîner; le second Talapoin saisit son couteau pour l'immoler, comme victime désignée. Je parois tout en feu. Je suis entouré de fusées, de pétards ou plutôt de foudres, qui partent tous en même temps. Je m'élançe de mon trône. Tout le peuple épouvanté tombe à la renverse. On s'évanouit, on s'étouffe, on meurt de peur. Jamais je ne parus tant un Dieu. Le Grand Prêtre est percé de mille coups, par les Talapoins qui, la plupart, sont foulés aux pieds. Je vais me jeter dans les bras de mes compagnons de voyage, qui m'attendoient le sabre à la main. Ils vouloient à toutes forces exterminer tous ces Prêtres imposteurs & mettre le feu au

Temple. J'avois la plus grande peine à les contenir.

Je brûlois de voler vers celle que je croyois ma Julie. Tout-à-coup le feu prend à la demeure des Talapoins. " Ah ! m'écriai-je à mes compagnons , sauvons ma Julie. " Je m'élançai , je me précipitai au travers des flammes. Je risquai plus de mille fois de perdre la vie. J'entends la voix d'une femme plaintive , qui pousse des cris au milieu des brasiers. Je pénètre jusqu'à elle ; le plafond s'abîme sous ses pieds , au moment où je suis prêt à la saisir , pour l'enlever. Je roule moi-même au milieu des débris , parmi lesquels je ne puis trouver la chère victime , que je veux dérober à la mort. Bientôt après , je vois porter , devant moi , le cadavre d'une femme à demi-brûlée. Je détourne les yeux avec horreur. " Mon Dieu ! seroit-ce ma Julie , m'écriai-je ? " Je m'élançai ; la victime n'étoit pas reconnoissable. Tout venoit enfin d'être abattu , tout ce vaste séjour n'étoit plus qu'un brasier. Je suis entraîné par mes compagnons , avec la désespérante idée que ma Julie , au moment où je venois de la retrouver , avoit été brûlée sous mes yeux. Je n'eus pas le bonheur de m'évanouir ; je sentis toute l'horreur de ma situation , & je n'ai pas la force de la décrire.

On me fit monter dans une espece de litiere , & je me laissai enlever. L'aspect de

ma Julie dévorée par les flammes, faisoit distiller le sang de mon cœur. Ma petite interprete vint tout en pleurs, se jeter à mes pieds. « On va, dit-elle, me brûler » vive, si vous ne m'emmenez avec vous. » — Viens, lui répondis je, ma chere amie; que ma liberatrice ne soit pas ma victime. » Comme elle vit mon inquietude sur ma prétendue Julie, elle me jura, peut-être pour me flatter, qu'elle avoit vu deux jeunes Talapoins enlever la Dame captive, & se sauver avec elle. C'étoit, pour moi, un autre genre de peine; mais, dans cette supposition, du moins elle vivoit; elle n'avoit pas péri par une fin si cruelle.

Je cherchai à me consoler par des réflexions encore moins pénibles. « O ma Julie, » m'écriai-je ! O mémoire adorée ! Comme tu me persécutes ! Où vais-je te rêver, » chere épouse ? Comment puis-je croire » que je t'ai vue au Tonquin, parmi les » Talapoins ? Comment serois-tu parvenue » dans un pays si éloigné ? N'y a t-il au » monde qu'une femme qui porte le nom » de Julie ? Ai-je reconnus ton écriture sur » le tissu sanglant que j'ai reçu ? Ai-je pu » bien distinguer tes traits dans le lointain ? » Est-ce toi qui a pu t'avouer coupable ; & » l'as-tu jamais été, pour faire un tel aveu ? » Ma Julie n'a point été la proie des flam- » mes. Je la reverrai ; mon cœur me le » dit, & le ciel me le promet. »

Je me rappelai, d'ailleurs, la lettre de ma belle-sœur, où elle disoit que j'avois fait de tendres extravagances à l'occasion de la mort d'une de ses amies, en m'imaginant que c'étoit Julie. Combien j'avois alors souffert d'une cruelle erreur ! Me retrouvant dans une circonstance toute pareille, devois-je donner dans le même égarement ? Ces réflexions adoucirent un peu l'horreur de mon désespoir.

Nous sortîmes tous du Temple, le cimetière à la main ; & nous fîmes si bonne contenance, que nul n'osa nous attaquer. Nous sortîmes de la ville & du pays. Heureusement toute ma fortune étoit en papier, & les Talapoins m'avoient laissé mon portefeuille.

Il ne nous arriva rien d'extraordinaire jusqu'au Malabar, où nous arrivâmes au bout d'un mois de marche. Là, nous apprîmes, l'Anglois & moi, que nous étions en guerre l'un contre l'autre. Nous ne nous en étions pas douté. » Laissons nos Rois, » me dit-il, vuides entre eux leurs querelles, » & continuons d'être amis. » Cependant, il devint bientôt, malgré lui, acteur dans cette malheureuse guerre ; & moi je continuai de l'être dans celle d'amour.

On parloit beaucoup, dans l'Inde, des Marates, des Cipayes, d'Hyder-Aly. Les Européens venoient, de l'autre extrémité du monde, répandre leur sang dans ces

climats, & y faire couler, en même temps, celui de beaucoup d'autres peuples. Bientôt un Nabab, chassé de ses états par un autre plus puissant que lui, vint nous trouver, avec sa femme, pour implorer notre protection. Le mari réclama, aux pieds de l'Anglois, celle de la grande Bretagne. Il n'en fallut pas davantage pour engager la femme à solliciter auprès de moi l'appui de la France. "Protégez cette belle, me dit mon
 „ compagnon de voyage, je me charge de
 „ son époux. „ Dès-lors l'homme tenant au parti Britanique, & la femme à celui de la France, il y eut scission entre les deux conjoints ; & la séparation fut ordonnée par les Magistrats Indiens, au grand regret du mari, & au grand contentement, à ce qu'il parut, de la jeune épouse. Cette belle personne vint donc se remettre entièrement dans mes bras. Je l'y reçus avec tendresse ; & je voulus qu'elle logeât avec moi. Quelle bonté de ma part, & comme elle en parut reconnoissante !

Je me disposois pour obliger ma nouvelle Cliente, à me rendre chez les François ; mais les Anglois les avoient déjà chassés de Pondichéry, avant toute déclaration de guerre. Zinga, c'étoit ma nouvelle conquête, car on se doute bien que je vais insinuer qu'elle conçut aussi du goût pour moi ; Zinga, dis-je, étoit plus empressée de vivre avec moi, que d'obtenir,

par ma médiation, le rétablissement de son mari dans le pays dont il étoit Nabab. Elle étoit fille de la fameuse Reine Zinga ; &, d'abord, elle avoit succédé à sa mere ; mais un conquérant barbare l'avoit précipitée du trône, & elle se trouvoit réduite à n'être plus que l'épouse d'un Nabab, qui n'étoit qu'un Souverain subalterne. C'étoit une beauté Asiatique, à laquelle on ne pouvoit refuser de reconnoître des graces piquantes. La tendresse & la majesté sembloient se nuancer dans ses yeux éblouissans. A peine accomplissoit-elle sa vingtieme année. Tout le monde parut enchanté de sa vue. Il n'y eut que ma petite interprete qui ne la goûta pas.

J'eus quelque peine à tenir la balance exacte entre ces deux beautés. Nicette étoit blonde, & Zinga brune. L'une paroissoit plus tendre, l'autre plus imposante. Tout contraſtoit entre elles deux ; mais si j'étois un Roi aux yeux de ma nouvelle conquête, je demeuerois toujours un Dieu aux regards de sa rivale.

Cependant le Nabab, époux de Zinga, conçut aussi une forte dose de jalousie, assez motivée par le séjour que sa femme faisoit chez moi. Il avoit semblé d'abord approuver cet arrangement, afin que je lui procurasse du secours de la part des François, s'il n'en pouvoit obtenir de la protection des Anglois ; mais la réflexion lui

avoit suggéré, depuis, que par cette voie, il n'obtiendrait de l'appui qu'aux dépens de son honneur; & avant qu'il eût pu obtenir l'un, il crut que l'autre étoit déjà endommagé.

Il avoit vécu quelque temps à Pondichéry. Il s'y étoit instruit dans l'art de l'escrime & avoit adopté une partie de nos mœurs & de nos préjugés. Il crut qu'il répareroit son honneur, en me donnant la mort, ou en la recevant de moi; & m'envoya un cartel. Il n'y eut pas moyen de refuser cette bizarre partie. Je comptois que ce duel n'auroit pas de suites fâcheuses, parce que je me flattois d'être assez supérieur à mon adversaire, pour lui faire voler son épée hors de la main. Mais pour son malheur, il étoit plus exercé que je ne pensois dans ce talent funeste. Il en vouloit à ma vie. Il m'attaquoit à coup pressés; & j'avois besoin de toute mon adresse, pour parer les bottes qu'il me portoit. Il avoit, d'ailleurs, une force extraordinaire dans le poignet. J'étois las de parer; & je sentoisp que, pour peu que le combat trainât en longueur, j'aurois pu succomber vis-à-vis d'un furieux de cette espèce, que je ne pouvois ménager plus long-temps, sans me mettre en danger. Il me força donc de le presser à mon tour; & j'eus le malheur de lui porter un coup plus fort que je ne voulois, qui lui traversa le cœur, & l'étendit roide mort.

Je fus très-affligé d'avoir tué un homme, d'autant plus que j'avois donné à celui-ci de justes sujets de plainte ; mais cet infortuné avoit cherché la mort ; & c'étoit bien malgré moi , que je la lui avois donnée. Je prévis que la belle Zinga n'en seroit pas extrêmement mortifiée , car elle ne l'aimoit pas ; & il n'étoit pas aimable en effet. Je ne savois comment me présenter devant cette jeune veuve , & je ne pouvois me résoudre à lui déclarer mon crime. Heureusement , un des esclaves du mort profita de la circonstance , pour dépouiller le corps de son maître , & se sauver avec la dépouille. On trouva le cadavre ensanglanté. On mit l'assassinat sur le compte du voleur , & l'on courut à sa poursuite. Je formois des vœux secrets , pour qu'il pût s'échapper ; car enfin , si on l'avoit attrapé , ma conscience ne m'auroit pas permis de le laisser condamner à une mort cruelle , pour un meurtre dont j'étois coupable ; & , sans moi , l'infortuné auroit été fort embarrassé pour se justifier ; car il ne savoit rien de notre combat.

Zinga vint à moi les yeux en larmes. Elle ne m'avoit jamais tant témoigné d'amour. Elle crut m'apprendre la mort de son mari ; & , à mon grand étonnement , elle en témoigna un sombre désespoir. Je ne comprenois rien à cette bizarrerie , qui lui faisoit , en même temps :

& regretter amèrement son époux. Je me reprochois de faire couler les pleurs, d'être payé de mon crime par les plus tendres caresses; & le remords, qui m'avoit toujours été presque inconnu, vint établir ses tourmens dans mon cœur déchiré.

J'eus bientôt sujet de le ressentir plus douloureusement. On vint m'apprendre que Zinga, suivant l'usage affreux du pays, avoit résolu de se brûler vivante, sur le corps de son époux. Quand on m'a vu arriver au Malabar, on s'est bien douté qu'un homme né, comme moi pour les aventures, y verroit cette singulière & cruelle cérémonie. Cependant, je passerois rapidement sur cet incident, si je n'y avois été moi-même acteur.

Il est inutile de dire que mes cheveux se dressèrent sur mon front quand j'appris la résolution de Zinga. Mon horreur redoubla, quand je réfléchis que c'étoit moi qui, pour prix de son amour, lui avois préparé un sort si cruel. Je courus chez cette femme adorable; j'eus beaucoup de peine à parvenir jusqu'à elle. Je me jettai à ses pieds; je la conjurai de vivre, par tous les motifs que je crus les plus capables de l'ébranler. Je ne pus rien gagner sur elle. « Un époux mort est un objet sacré, me dit-elle. Si nous lui avons désobéi, pendant sa vie, respectons, du moins, sa dernière volonté, quand il n'est plus. Mon époux m'a con-

« damné à la mort, puisqu'en expirant,
 » il ne m'a pas interdit ce sacrifice. » Je
 crus alors avoir un moyen victorieux, pour
 la forcer à renoncer à son dessein; & j'ima-
 ginai que je pouvois, à cette occasion, me
 permettre un mensonge innocent. « Oui,
 » cruelle, m'écriai-je, votre mari, en expi-
 » rant, vous a ordonné de vivre. », — « Et
 » comment le savez-vous, me dit-elle? »
 Alors il me fut impossible de reculer. Je lui
 avouai mon crime; & je lui racontai l'his-
 toire du combat, en y ajoutant un pré-
 tendu ordre que le vaincu m'avoit donné
 d'interdire, à son épouse, le fatal sacrifice.
 « Ah! mon ami, reprit Zinga, après mon
 » récit, que vous êtes malheureux, sans
 » être coupable! Vous avez immolé mon
 » époux, & je ne puis vous reprocher votre
 » victoire. Vous me donnez aussi la mort,
 » sans que je puisse vous en faire un crime.
 » Mon époux est mort pour moi, rien ne
 » peut me détourner d'expirer pour lui,
 » & en me l'apprenant, c'est vous qui me
 » prononcez mon arrêt. »,

Je restai consterné aux pieds de ma vic-
 time. Elle vit mon désespoir, & la sincé-
 rité de mes remords. Elle en eut pitié. Elle
 passa ses beaux bras autour de mon cou,
 & laissant couler ses larmes brûlantes le long
 de mes joues, elle tâcha de me consoler.
 Je lui reprochai qu'elle suivoit des préjugés
 absurdes; auxquels elle s'immoloit. « N'est-

„ ce pas un de vos préjugés , me dit-elle ,
 „ qui vous a entraîné au combat ? Pour-
 „ quoi condamnez-vous les miens , en res-
 „ pectant les vôtres ? „ Cette réponse me
 ferma douloureusement la bouche.

J'allai trouver le Grand Prêtre. J'enten-
 dois & je parlois déjà un jargon peu diffi-
 cile , assez commun dans l'Asie méridionale ,
 & moitié par gestes , moitié par mon lan-
 gage , je me faisois entendre. C'étoit ainsi
 que je conversois avec Zinga. Je priai le
 Pontife Indien de persuader à la jeune veuve ,
 de ne pas se brûler. Je lui offris toute ma
 fortune , pour ce service. Il me parut dis-
 posé à tout accepter. Heureusement , je
 n'avois pas , sur moi , mon porte-feuille ;
 car je lui aurois donné tout ce que je pos-
 sédois , & je n'aurois rien gagné. Je vis
 que l'adroit imposteur cherchoit à me
 flatter , pour me dépouiller , sans renoncer
 à la dépouille de Zinga , qu'il vouloit s'ap-
 propriier en même-temps.

Enfin il prit un air plus riant : “ Vous
 „ êtes donc bien effrayé de la brûlure , me
 „ dit-il. Je vais vous faire voir que ce que
 „ vous regardez comme un supplice hor-
 „ rible , n'est pour nous , qu'une minucie. „
 A ces mots , il me conduisit dans l'inté-
 rieur de son Monastère. J'y vis tout ce que
 les voyageurs racontent des austérités de
 ces dévots Baniens , austérités qui paroif-
 soient répugner à la croyance humaine ;

& qui, pourtant, sont réelles. Là, des malheureux, à force de tenir les bras élevés, s'étoient procuré l'avantage de les avoir endurcis comme des rameaux d'arbres. D'autres étoient chargés, sans relâche, de pierres énormes. D'autres étoient assis mollement sur des clous aigus, & m'offroient, pour mon argent, ces clous ensanglantés, qu'ils tiroient de leur chair. Quelques-uns s'allumoient une flamme sur la tête; & la laissoient brûler, jusqu'à ce que je leur eusse donné l'aumône. Plusieurs se balançoient les pieds en haut, la tête pendante sur des brasiers. "Vous voyez, me dit le Bramine, tout ce que nous savons souffrir. Les bûchers, la mort, ne sont pour nous qu'un jeu. Vous autres étrangers, accoutumés à une Religion plus efféminée, vous ne pouvez comprendre ces redoutables mystères. Je vis en effet que cet homme, sans entrailles, regardoit le supplice d'une femme brûlée vive, comme une bagatelle. D'ailleurs il y voyoit son intérêt, puisque la dépouille de la victime lui étoit remise, & pour l'engager à sauver sa proie, il falloit lui proposer un intérêt plus fort; encore paroissoit-il disposé à concilier un gain avec l'autre. Il me promit cependant de parler à la veuve. Je me présentai chez elle; mais il me fallut plusieurs jours de sollicitations avant d'obtenir la faveur d'être admis en sa présence.

Enfin je fus introduit devant elle. Je m'attendois à la trouver plongée dans la douleur & dans le deuil. Je la vis en effet immobile, & le visage enfoncé dans un couffin. Je ne doutai pas que ses larmes ne tombassent en silence. Je me jetai à genoux auprès d'elle, & je l'appalai doucement. Elle souleva sa tête, me regarda & tout-à-coup éclata de rire. "Comment? lui dis-je, avez-vous pris enfin l'heureuse résolution, de vous dérober au bûcher?" — "Non, s'il vous plaît, me répondit-elle, vous me verrez m'y jeter;" & à ces mots, elle éclata encore plus fort. Je fus confondu de cette disparate; je craignis que l'excès de ses tourmens n'eût altéré sa raison. Je la questionnai plus particulièrement; elle me répondit d'un ton folâtre, mais avec un bon sens consommé. Elle étoit résignée à mourir, & parfaitement calme sur son sort. Elle sembloit regarder une mort si cruelle, comme un jeu; & rioit de tout ce qui devoit la faire frémir. Elle m'avoua qu'elle avoit vu le Grand Prêtre, & qu'elle lui devoit le changement survenu dans ses idées. J'admirai l'ascendant de ces sortes de gens, sur le sexe foible & crédule. Je ne concevois pas comment celui-ci avoit pu donner un si singulier courage à Zinga, & lui faire regarder, comme un objet plaisant, ce qui devoit la pénétrer d'horreur.

Cependant on brûla le corps de l'époux.

& l'on annonça solennellement la résolution que la veuve avoit prise de se brûler. On la para de riches atours, on la promena pendant quinze jours dans toute la ville, avec un orchestre ambulante, mêlé dans son cortège. Tout le peuple s'empressoit de la voir, de jeter, sur elle, des fleurs & des essences, & de brûler, en son honneur, l'encens & les parfums. Les meres la propoient pour modele à leurs filles. Elle goûtoit le plaisir d'être adorée; mais un bûcher redoutable étoit le fond de la perspective.

Enfin le jour du sacrifice arriva. Je tentai un dernier effort pour ramener la victime à la raison; mais il fut inutile. Zinga me témoigna la tendresse la plus vive. " Mon , cher ami, me dit-elle, j'espère que je , vous réunirai avec moi. ", Je n'affectai point d'être flatté de cette espérance. Je pris ce propos pour une suite de l'espece de délire où je la soupçonnois plongée, quand je la voyois continuer de rire, dans une aussi cruelle circonstance. Je la quittai, sans avoir pu la persuader; & je cherchai d'autres moyens plus efficaces de la dérober au trépas.

J'avois besoin d'un certain nombre d'hommes déterminés. Je m'adressai à mon Anglois. Il me dit qu'il étoit fâché, comme moi, de voir périr si stupidement une jolie femme: " Mais que voulez-vous faire

ajouta-t-il. Nous sommes seuls avec notre
caravane. Pouvons-nous faire face contre
une nation ? D'ailleurs nos camarades,
loin d'être disposés à encourir, pour nous,
les plus grands dangers, sont assez mé-
contents de ce que nous les retenons ici
très-long-temps ; & je ne fais pas trop,
en effet, pourquoy nous y restons ; s'ils
daignent nous attendre, c'est pour avoir
le plaisir de voir brûler une veuve, &
ce n'est pas là, sans doute, une dispo-
sition pour empêcher ce sacrifice. »

Désespéré de ne pouvoir trouver de se-
cours de la part de mes compagnons, je
m'adressai à des Marates, qui, au nombre
de vingt, promirent, pour une somme
considérable, d'enlever la victime, dès
qu'elle paroîtroit.

Encouragé par cette promesse, je me ren-
dis, avec moins d'inquiétude, au lieu de
l'exécution. C'étoit dans une fosse circulaire,
qu'on avoit allumé le bûcher. Déjà la flamme
s'élevoit à plus de douze pieds hors de la
terre. Un régiment tout entier entouroit ce
lieu redoutable ; & contenoit, avec peine,
une foule de peuple innombrable. Mes gens
se rangerent, sans affectation, autour de
moi. Nous entendîmes venir, de loin, la
fatale procession, accompagnée de toute la
musique du pays. Je ne décris point cette
marche douloureusement imposante, ces
Bonzes, Fakirs, Kalenders qui précédoient

la veuve, avec leurs têtes brûlées, leurs postérieurs pleins de clous, leurs corps déchiquetés. Je ne peins point le college des Brames, ni tous les rites qu'ils observoient. Je ne peins point, sur-tout, la victime déjà dépouillée de ses ornemens, qui devoient être le partage du Grand Prêtre. Je la vis s'avancer au bord du bûcher, pour en faire trois fois le tour, avant de s'y précipiter. Elle passa devant moi, & m'adressa le regard le plus tendre. Alors je crus voir l'instant propice; soudain je me précipite sur elle, l'épée à la main, & je donne le signal à mes gens; mais, au lieu de m'aider, les traîtres fondent sur moi, pour m'arracher mon amante. Seul contre ces vingt malheureux, contre un régiment, contre tout un peuple, que pouvois-je faire? On m'arracha l'infortunée Zinga, l'on me garrotta, & l'on m'attacha à un poteau, pour me rendre, malgré moi, témoin de son sacrifice.

Alors le chef des Brames se prosterna devant elle, & lui dit: " Noble Héroïne, » un sacrilege a osé troubler la fonction la » plus-auguste qu'impose notre Religion. Il » mérite mille morts; mais, dans un mo- » ment si solennel, il n'y a point d'hon- » neurs qu'on ne doive vous rendre. Vous » êtes, en cet instant, notre Souveraine. » Ordonnez & disposez de son sort. »

A ces mots, je respirai, sûr que ma

grâce sortiroit d'une si belle bouche. Zinga m'adressa, en effet, le regard le plus doux. « S'il s'est rendu coupable, dit-elle avec une grâce angélique, c'est pour me sauver. Je ne lui en veux point. Je lui dois même de la reconnoissance ; & , pour la lui prouver , j'ordonne qu'il partage avec moi , la gloire de mon bûcher ; mais que ce soit un honneur , & non pas un supplice. » Alors elle me sourit tendrement , comme si elle m'eût fait une grâce. « Ah ! la traîtresse , m'écriai-je avec une fureur dont elle ne put s'empêcher de rire. » Je maudis mille fois l'odieuse folie , qui la faisoit rire si mal-à-propos. Je frémis de voir mon sort décidé par une folle. On lui promit qu'on m'accorderoit les mêmes honneurs qu'à elle ; & qu'on me jetteroit dans son bûcher , avec la même solennité ; & elle eut l'indignité de paroître contente de cette promesse. Soudain je vis attacher son siege au bout d'une espee de petite grue qu'on tourna du côté du bûcher , de sorte qu'elle se trouva suspendue au milieu des flammes. Ici cependant je vis échouer toute sa folle gaieté. L'inquiétude & la crainte se peignirent sur son visage pâlisant. On détacha promptement le siege que je vis tomber avec elle , justement au milieu du feu. Je ne pus m'empêcher de pousser un cri. Alors on jeta , sur elle , des fleurs & des parfums , la musique fit un

bruit infernal , joint à celui de toute l'artillerie , dont on fit une décharge générale. J'eus beau prêter l'oreille , je ne pus entendre les cris de la victime. Je la plaignis cependant , quoiqu'elle me jouât un tour si abominable. Je gémiss sur les préjugés ; je détestai les barbares qui les inspiroient ; & bientôt ma compassion se tourna toute entière sur moi-même. Hélas ! il n'y avoit que moi qui plaignisse l'infortuné Merveil. Je voyois , au contraire , tous ces Indiens rire de mon sort. Ils trouvoient plaisant qu'un Européen fût venu , de gaieté de cœur , se faire brûler chez eux.

On me frotta de je ne fais quelle essence ; & l'on me revêtit , à mon grand regret , d'un habillement très-comique & très-beau. On me couronna de fleurs , & l'on me conduisit dans toutes les rues de la ville , au milieu des risées du peuple , des Buzes & des Fakirs , qui tous , se réjouissoient cordialement du spectacle que j'allois leur donner. On crut pouvoir abréger les cérémonies à mon égard. Dès le lendemain , on résolut de terminer la tragique comédie qui n'avoit rien pour moi de comique. On m'ôta mon riche habit , & l'on ne me laissa qu'une robe d'une espèce de toile. Après une procession d'une longueur compétente , nous arrivâmes sur la place fatale , où la flamme s'élevoit aussi haut que la veille. J'étois si bien garrotté ,

qu'il n'y eut pas moyen de faire la moindre résistance. Je regardai dans la foule, pour voir s'il n'y avoit personne qui plaignît mon sort. Je n'y vis pas une ame qui parût s'intéresser à moi. Je ne fais ce qu'étoit devenu l'Anglois. Je crus entrevoir quelques membres de la caravane, qui se cachoient pour n'être pas apperçus par leur infortuné compagnon de voyage, en faveur duquel ils ne vouloient pas s'exposer. Je vis attacher mon siege au bout de la poutre, qui fut tournée & qui s'avança au milieu des feux. Je recommandai mon ame au Dieu de l'univers. Me voilà suspendu sur le bûcher. On détache mon siege, & je tombe précipité dans les flammes.

Fin du Livre quatrieme.



LIVRE CINQUIEME.

JE ne fus pas entièrement privé de la con-
 noissance, mais je perdîs la présence d'es-
 prit. Il me sembla que je traversai rapide-
 ment la flamme, & que je tombai sur une
 trappe ou bascule qui s'enfonça sous moi.
 Ma chute ne fut qu'un éclair. Enfin je me
 trouvai sur un lit de roses, dans les bras
 d'une belle Dame. Je regardai, autour de
 moi, d'un œil qui devoit paroître stupide.
 J'entrevis un appartement superbe. Mes
 yeux retomberent sur celle qui me pressoit
 dans ses bras; c'étoit Zinga elle-même.
 Soudain une musique enchanteresse se fit
 entendre. J'eus lieu de me croire transporté,
 dans l'autre monde, au séjour des bien-
 heureux. " Que vois je ? Où suis-je ,
 » m'écriai-je ? " — " Mon cher étranger ,
 » me répondit Zinga, vous êtes dans mes
 » bras. " — " Comment, repris je ? Suis-
 » je vivant ou mort ? " Et je sentois fort
 bien que j'étois vivant. " Ah ! friponne ,
 » dis-je à Zinga, en l'embrassant, vous
 » m'avez joué un singulier tour. J'ai été
 » votre dupe, pour mon profit. J'avois
 » mal jugé de vous. Daignez me le par-

« donner. » Elle me répondit par les plus tendres carettes.

On nous servit un repas délicieux. Je bus un vin flatteur versé par la main de la jeuneffe & de la beauté. La volupté paroiffoit empreinte dans tout le féjour où je me trouvois, & où je voyois de la magie & de l'enchantement. Nous étions fervis par de jeunes beautés qui ne le cédoient qu'à Zinga. Cette chere amante me conduifit, après le repas, dans un jardin qui repré-
toit un paradis terrestre. Au fond de ce bel afile, couloit une riviere auffi pure que le cristal, qu'on pouvoit prendre pour le Léthé. On avoit formé, sur la rive, des bains qui invitoient à s'y plonger. Zinga me fit entrer fous un berceau de verdure, qui se miroit dans l'eau transparente. Elle m'y renouvela les carettes. Je la priai de m'expliquer enfin comment elle se trouvoit dans ce lieu charmant, & comment je m'y trouvois moi-même. Je lui avois déjà fait vingt fois cette question. Elle l'avoit toujours éludée.

« Vous le voyez, me dit-elle enfin, nous ne fommes pas si dupes que vous vous l'imaginiez. Il est vrai que j'ai conçu d'abord bien fincèrement, bien naïvement, le projet de me brûler; mais le Grand Prêtre a été plus fin que moi. »
« Vous devez avoir de l'argent, m'a-t-elle dit, nous ne laifions brûler réellement

» que les pauvres femmes, qui n'auroient
 » pas le moyen de subsister, ni, par con-
 » séquent, de survivre à leur sacrifice.
 » Mais, pour les belles personnes comme
 » vous, nous savons les faire passer au mi-
 » lieu des flammes, sans qu'elles en soient
 » endommagées, pourvu qu'elles soient re-
 » connoissantes. Je promis de l'être, & je
 » tins parole. Il m'en a coûté cher; mais
 » peut-on payer trop cher la vie?

» Cependant, malgré la promesse que
 » le grand prêtre m'avoit faite de me sau-
 » ver, & quoiqu'il m'en eût expliqué les
 » moyens, je craignois toujours de passer
 » à travers les feux. Pour dissiper ma ter-
 » reur, on me frotta d'une essence ou du
 » suc d'une plante, qui rend inaccessible
 » à l'atteinte des flammes; & l'on me revê-
 » tit d'une robe d'Amianthe qui est, comme
 » vous savez, incombustible. On a pris,
 » avec vous, les mêmes précautions. J'ai
 » voulu, mon cher François, vous faire
 » partager un sort si doux, J'ai fait aussi
 » marché avec le grand prêtre, pour qu'il
 » vous sauvât comme moi, en paroissant
 » vous immoler. Il m'a promis qu'il cher-
 » cheroit toutes les occasions de vous pré-
 » cipiter dans les flammes; ainsi tout étoit
 » concerté. J'avoue que le cœur m'a battu
 » bien vivement, quand on m'a suspendue
 » sur le bûcher; mais j'ai tombé sans res-
 » sentir la moindre douleur; & je me suis

» trouvée, comme vous, sur le lit de roses.
» Je compte que la cérémonie est finie. Je
» vais vous faire voir ce qu'on m'avoit
» montré, pour me rassurer, avant l'exé-
» cution. »

Nous retournâmes au lieu de ma chute. A l'aide d'un escalier mobile, nous montâmes, nous soulevâmes la trape, & nous nous élevâmes au dessus. La fosse étoit circulaire, mais percée au milieu. Le feu ne régnoit qu'à l'entour, & il étoit contenu par une enceinte de fer-blanc, pareillement circulaire. Le milieu étoit parfaitement libre. On y avoit percé un trou rond; ce trou étoit fermé par une trape mobile de fer-blanc, qui répétoit la flamme, & paroïsoit étinceler. Par le moyen de la poutre, on m'avoit suspendu au milieu de la flamme, justement au dessus de la trape. Mes liens étoient disposés tellement qu'en détachant mon siege, on les avoit tous déliés. Dans ma chute, la bascule avoit cédé; & s'ouvrant sous moi, m'avoit laissé tomber sur le lit de roses, en se refermant sur le champ; de sorte que je m'étois vu dans les bras de Zinga, sans pouvoir distinguer comment j'y étois parvenu. Cette belle personne me fit tout voir. Nous ne pûmes rester qu'un moment au dessus de la trape. Le feu étoit déjà éteint, mais la fosse étoit encore brûlante.

Le grand prêtre vint recevoir nos remer-

ciments. Il fallut, pour le renvoyer content, autre chose que des paroles. Nous passâmes quelques jours dans ce lieu charmant, nous y vîmes toutes les autres veuves riches qu'on avoit sauvées. Elles servoient, comme en tant d'autres lieux, aux plaisirs de nos Seigneurs les Prêtres. Il n'y avoit là que les jeunes femmes. Dès qu'elles étoient parvenues à une certaine maturité, on les licencioit. On les gardoit tant qu'elles conservoient les fleurs de la jeunesse, sous prétexte que, puisqu'elles étoient censées mortes, elles ne devoient pas paroître aux yeux du public. Dès qu'on les trouvoit trop âgées, on leur disoit qu'elles étoient assez changées, pour ne pouvoir plus être reconnues; & elles recevoient, malgré elles, le don de la liberté; mais on les conduisoit je ne sais où, & elles ne reparoissoient plus.

Ce serrail étoit, en vérité, des mieux composés. C'eût été dommage de laisser brûler tant de jolies personnes. Je ne fais pas ce que les Brames faisoient des laides. Je n'en voyois pas une seule dans ce lieu de délices. Ils les brûloient peut-être impitoyablement, comme les pauvres. J'aurois volontiers resté un mois de plus dans ce petit paradis; j'en serois mieux en état de le décrire; mais les Ministres de Bramia & toute la race sacerdotale ne voulurent pas que je partageasse leurs plaisirs. Il fallut donc me résoudre à partir. Zinga voulut me

Livre. Elle étoit l'ornement de ce beau séjour. Toute l'engeance sacrée prétendoit sur elle, droit d'aubane. Cependant, elle obtint, à force d'argent, la liberté de partir avec moi. On nous donna des conducteurs, pour s'assurer que je quittois le pays. J'envoyai chercher ma petite Nicette qui m'attendoit dans un lieu secret, où je l'avois déposée. En assez peu de temps, nous arrivâmes à Pondichéry. Les Anglois venoient de le détruire, avant qu'on eût entendu parler d'une déclaration de guerre. Un vaisseau Anglois nous conduisit à Madras, où je réalisai mes richesses, qui étoient en papier. Zinga prit maison, jusqu'à nouvel ordre. Je lui donnai Nicette pour femme-de-chambre.

Je quittai ces deux belles, sous prétexte d'aller saluer Hyder-Aly, qui me fit l'accueil le plus flatteur, & voulut m'attacher à son service. Ne pouvant y réussir, il m'arrêta, du moins, quelques jours auprès de sa personne. Je vis toutes les qualités qui le rendoient célèbre dans les quatre parties du monde. J'eus occasion de lui raconter quelques-unes de mes aventures, qui parurent l'amuser. L'histoire de mes Gnômes & de ma France Australe, le fit plusieurs fois sourire. " Parbleu! me dit-il, votre récit me fait penser à une chose qui pourroit nous être utile. Je fais, de science certaine, qu'on trouve, à trois cents

» lieues d'ici tout au plus , en allant vers
 » le Sud-Ouest , des peuplades singulieres ,
 » dont nous pourrions peut-être tirer parti.
 » Quelqu'un m'avoit remis , à ce sujet , un
 » mémoire qui m'a été dérobé , avant que
 » j'aie eu le temps de le lire ; mais nous
 » avons ici un Pilote , qui a voyagé dans
 » ces parages , & qui pourroit vous y con-
 » duire. Le voyage n'est pas long ; faites-le ,
 » pour l'amour de moi ; tâchez de me
 » concilier ces peuples. Ma reconnoissance
 » sera proportionnée au service que vous
 » me rendrez. »

Je me laissai encore gagner , en admirant
 la singularité de mon étoile , qui sembloit
 prendre à tâche de m'éloigner toujours de
 ma Julie , & de me pousser jusqu'aux
 terres Australes ; car enfin cette cinquieme
 partie du monde devoit être , à peu près ,
 de ces côtés. Hyder-Aly arma un vaisseau ,
 monté presqu'uniquement par des Fran-
 çois ; le Pilote , qui favoit la route , se
 chargea de nous conduire ; & nous partî-
 mes avec autant de gaité que d'espérance.

Nous ne tardâmes pas à rencontrer une
 flotte Angloise. Une frégate s'en détacha
 sur-le-champ , pour nous donner la chasse.
 Je venois de faire foudre des canons de
 ma composition , d'un nouveau genre ,
 qu'on chargeoit de soixante livres de balles ,
 & qui portoient beaucoup plus loin que les
 autres. ~~Et~~ de cette invention , nous ~~me~~

crainions pas la frégate, & nous la forçâmes de se rendre ; mais plusieurs autres vaisseaux vinrent à son secours, & bientôt nous eûmes toute la flotte autour de nous. Je ne voulois pas cependant céder, comptant toujours sur mon courage & ma fortune ; mais le Capitaine & tout l'équipage voulurent absolument amener. Je regrettai beaucoup de voir tomber notre vaisseau entre les mains des Anglois. Ils firent, alors, un gain plus considérable qu'on ne pense. Je prévis qu'ils ne négligeroient pas les canons de mon invention ; que bientôt tous leurs vaisseaux en seroient armés, & qu'il en résulteroit un grand désavantage pour les François, jusqu'à ce qu'ils pussent connoître & imiter ces fatales *canonnades*. Je m'en voulois beaucoup d'avoir travaillé, sans y songer, pour le malheur de ma patrie.

Je ne voulois cependant pas tomber au pouvoir des ennemis, qui n'auroient pas été reconnoissants du service que je leur communiquois. J'avois, autour de ma personne, sept de nos soldats les plus déterminés, à qui ma valeur avoit inspiré de l'amitié pour moi. « Mes amis, leur dis-je, consentirez-vous à tomber au pouvoir des » Anglois, & ne me secondez-vous pas » plutôt, pour leur échapper ? » — « Nous » irons au diable avec vous, me répondi- » rent-ils, si vous y allez. »

J'aperçus un petit esquif égaré. Je me précipite dans cette nacelle ; mes compagnons me suivent. Je ne tarde pas à remarquer un Cutter écarté de la flotte. Amis, « m'écriai-je , il faut nous emparer de ce » Cutter ; soyons sûrs qu'il est à nous. » Nous y courons à toutes rames. On nous laisse aborder , parce qu'on ne nous craignoit pas. On ne soupçonnoit pas même , probablement , que nous eussions dessein de commettre aucune hostilité. Nous montâmes à bord. Nous sommâmes les Anglois de se rendre. Ils se mirent à rire. Nous tirâmes sur eux , tous en même temps ; chacun abattit son homme. Nous fondîmes sur le reste , la bayonnette au bout du fusil , avec la rapidité de la foudre. Ils étoient plus de soixante hommes. Nos bayonnettes leur en tuèrent encore une vingtaine. Ils furent éblouis , confondus. Leur Capitaine & son Lieutenant étant morts , ils mirent les armes bas , & se rendirent à huit hommes. Nous n'eûmes que deux blessés ; mais l'un d'eux mortellement , & c'étoit notre Pilote. Un coup de vent nous poussa loin de la flotte Angloise , qui ne pensoit pas à nous , & ne se doutoit pas qu'une si foible poignée de monde , lui enlevoit un vaisseau.

Nous voguâmes du côté que le Pilote nous indiquoit , pour suivre toujours notre projet ; mais , dès le soir même , nous perdîmes cet homme utile ; & il nous arriva

bientôt un plus grand malheur. Déjà nous étions entrés dans un grand Golfe, au fond duquel nous nous flattions de trouver quelque peuplade. Il survint un orage. La foudre tomba sur notre vaisseau, & y mit le feu. C'est un malheur que nous n'avions pu éviter, mais auquel il falloit porter remède. Aucun de nous n'épargna ses peines; mais un vent terrible favorisoit l'incendie. Il y avoit, dans le vaisseau, plusieurs barils d'huile. Le feu s'y communiqua. En vain nous voulions jeter la poudre à la mer; il ne nous étoit pas possible d'y arriver, sans traverser la flamme; & notre poudre se trouvant inaccessible, il étoit indubitable que, bientôt, nous devions sauter. Nous attendîmes, quelque temps, ce moment fatal. Il arrive enfin, le bâtiment saute, & me voilà dans l'air.

Fin du Livre cinquieme.

LIVRE SIXIEME.

J'OUVRIS les yeux , je ne fais après combien de temps. Je me trouvai sur un lit d'algue marine sèche , qui n'avoit point d'odeur , & qui étoit couverte d'une toile jaunâtre. L'appartement me paroissoit de bois ; mais je le voyois orné de coquillages & de productions marines , qui faisoient un joli effet. Je me sentois mollement balancé. J'entendois un bruit semblable à celui des flots ; mais qui , par sa douceur , s'accordoit avec le balancement dont j'étois bercé , pour me plonger dans je ne fais quel anéantissement voluptueux. Je me sentois le corps un peu douloureux , ce qui pouvoit provenir d'une chute ; mais , d'ailleurs , en assez bon état.

Je fus agréablement surpris de me trouver dans une situation si tranquille. « Où suis-je , me disois-je ? A la petite ondulation que je ressens , je pourrois me croire sur mer ; mais jamais chambre de vaisseau n'a été faite comme celle-ci. »

Bientôt une jeune beauté vint me tirer de ma rêverie. C'étoit une douce blonde , aux yeux bleus , ornée d'une parure singulière , dont la mer avoit fait les frais.

C'étoient des coquillages , du corail , & autres objets tirés du sein d'Amphitrite. Je croyois voir une Néréide , tant sa beauté pure avoit quelque chose de calme. Ses regards ressembloient aux doux rayons de la lune. « Ah ! vous voilà ressuscité , me dit-elle ; le ciel en soit loué. Je vais en faire part à mes amis , afin qu'ils viennent jouir du plaisir de vous avoir sauvé. » J'entendis ce que me disoit cette jeune personne ; & je ne savois dans quelle langue elle me parloit. Cependant , à force d'y réfléchir , je reconnus de l'analogie entre son joli jargon , & la langue du peuple Gnôme. C'est pour cela , probablement , que je l'entendois ; & cette circonstance m'annonçoit que les Gnômes ne devoient pas être loin , ou que je me trouvois dans une de leurs Colonies.

J'apperçus , auprès du lit , mon scaphandre , car il s'étoit trouvé , sur mon Cutter , un de ces surtout de liege ; & je n'avois pas manqué de m'en revêtir , dès que j'avois prévu que nous devions périr. Je n'aurois pas attendu même que le navire sautât ; & je me serois jeté dans la mer avant cet accident , si je n'avois pas eu honte d'abandonner , trop-tôt , mes braves compagnons. Je vis , du moins , que ce scaphandre avoit dû me sauver la vie , en me soutenant sur l'eau , sans doute , après la chute qui avoit dû suivre le saut que

j'avois fait avec le vaisseau. Je me rappelai d'avoir lu, dans l'histoire des Voyages, qu'un homme avoit survécu à un pareil accident ; je ne trouvai donc rien dans mon aventure, qui sortit des bornes de la nature, & je n'eus pas de peine à me croire vivant.

Bientôt, la jeune personne m'en amena plusieurs autres de différents âges, & des deux sexes, qui me firent amitié, de l'air le plus cordial, & le plus sincère. Il me sembloit que je leur trouvois à tous des figures de tritons & de sirènes. Il y avoit là deux hommes qui m'avoient sauvé, & qui portoient aussi des surtouts de liege. Ils me dirent qu'ils avoient entendu, de très-loin, un bruit sourd ; & qu'un savant, qui observoit le ciel avec une lunette, avoit cru voir sauter quelque chose en l'air. « Cela nous a donné l'envie, ajouta-t-il, d'aller voir ce que c'étoit. Nous avons trouvé quelques débris flottants, comme si un vaisseau brisé avoit volé en éclats. Nous ignorons de quelle manière cela se peut faire. Nous avons aussi vu des cadavres dispersés au gré de l'onde ; & nous avons cherché s'il n'y avoit point, dans ce naufrage, quelqu'infortuné respirant encore. Nous n'avons trouvé que vous qui nous ait offert quelques signes de vie très-douteux & très-équivoques. Nous vous avons enlevé dans notre nacelle ; nous vous

« avons apporté sur ce lit ; & , grace au
» ciel , nous voyons qu'il ne vous est arrivé
» aucun mal. »

Je remerciai ces honnêtes gens , le plus affectueusement qu'il me fut possible. Ils parurent sensibles à ma reconnaissance. La nuit régnoit déjà. J'epperçus , en dehors , des lumieres , ce qui me fit mettre la tête à la fenêtre. Je fus frappé du spectacle qui s'offrit à mes yeux ; & , pour en mieux jouir , je passai sur un balcon. Je vis une rue fort droite , fort bien alignée & fort longue , ornée de chaque côté , de maisons qui me paroissoient très-jolies , éclairée d'un double cordon de lumieres. Mais , au lieu de pavé , je ne vis que de l'eau ; ce qui me présentoit une ville , à-peu-près semblable à Venise ; mais le balancement continuél m'annonçoit que cette ville étoit flottante. Je jouis quelque temps , sur le balcon , d'un spectacle animé par le passage d'une infinité de gondoles.

Je demandai à mes hôtes où j'étois. Ils sourirent de ma surprise. Nous vous l'expliquerons demain , me dirent-ils ; il est aujourd'hui question de souper & de nous coucher. Nous fûmes servis avec abondance. On chargea notre table de beaucoup de poissons , & de quelques légumes , qui avoient un goût de marine. Je trouvois la chere fort agreable , & j'y fis honneur. Après le souper , je fus conduit à mon lit , par

la petite Ondule. C'étoit le nom de la jeune personne que j'avois vue la première. Je témoignai combien j'étois enchanté d'elle ; de ses parents, de son pays, des soins qu'on daignoit m'accorder. Je lui ferrai tendrement la main. J'osai même imprimer légèrement mes lèvres sur sa joue virginale. Il me sembla que cette innocente caresse lui fit une douce impression. Ses yeux parurent m'en témoigner de la reconnoissance.

Je dormis du sommeil le plus tranquille ; le balancement de l'eau sembloit contribuer à le rendre plus inaltérable. Je ne rêvai que de l'eau, que des scènes aquatiques.

Je m'éveillai le lendemain dans le meilleur état. Mon hôte me mena voir la ville. Je distinguai, dans cette première course, de belles rues larges, bien alignées. Il y avoit des trottoirs & même des portiques devant les maisons. Le milieu étoit de l'eau. Je vis de belles places ornées de jets-d'eaux fort curieux ; on ne pouvoit marcher que tout autour ; le reste formoit un grand bassin. J'apperçus avec étonnement un palais de cristal. Je remarquai, enfin, que toutes les maisons étoient couronnées par un jardin semblable à celui de M. d'Etienne. Tout ce qui m'environnoit éprouvant un balancement proportionné au mouvement de la mer, je me convainquis que j'étois dans une ville flottante, à-peu-près semblable à celles qu'on voit sur les fleuves de
la

la Chine, mais plus considérable. Je la vis entourée de murs assez hauts, pour briser la violence des vents & des flots. Je me promenai sur l'épaisseur de ses murs, & j'en fis le tour. La ville avoit au moins trois lieues de circonférence. J'apperçus en dedans & en dehors d'assez grands jardins potagers. Il y avoit même des pâturages & des bestiaux. Du reste cette ville étoit bâtie exactement au milieu de la mer. Le ciel, joint à l'eau, en cercloit l'horizon tout entier, sans qu'il y eût la moindre apparence de terre. Une multitude de bateaux de toute espèce circuloient dans les rues. Il y avoit d'ailleurs une infinité de gens qui se promenoient dans l'eau; où je les voyois se soutenir sans effort debout enfoncés jusqu'à la ceinture. J'étois tenté de croire que ces gens si légers, devoient être d'une nature différente de la nôtre; mais en examinant bien leur habillement, je m'apperçus qu'ils avoient tous un scaphandre très-bien fait, qui ne déguisoit presque pas leur taille. Ils étoient, d'ailleurs, habillés d'une espèce de tafetas ciré, auquel l'eau ne s'attachoit point, & toujours ils paroissoient prêts à se jeter dans l'eau, & à s'y promener aussi aisément que nous le faisons sur la terre. Je voyois de tous côtés des hommes s'enfoncer dans la mer. J'en voyois d'autres qui en sortoient. Ce peuple aquatique se nommoit Océanin. Pour moi, dès le premier

jour, j'appellai ces étranges mortels des Ondins, & je leur conserverai ce nom.

Nous retournâmes chez nous très-fatigués. Je voulus faire des questions sur ce singulier séjour. Un docteur m'interrogea moi-même; & d'abord il me demanda comment j'entendois & je parlois à peu près la langue du pays. Je lui répondis que j'avois séjourné assez long-temps chez un peuple nommé les Alfondons, qui demeurait sous la terre, dans une mine d'or, & dont la langue approchoit beaucoup de celle de ce pays. A ces mots, mes Ondins s'entre-regardent en silence, & le Docteur me dit enfin: " Ce que vous nous apprenez, vous procurera l'avantage d'être initié dans nos mystères, quand nous vous connoîtrons mieux. Il faudra que nous sachions d'où vous venez; & que vous nous donniez quelques détails sur l'histoire de votre vie. En attendant, jouissez de tous les agréments que nous pourrions vous procurer, "

Je me promenai seul l'après-midi. Je montai sur une tour élevée, d'où j'observai toute la ville, qui, regardée à vue d'oiseau, présentait l'aspect d'un immense jardin, coupé en différents compartiments, par un nombre infini de canaux. La mer l'entourait, & sembloit la respecter; fort agitée au dehors, en ce moment, à peine étoit-elle dans l'intérieur de la ville,

On se doute bien que j'étois examiné par tout le peuple Ondin. Les regards qu'on m'adressoit, annonçoient la bienveillance, on paroissoit me goûter. Tout le sexe qu'on aime laissoit transpirer, dans ses yeux, je ne fais quel intérêt tendre & flatteur, & de mon côté, j'avoue que je trouvois ce sexe charmant. Ce qui m'amausoit singulièrement, c'étoit de voir de jeunes filles sauter dans l'eau, sous mes yeux, d'un air agaçant, comme pour m'y appeler, & d'autres en sortir, & s'y replonger en souriant.

Le Souverain du pays qu'on appelle le Joram, je ne fais pourquoi, ayant entendu parler de moi, voulut me voir. Je fus conduit à son Palais, qui étoit de cristal. Je crus être admis à la Cour de Neptune. Jamais je n'ai vu de couleurs plus vives que celles des objets, qui ornoient ce beau séjour. C'étoient des coquillages, où la nature avoit prodigué toute sa richesse; & qui, nuancés par les mains de l'art, formoient des tableaux enchanteurs. Il y eut, le soir, un grand bal. Je ne puis exprimer combien le Palais de cristal étoit brillant aux lumieres. La musique & les danses, tout étoit nouveau pour moi. Je vis, dans l'orchestre, beaucoup de conques marines, que ces peuples savoient arranger de maniere à rendre des sons doux & modulés. Les danses étoient pédestres & manuelles.

Les premières ressembloient aux nôtres : les secondes s'exécutoient dans un bassin d'eau douce , où une belle jeunesse , plongée jusqu'à la ceinture , avec des scaphandres , formoit au son des instrumens , des figures agréablement variées.

Je viens de parler d'eau douce au milieu de la mer , il y en avoit en effet des réservoirs & des fontaines ; autrement , comment abreuver ce peuple singulier ? Les procédés , pour en avoir , étoient assez simples. On avoit formé des pentes pour faire couler l'eau de pluie , & des bassins pour la recevoir. Quand elle manquoit , on savoit dessaler l'eau de la mer , par une méthode à peu-près semblable à celle qu'a inventée chez nous M. Poissonnier ; avec cette différence que , comme il faut du feu pour cette opération , & que l'aliment est nécessaire au feu ordinaire , on suppléoit au bois par les rayons du soleil , & par des verres qui les rassembloient. On profitoit du beau temps pour ce travail , & il en faisoit toujours assez , pour qu'on ne manquât jamais d'eau douce.

Les peuples abreuvés , il falloit les nourrir. Ils étoient , en partie , ichthyophages. La mer faisoit les frais de plus de la moitié de leur subsistance ; leurs prés artificiels & leurs jardins leurs fournissoient quelques bestiaux & quelques légumes ; mais ces ressources ne suffisoient pas pour leur procurer toutes les commodités de la vie.

Je consultois beaucoup les Docteurs & le peuple : les premiers se renfermoient dans une obscurité ; d'où ils me promettoient toujours de sortir ; les seconds avoient la meilleure volonté du monde de me dire tout ce qu'ils savoient ; mais ils ne savoient rien. Avant le saut du vaisseau , j'avois remarqué l'entrée d'un golfe , qui étoit fort étroite. La mer où je me trouvois , étoit un grand bassin , qui ne communiquoit avec le reste de l'Océan , que par l'étroite entrée dont je viens de parler. J'appris d'un savant quelques détails que je vais exposer en abrégé. C'étoit la mer qui avoit fait l'ouverture par laquelle elle étoit entrée dans ce golfe , qui auparavant n'étoit qu'une immense vallée , un terrain bas , sur lequel on avoit bâti plusieurs villes. L'inondation , causée par cette irruption de l'Océan , avoit englouti ces villes , qu'on voyoit encore au fond de l'eau , qui n'étoit pas profonde. La ville entière étoit à l'ancre , ou plutôt aux ancres ; car on sent qu'il y en avoit plusieurs proportionnées , pour le nombre & la grosseur , au volume qu'elles devoient contenir. Les heureux mortels , qui s'étoient sauvés de l'inondation , sur différentes barques , craignant de nouveaux déluges , crurent se soustraire à de pareils dangers , en logeant sur la surface de la mer. Ils bâtirent peu-à-peu cette ville florante , assujettie par des ancres , & défendue par des

murailles contre la violence des vents & des flots.

Les Docteurs seuls savoient leur origine. Le peuple l'ignoroit entièrement, & ne savoit pas même ce que c'étoit que la terre. Ces braves gens avoient bien entendu parler d'un séjour qui étoit au delà des mers, mais ce pays n'étoit pour eux qu'un objet de foi, à peu près comme l'autre monde, & ils ne s'en occupoient pas beaucoup plus, que nous ne nous embarrassons souvent des lieux que nous devons habiter dans l'autre vie.

Je vis plonger dans l'eau une caisse de verre, remplie d'une douzaine de personnes. Je demandai à m'y voir introduit, ce qui me fut accordé. Avec des cordes passées dans des anneaux attachées au fond de l'eau, on fit descendre la cage. Il s'y trouvoit, comme à un poêle, un tuyau qui montoit jusqu'au dessus de l'eau, & par où l'air entroit dans cette chambre singulière. Quand nous fûmes au fond de la mer, le spectacle me parut très-curieux. Je vis les poissons qui nageoient dans l'humide élément. Ils avoient soin de s'écarter de notre cage, qui, sans doute, leur faisoit peur, & ils n'y touchoient jamais.

Nous jouîmes quelques temps de ce coup-d'œil amusant. J'apperçus d'autres personnes qui se promenoient dans la mer, sans être enfermées dans une cage de verre. Elles

avoient seulement une vessie pleine d'air , à peu près semblable à une musette , & elles respiroient , à l'aide d'un chalumeau , tandis que d'autres nageoient entre deux eaux. C'étoit un spectacle agréable de voir ainsi les hommes mélangés avec les poissons.

Je ne tardai pas à me procurer le plaisir de la musette dont je viens de parler. Je fis , de cette maniere , une promenade au fond de l'eau , avec la petite Ondule. Nous n'avions qu'une vessie à nous deux , & nous respirions ensemble le même air. Cette promenade me parut délicieuse. J'observai tous les végétaux inconnus qui naissent au fond de la mer , & dont la plupart faisoient notre nourriture , les différentes especes de coraux & de coquillages , & autres productions marines , toutes les richesses enfin que la nature cache sous les eaux , comme pour faire voir qu'elle n'a pas créé tout pour nous. Je me promenai ensuite dans l'ancienne ville engloutie & non démolie. Elle offroit des beautés singulieres , dont on verra peut-être par la suite la description dans le recueil de mes œuvres.

Je vis enfin , dans les environs de cette ville , plusieurs cavernes où l'on pouvoit aller respirer , quoiqu'elles fussent sous les eaux. Il y avoit devant la porte , toujours fermée , comme devant celle de nos églises ,

un tambour où l'on entroit d'abord ; à l'aide d'une pompe , on en faisoit sortir toute l'eau qu'on y avoit laissé entrer avec soi. Après cette précaution , on ouvroit sans danger la porte de la grotte pour y entrer , & on la refermoit sur le champ. De cette façon , l'eau n'y pénétreroit jamais. Celle que nous visitâmes , étoit charmante. Je ne décrirai point toutes les perles , toutes les cristallisations dont elle étoit ornée , & que la lumière artificielle faisoit étinceler de mille couleurs. Nous nous promenâmes dans les détours caverneux ; nous nous reposâmes sur des lits de mousse. Mille oiseaux faisoient retentir les voûtes de leurs chants mélodieux. Là nous trouvions la solitude ; plus loin nous rencontrions des assemblées nombreuses , qui trouvoient le plaisir au fond des abîmes de la mer. Il résulloit de tous ces spectacles nouveaux pour moi , une foule de sensations que je ne puis décrire.

Nous retournâmes assez tard au logis. Je craignois que les parents de la jeune Ondule ne témoignassent du mécontentement. Notre liaison devenoit assez intime , & devoit les alarmer ; mais je ne m'apperçus pas qu'ils voulussent s'en offenser. Au contraire , ils sembloient y applaudir. Ils avoient , je crois , dessein de m'unir à leur fille , & de m'attacher à leur patrie par ce doux lien. J'ai su même depuis , que le Roi

ou Joram le leur avoit conseillé. Mais je me proposois bien de saisir l'occasion la plus prochaine que je trouverois de quitter ce pays, & de revoler sur les traces de ma Julie.

Cependant, j'étudiois ce peuple unique dans le monde. Le Docteur, qui m'avoit donné les premières leçons, me trouvant assez instruit, pour m'admettre dans les mystères de sa Religion, me fit descendre au fond des eaux & me conduisit à son Temple souterrain. Il y en avoit un autre bâti en plein air; mais celui de dessous l'eau renfermoit des particularités, qui le rendoient infiniment plus curieux.

On y entroit par un tambour, comme dans les grottes. Ce sanctuaire des Ondes en étoit aussi une, mais artificielle & régulière. Il avoit été bâti, avant l'inondation, & présentoit à-peu-près la forme de nos Temples; mais les colonnes étoient faites comme les informes appuis des cavernes. Une infinité de cristallisations étoient suspendues aux voûtes; des perles, de la nacre, des coquillages artistement arrangés, & mêlés aux cristaux, ornoient le reste de l'édifice, éclairé par des milliers de lumières de toutes les couleurs, qui, réfléchies par les cristaux, formoient un jour éblouissant. Dans le fond, une nappe d'eau pure tomboit, avec un doux murmure, dans un bassin qui représentoit une conque im-

mente. C'étoit là , comme je le reconnois, d'abord , la Divinité qu'on adoroit ; elle étoit représentée comme une Déesse , appuyée sur une urne , d'où tomboit la nappe d'eau.

Bientôt nous vîmes jouer toutes les eaux du Temple. Des jets d'eaux singulièrement beaux , s'élevoient de chaque colonne , se croisoient sur nos têtes , & formoient une nouvelle voûte. Je voyois des cascades charmantes , des fontaines variées par l'élanacement & la chute de leurs eaux. J'entendois le retentissement de cette onde écumante , & le chant de mille oiseaux , qui concertoient avec tout ce gazouillement. Toute cette scène mobile & animée , colorée par tant de lumières , répétée dans un bassin immense , qui régnoit au milieu du Temple , faisoient un spectacle enchanteur , & l'on respiroit avec délices une vapeur fraîche , comme une pluie fine qui résultoit de la chute de toutes ces eaux.

Tout-à-coup un tonnerre épouvantable se fit entendre , & gronda sous les cavernes ; il survint une nuit affreuse , coupée , à tous moments , par de pâles éclairs. On sentit une chaleur suffocante. A la lueur des éclairs , je vis bouillonner la nappe d'eau , avec tout le bassin qui étoit auparavant si calme & si transparent. Il lançoit de temps en temps des jets d'eau bouillante , sur les adorateurs tremblants. Une pluie brûlante

nous inondoit douloureusement. Au milieu des tonnerres & des éclairs, une voix se fit entendre : « Tremblez, dit-elle, à pécheurs, vos iniquités ont irrité le Dieu des eaux. Pour l'apaiser, remettez-vous entre les mains de ses Ministres. » Tous sont frappés à ces mots d'un repentir sincère, & jurent aux Prêtres la plus parfaite obéissance.

En peu de temps, tout le monde, la sauya du Temple, & moi comme les autres. Les aspersion d'eau bouillante ne pouvoient me plaire. Mon Docteur me demanda ce que je pensois de leur Religion, & de ce que je venois de voir. Je répondis que l'appareil en étoit imposant, & que pour en découvrir les ressorts, il falloit être, au moins, initié dans les mystères de la physique. Il me désira de donner l'explication de ce que je venois de voir. Je me gardai bien de vouloir paroître aussi savant que chez les Gnômes. Je savois cependant qu'il avoit été possible aux Prêtres Gnômes de faire bouillir leur eau, & que leurs tonnerres & leurs autres jeux électriques, ne feroient point des bornes de la nature; mais je répondis au Docteur, que je n'avois jeté sur leurs mystères, qu'un coup-d'œil respectueux, sans chercher à les approfondir. Le saint homme parut content de ma soumission, & me dit que, s'il continuoit à me trouver digne de sa confiance, il pour

148 L'AVENTURIER
roit m'en faire entrer plus avant dans ses
secrèts.

Je racontai à ma petite Ondule, tout
ce que j'avois vu. Jamais elle n'avoit été
admise dans le Temple. Elle alloit bientôt
s'y voir introduite. On accorderoit aux filles
cet honneur, dès qu'elles étoient parvenues
à l'âge nubile; mais on exigeoit qu'elles
subissent une sorte d'initiation qu'on trou-
vera plus que suspecte. Cette bizarre céré-
monie m'en rappelloit une pareille, qui,
selon les *Mémoires Turcs*, s'opéroit chez
les moines de Jatab, sous le titre de puri-
fication. La différence ne consistoit que
dans le nom. C'étoient les Prêtres qui,
chez les Ondins, étoient en possession
d'initier les jeunes filles, & qui leur don-
noient, selon leurs expressions, un avant-
goût des joies du paradis. Cet avant-goût
me paroissoit devoir être fort sensuel. Il
falloit que la jeune personne se rendît,
presque nue, dans une grotte, où un
Prêtre l'attendoit, pour accomplir les saints
mystères.

Ondule se faisoit une fête de ce pré-
tendu beau jour, qu'elle attendoit impa-
tamment. « Après cela, me dit-elle un
» jour, avec une crainte naïve, vous me
» trouverez peut-être moins indigne de
» vous. » Je lui répondis que, selon mes
idées, je la trouverois beaucoup plus digne
d'un honnête homme, avant la célébration

de ces mystères suspects! Tout autre à ma place, auroit cherché à cueillir une fleur dont il me paroïssoit qu'un fourbe devoit s'emparer. La répugnance que j'avois de me trouver, pour ainsi dire, témoin d'un pareil abus, faisoit que je ne voulois pas attendre, dans ce pays, le jour où l'innocente Ondule devoit être si indignement sacrifiée. C'étoit donc un motif de plus, pour moi, de chercher les moyens de m'évader; mais je ne savois comment y réussir. Le Roi avoit envie de me retenir. Je le fuyois le plus que je pouvois, de peur qu'il ne me goûtât plus que je n'aurois voulu.

Cependant, plusieurs choses piquoient encore ma curiosité, dans ce pays singulier. Ondule me parloit d'une contrée dont elle n'avoit qu'une idée confuse, où l'on conduisoit non les filles, mais les hommes initiés. « Là, disoit-elle, la terre est découverte aux regards du soleil, sans que l'eau inonde sa surface, & les maisons sont appuyées sur un terrain solide, où elles s'élèvent en paix vers le ciel. »

Je conclus que les Prêtres devoient connaître une terre voisine, où sans doute ils me conduiroient; s'ils me jugeoient digne d'être initié dans leurs mystères. D'ailleurs, quoique l'air, la mer & leurs jardins fussent leur fourniture de viande, de poisson, de légumes, des oiseaux; un peu de viande, de huile de poisson, &c. Je voyois chez

eux une infinité de choses qu'ils devoient tirer de la terre. Je communiquai, à mon Docteur, mes réflexions; il me parut les approuver, & me fit entendre qu'il falloit solliciter l'aveu du Roi, pour que je fusse initié dans les mysteres inconnus aux profanes. Il obtint, en effet, cette permission, & le jour fut choisi pour mon initiation.

On distinguoit la grande & la petite initiation. Les filles ne participoient qu'à la seconde; c'étoit celle par laquelle on les introduisoit dans les mysteres de l'amour. L'autre, qu'on m'avoit promise, avoit un but plus relevé. Un homme étoit reçu, par cette voie, Ministre de la Religion. Il y avoit, entre l'une & l'autre, une liaison indispensable. Il falloit qu'un novice, pour être initié dans les hauts mysteres, eût lui-même initié une jeune fille dans ceux du genre subalterne. Je n'étois sûrement pas neuf dans les mysteres de l'amour; mais ma petite Ondule l'étoit parfaitement, & le jour de son initiation étant arrivé, par un heureux hasard, dans le même temps que la mienne, ce fut moi qu'on chargea de lui rendre un service, qui devoit être délicieux pour moi. Je fus couronné de fleurs, & conduit dans une grotte sacrée, sur un lit de feuilles de roses, où l'on devoit m'amener la Novice. C'étoit mon Docteur qui étoit chargé de faire, à mon égard, la fonction d'introduit. Quand ce Ministre lubrique vit la belle Ondule, il fut frappé de sa

beauté, & le démon de la concupifcence le
 piqua de son aiguillon. « Malheureux, dit-il,
 » en fe frappant le front, je fais un grand
 » sot d'avoir procuré une fi bonne fortune à
 » ce jeune étourneau, qui nous vient de je
 » ne fais où. Non, je ne ferai pas fi bête que
 » de la lui conduire. »

Ondule favoit qu'elle devoit être initiée
 par moi, par celui qu'elle honnoit de son
 affection fecrette. Elle fe figuroit un plaisir
 extrême à me devoir ce doux fervice. Elle
 s'apperçut de l'agitation du Docteur. « Com-
 » ment, dit-elle, mon vénérable guide,
 » vous ne me conduifez pas... ! Qui vous
 » retient ? » — « Mon enfant, lui répondit-
 » il, une auffi belle perfonne que vous ne
 » doit pas être humiliée, au point de n'avoir
 » qu'un Novice pour initiateur. Il vous faut
 » un Profès; il vous faut même un homme
 » élevé aux plus hautes Dignités du Sacer-
 » doce; &, fi je connoiffois quelqu'un plus
 » digne, que moi, de cet honneur; je vous
 » le nommerois. Venez donc avec moi,
 » chere Ondule. » — « Oh! non, non,
 » s'écria douloureusement la Novice! Je
 » veux, mon cher Merveil, Lui feul peut
 » me donner *l'avant-goût des joies du Pa-*
 » *radis.* » J'entendis cette naïveté; je fortis
 foudain de ma niche; & je vis ma chere
 Ondule qui fe débattoit contre l'indigné
 conducteur. Je courus l'arracher de fes bras,
 & je voulois la mener dans ma grotte;
 mais plusieurs Freres fervans de la Maifon

passerent & virent la dispute. « Révérends ;
 » nous dirent-ils , point de violence. Si
 » vous vous disputez cette belle personne ,
 » faites valoir vos droits. Les Vénérables
 » sont , dans ce moment même , assemblés
 » au Chapitre. Allez chacun plaider votre
 » cause devant eux ; & nous , pour vous
 » tranquilliser , nous allons déposer la jeune
 » personne dans ce cabinet. » Mon adver-
 » saire y consentit ; pour moi , je n'étois pas
 » trop de cet avis. Je craignois qu'il n'eût le
 » crédit de gagner la cause ; ou que les Freres
 » servants , tandis que nous plaiderions , ne
 » voulussent faire mon ouvrage , & prendre
 » la peine d'initier la Néophyte. Un de ces
 » Freres s'aperçut de ma crainte. « Respecta-
 » ble Novice , me dit-il ; nous allons en-
 » fermer votre jeune Vierge dans ce cabi-
 » net ; je vous jure qu'il n'y a pas d'autre
 » clef que celle-ci ; je la prendrai sur moi ;
 » & je viendrai avec vous devant les *Véné-
 » rables*. » Il fallut souscrire à cette propo-
 » sition. Ondule fut enfermée ; le porte-clef
 » nous suivit ; & nous comparûmes devant
 » l'auguste Sénat. Mon adversaire déclama
 » beaucoup contre l'ingratitude d'un homme ;
 » qu'il avoit introduit lui-même dans leur
 » sainte Société ; & qui , loin d'être recon-
 » noissant de cette faveur inappréciable ; vou-
 » loit , pour signaler son entrée dans la Maison ;
 » le priver du plaisir d'initier une jeune per-
 » sonne à laquelle il s'intéressoit. Je répondis
 » que j'étois fort reconnoissant de l'estima-

ble service que m'avoit rendu le Docteur ; mais qu'eux-mêmes avoient daigné m'assigner cette jeune fille pour l'initiation ; qu'il s'étoit chargé de la fonction d'introducteur ; que par un caprice , qu'on ne devoit pas encourager , il avoit , sur le champ , voulu s'approprier mon rôle ; que , dans d'aussi saintes fonctions , il ne falloit pas suivre l'instinct du moment , mais procéder suivant les loix.

On alla bientôt aux voix. Elles furent partagées ; & les juges ordonnerent , pour se déterminer , que la Novice seroit produite devant eux. On l'amena sur-le-champ. A son aspect , tous les Sénateurs parurent prendre feu. Chacun la veut pour soi , chacun la demande à grands cris. Voilà tous les Juges devenus des plaideurs. On proposa différents partis , tels que de l'initier sous l'un après l'autre ; ou bien , ce qui étoit le plus honnête , de lui laisser le choix de celui qui devoit lui rendre ce service. La jeune personne eut la finesse d'adresser à chacun de ses Juges , l'un après l'autre , un regard tout-à-fait tendre. Sur ce regard séducteur , chacun se flatta d'être préféré , & le parti de s'en rapporter à son choix fut accepté d'une voix unanime. On lui dit gravement de choisir celui qu'elle voudroit honorer de la préférence. Pour toute réponse , Ondule vola dans mes bras. " Ah ! s'écria-t-elle l'un des plus impétueux , je ne souffrirai pas cette indignité ! " A ces mots , il

silence inviolable, un Docteur, qui me fut donné pour guide, la tête empaquetée, une lumière à la main, me fit descendre dans une cave; & de là, dans un chemin souterrain. Nous montâmes sur une espee de dromadaire; nous allâmes très-vîte, & nous marchâmes toute la journée sous la terre & la mer. Nous rencontrâmes beaucoup de monde sur la route; il s'y trouve des auberges; & elle est peuplée de bonzes & de mendiants.

Ce long corridor souterrain étoit éclairé; mais, à mesure que nous avancions, l'illumination augmentoit. Enfin nous sortîmes du sentier étroit que nous avions parcouru. Nous entrâmes dans un autre chemin bien plus spacieux, & dont la voûte étoit infiniment plus haute. Je vis une espee de campagne éclairée par une lumière artificielle. Ce pays me rappelloit celui des Gnômes. Après avoir long-temps marché, nous arrivâmes au bord d'un grand fleuve, qui ressembloit parfaitement à celui du pays souterrain que j'avois habité ci-devant. Cependant, comme rien ne ressemble tant à l'eau, que de l'eau, je suspendois mon jugement. Bientôt j'apperçus, dans le lointain, une foule de lumieres. "Voilà la ville des Gnômes, m'écriai-je;" & la joie se glissa dans mon cœur. Cependant, je craignois toujours de me tromper. Enfin nous parvîmes jusqu'à la ville; & je crus la re-

connoître. Il est vrai qu'il me restoit quelques doutes ; mais le quartier , par où j'entrois , pouvoit être un de ceux que j'avois le moins fréquentés. D'ailleurs , on y avoit pu faire des changements depuis mon départ. Il est vrai que l'habillement des hommes que je rencontrais , étoit celui des Gnômes ; la langue que j'entendois parler , étoit celle de ce peuple.

Tout-à-coup je vis passer une longue file de voitures, dont la principale étoit entourée de Gardes-du-corps. Je demandai ce que c'étoit. On me répondit que c'étoit le Prince Héritaire. Je vis un grand jeune homme que je ne connoissois point. " Est-ce l'époux de la Princesse Almanzine , me disois je ? " Enfin je vis , sur une enseigne , une figure qui me ressembloit , avec une inscription : *au Prince Merveil*. Alors je n'eus plus de doute. En effet , à mesure que j'avançois , je reconnoissois très-bien tous les quartiers , quoiqu'on y eût beaucoup bâti depuis mon départ. Je voyois plusieurs personnes me regarder , comme des gens qui cherchoient où ils m'avoient vu. J'en reconnoissois plusieurs. Nous arrivâmes au Palais du Roi. Le Docteur , qui me servoit de guide , demanda à voir S. M. Nous fâmes introduits en sa présence. Le Roi me reconnut du premier coup-d'œil ; mon conducteur fut fort étonné de le voir s'écrier : " Ah ! cher Merveil ! "

& m'embrasser de tout son cœur. On courut sur le champ, dire à la Princesse Almanzine, que j'étois arrivé. Elle quitta sa toilette ; elle arriva toute échevelée, se précipita dans mes bras ; & les plus tendres caresses, les larmes de joie, les exclamations passionnées se suivirent rapidement. Je fus attendri d'un si touchant accueil. Mon ancienne amante me présenta une jolie petite fille d'environ six à sept ans, dont elle me dit que j'étois le père, & qui fut enchantée de m'avoir pour papa. J'embrassai ma chère enfant, avec une joie paternelle. Le Prince, mari d'Almanzine, arriva dans le moment que son épouse m'accabloit des marques de sa tendresse. Il me fit aussi beaucoup d'amitiés ; mais il parut le plus froid de la compagnie.

Mon Docteur, (ce n'étoit pas le même qui m'avoit donné les premières instructions) mon Docteur, dis-je, ne comprenoit rien à toute cette scène ; d'autant plus que nous parlions François devant lui. Il avoit compté me faire voir des choses bien étonnantes pour moi ; & il s'appercevoit que je connoissois le pays mieux que lui. On lui fit cependant politesse, & on le remercia beaucoup de m'avoir amené. " A ce que je vois, me dit le Roi, vous êtes initié chez les Océanins. L'initiation consista à conduire le Néophyte dans le pays d'où la ville aquatique tire sa subsistance.

« Nous avons fait alliance avec ce peuple
 » singulier ; il nous fournit différentes pro-
 » ductions marines ; nous lui donnons , en
 » échange , de l'or avec lequel il va , dans
 » d'autres pays , acheter ce qui lui est né-
 » cessaire. Il est , d'ailleurs , notre courtier ,
 » par l'avantage qu'il a d'être marin. » Je
 fus charmé d'apprendre l'alliance des Gnômes
 avec les Ondins.

Nous dinâmes tous ensemble fort gai-
 ment. L'après-midi , j'allai , avec le Roi ,
 visiter toute la ville. On y avoit fait des
 travaux immenses , depuis mon départ. Les
 arts , que j'avois enseignés , avoient fructifié
 sans peine , & produit des chef-d'œuvres
 dans tous les genres. La Nation enchantée
 ne prononçoit mon nom qu'avec une cer-
 taine vénération. Sa reconnoissance s'étoit
 sur-tout manifestée depuis mon départ. On
 me regardoit comme un moïse , sur la tombe
 duquel l'envie s'éteint ; & qu'on honore
 d'autant plus volontiers , qu'il n'est plus à
 même de sentir les hommages qu'on lui
 rend.

Notre souper , que je trouvois délicieux ,
 fut suivi d'un bal paré , où la principale
 Noblesse fut invitée. Je reconnus les plus
 charmantes personnes de ce pays ; & j'en
 fus accueilli de la manière la plus gracieuse.
 J'aperçus , du premier coup-d'œil , ma
 chère Tatonille , qui étoit née dans le pur-
 gatoire des Gnômes , chez le peuple que j'ai

nommé *Taupe*. On se rappellera peut-être que j'introduisis cette belle enfant, dans les régions de la lumière ; & qu'ainsi je lui donnai, en quelque sorte, la vue. Elle s'étoit accoutumée à ce présent. Elle me reconnut, vola dans mes bras, & me témoigna la plus vive tendresse. Elle étoit mariée ; mais son époux, qui étoit présent, ne put désapprouver un transport si légitime.

Un groupe d'enfants très-jolis vint, en dansant, me lier d'une guirlande de fleurs, & me poser une couronne sur la tête. Le Roi me dit à l'oreille qu'ils étoient tous mes enfants ; que c'étoient les fruits de mes amours dans les Champs-Élysées. J'embrassai, avec une douce émotion, ces chères images de moi-même. Il y eut, dans la ville, une illumination extraordinaire, qui dura toute la nuit. Le peuple, instruit de mon arrivée, me témoigna sa joie & son amour, par les transports les plus vifs. Voltaire n'en a pas excité de plus bruyants au sein de notre Capitale.

Je fus aussi attendri qu'enchanté d'un pareil accueil. Le lendemain, le Roi me conduisit avec sa fille & son gendre, dans les Champs-Élysées. On y étoit prévenu de mon arrivée. Toutes les beautés étoient sous les armes, & m'offrirent un spectacle enchanteur. Elles célébrèrent à l'envi, mon apparition en ces lieux par les fêtes les plus brillantes, qui doublèrent les charmes de ce beau

beau séjour. Toutes briguerent ma conquête, & selon les usages de ce pays, je ne pus me dispenser de choisir pour chaque nuit, une compagne. Nous passâmes, dans cet état, six jours délicieux. Dans un petit comité secret, le Roi & la fille me firent raconter toutes les aventures qui m'étoient arrivées depuis que je les avois quittés. La tendre Almanzine donna des larmes à la mort de ma Reine Ninon V. Cette partie de mon histoire étoit parvenue jusqu'à elle. On me renouvela, à cette occasion, les reproches qu'on m'avoit faits dès mon arrivée, d'avoir si cruellement abandonné les Gnômes, quand j'étois leur ambassadeur. On m'apprit que ma fille, Ninon VI, occupoit toujours le trône de la France Australe; ce qui me combla d'une véritable joie.

Je passai encore une quinzaine fort agréable dans ce charmant pays; mais je commençois à concevoir de l'inquiétude. Le peuple demandoit qu'on me retînt; le Roi paroissoit tenté de céder à ses instances. Peut-être les excitoit-il en secret. Il cherchoit à me prouver que c'étoit le meilleur parti que je pusse prendre. Mon Docteur, las de me voir rester si long-temps chez les Gnômes, étoit retourné dans son pays. L'envie de partir, & le désir de retrouver Julie, me tourmentoient jour & nuit. L'ennui m'affailloit au milieu des fêtes qu'on célébroit encore pour moi. Je me dérobois à

162 L' A V E N T U R I E R
toute la Cour, pour m'égarer seul, & m'en-
foncer dans des promenades solitaires, j'y
goutois des charmes singuliers, & j'étois
comme Ulyffe qui brûloit de s'échapper de
l'isle de Calypso.

Fin du Livre fixieme.

LIVRE SEPTIEME.

UN jour, j'apperçus, dans un endroit écarté, un grand escalier tournant, fait depuis mon départ, & soigneusement gardé. Je fus curieux d'y monter. A mon approche, les Gardes se rangerent en haie, & me laisserent passer. Je montai presque aussi-haut que les tours de Notre-Dame de Paris. Au sommet, je vis d'autres Gardes qui me laisserent aussi passer, & je me trouvai dans une campagne très-riante. Je fus agréablement surpris. Je cherchois à deviner à qui appartenoit ce pays, qui me paroissoit bien cultivé. Il me sembloit que la France Australe n'étoit pas de ce côté-là. D'ailleurs, je ne croyois pas qu'elle approchât si près du souterrain des Gnômes. Je questionnai des Paysans, qui parloient une langue assez semblable à celle des Alfondons. Ils ne se cachèrent pas pour rire de mes questions; & me tournerent le dos.

Je ne craignis pas de m'engager dans la grande route. Je m'applaudissois d'être échappé du pays des Gnômes; je regrettaï seulement de ne leur avoir pas fait mes adieux. J'apperçus, bencôt, une ville dans le lointain. Je me flattai d'y arriver dans la soirée.

Là des envoyés du Roi que j'avois quitté, vinrent me joindre & m'engagèrent à retourner à la Cour. Je leur dis que je ne pouvois le faire sur le champ ; leur témoignant d'ailleurs le tendre attachement que je conferverois toute ma vie, pour S. M. & son auguste Famille. Sur mon refus ; ils me quitterent pour retourner chez eux ; & un courrier se détacha pour prendre, sur moi, les devants, & sans doute, m'annoncer dans le pays où il devoit me précéder.

J'arrivai dans la ville, avant que le jour fût entièrement fini. J'appris qu'elle se nommoit *Merveil*, & je vis ma statue équestre. Je ne doutai plus que je ne fusse dans les Etats de ma fille. D'ailleurs, on commençoit à parler François dans cette contrée. La Ville étoit neuve & bien bâtie. Je reconnus à l'Hôtel-de-Ville, mon portrait, celui de feu la Reine, mon épouse, & celui de ma fille, placé sous un dais. J'avois quelque monnoie Gnôme, qu'heureusement on vouloit bien recevoir dans les auberges, & qui me soutint, pendant plus de cinquante lieues de chemin ; mais enfin, elle me manqua trop tôt, & je ne savois plus comment poursuivre ma route, ni comment subsister. Ce qui me rassuroit, c'est que je commençois à être connu. J'entendois crier *vive Merveil* ; mais il n'y avoit encore que le peuple qui me rendit cet honneur. Je voyois dans toutes les villes, mon portrait, avec

cette inscription : *Viro immortalis* (à l'homme immortel) & cet homme immortel étoit menacé de mourir d'inanition.

Enfin une ville envoya au-devant de moi des députés, j'y fis mon entrée au bruit du canon. Ces marques de respect me prouvent que j'avois été annoncé par le courrier, qui avoit pris les devans. Au sortir de cette ville, des voitures de la cour vinrent me prendre, & des Gardes du Corps, m'accompagner. J'entendois tirer le canon dans les villes où je passois, & j'y étois complimenté solennellement. Je voyois sur les grands chemins, l'affluence d'un peuple innombrable. Les premiers de l'Etat venoient au-devant de moi, & se joignoient à mon cortège. Enfin j'aperçus dans le lointain, les tours de Paris neuf. Tout le peuple accouroit sur mon passage. J'entendois déjà le bruit du canon. Bientôt je vis venir, à toutes brides, une foule de voitures; j'aperçus des Gardes-du-corps; j'entendis crier *vive la Reine*; & je la vis enfin paroître. C'étoit ma chere fille qui venoit rendre hommage à son pere. A mon aspect, elle se hâta de descendre de voiture; j'en fis autant de mon côté. La Reine approcha de moi, & mit un genou à terre, je la relevai & je l'embrassai tendrement. Elle étoit le vivant portrait de ma chere Ninon V. Je ne pus m'empêcher de verser quelques larmes, moitié de joie, moitié de tristesse, en me rappelant la mere, & en embrassant la fille.

La Reine me balbutia un compliment, qu'on lui avoit fait apprendre par cœur, où elle me disoit, en substance: « Je suis pénétrée
 » de joie & de reconnoissance de voir l'au-
 » guste auteur de mes jours. Je supplie
 » V. M. de me pardonner, si je ne vous
 » fais pas une réception plus digne de vous,
 » & plus au gré de mes vœux. Fai su votre
 » arrivée trop tard, pour faire tous les pré-
 » paratifs, que j'aurois désirés. » Les yeux
 » & le cœur de ma chère enfant m'en dirent
 mille fois plus que cette éloquence d'em-
 prunt. Je l'embrassai avec une satisfaction
 inexprimable. Nous remontâmes ensemble
 en voiture, & nous prîmes, à petits pas,
 le chemin de la ville au milieu des *vive Mer-
 veil*, *vive la Reine*. Je ne pouvois m'em-
 pêcher de sourire, en me rappelant ma pre-
 mière entrée dans Paris-neuf, & la compa-
 rant à celle-ci. Les Magistrats vinrent au-
 devant de nous; me présentèrent les clés de
 la ville, & me complimentèrent. J'entrai
 dans la capitale au bruit de toute l'artillerie,
 au son de toutes les cloches. Nous descen-
 dîmes au Palais des Tuileries. Je me hâtai
 de me rendre dans une église voisine, où
 le tombeau de ma chère Ninon la rappel-
 loit sans cesse à l'esprit de son peuple. Je
 me jetai à genoux sur cette précieuse tombe.
 J'invoquai l'ombre vénérée de ma touchante
 épouse. Je baisai la pierre froide dont j'avois
 fait couvrir son corps; & la statue d'albâtre

qui représentoit cet objet adoré. Je goûtai je ne fais quelles délices, dans cette contemplation mélancolique. Bientôt, j'en fus retiré par les cris de joie, au milieu des illuminations & des réjouissances publiques.

Je retournai auprès de la Reine, ma fille, que je pris sur mes genoux. Je ne puis me lasser de répéter qu'elle étoit charmante. Ses caresses enfantines avoient la plus forte expression; elles porroient la joie & l'oubli de mes maux, jusqu'au fond de mon âme.

Le Régent que j'avois établi moi-même, & qu'on n'avoit pu déposséder, vint m'offrir de me remettre les rênes de l'Etat. Je les refusai, en lui disant: " Je ne suis venu
 » dans ce pays-ci, que par un heureux
 » hasard. Je ne prétends pas y rester. Je n'y
 » ai aucun droit. Je n'y veux aucun pou-
 » voir. Si j'en avois quelque'un, je ne m'en
 » servirois, que pour vous donner l'em-
 » ploi que vous m'offrez, ou pour vous
 » obliger de le conserver. " Il y consentit.

" Qu'exigez-vous, me dit-il, qu'on fasse
 » à l'égard de ces Grands odieux, qui nous
 » avoient privés de vous, d'une manière si
 » indigne? Depuis votre départ, j'ai su, à
 » force de vigilance, les empêcher de boule-
 » verser l'Etat; mais ils tiennent aux plus
 » grandes familles, & je n'ai pu sévir contre
 » eux, comme ils le méritoient. Ces coquins,
 » privés de la force, & réduits à la ruse,
 » commettent encore de grands désordres.

» Ils cherchent à se concilier l'amour & l'es-
 » time du peuple, ils y sont parvenus, par
 » un plaisant moyen. Ils ont formé, ensem-
 » ble, une communauté de prétendus Her-
 » mites. Ils vivent réunis dans une réguli-
 » rité apparente; & nous demandent même
 » des réglemens approuvés par l'Etat, afin
 » de former un corps autorisé, & de donner,
 » à leurs désordres, la sanction des loix.
 » Tout le peuple est pour eux; & qui sait
 » à quels excès ils pourront se porter par
 » la suite? »

Je répondis au Régent: « Qu'on leur ac-
 » corde des réglemens; qu'on les soumette
 » à la clôture; qu'on mette à leur porte une
 » garde imposante, composée de gardes-du-
 » corps mêmes, pour les veiller & les con-
 » tenir, en paroissant les honorer; qu'on
 » leur fournisse abondamment leur substi-
 » tance; que le peuple tranquille sur leur
 » compte; & les croyant hautement proté-
 » gés, n'ait plus avec eux aucune communi-
 » cation, sur-tout qu'ils ne puissent plus
 » recevoir de novices, & qu'ils meurent
 » tranquilles malgré eux, après avoir rempli
 » chacun leur carrière. » Le Régent me
 » promit que mon arrêt seroit exécuté de tout
 » point, & il me tint parole.

Il me rendit compte de son administration.
 Depuis qu'il étoit chargé du poids de l'Etat,
 il s'étoit conduit avec une sagesse consommée.
 Je ne pus que le remercier & m'applaudir de

mon choix. Il me parla de l'alliance qui subsistoit entre la France Australe & les Gnômes ou Alfondons, alliance que j'approuvai beaucoup. A cette occasion, je désirai qu'il envoyât une ambassade au Roi de ce pays, pour le complimenter au nom de la Reine ma fille & au mien, & le remercier de l'accueil dont ils m'avoient honoré, le priant de m'excuser pour avoir profité du hasard qui m'avoit dérobé à son amitié. L'Ambassadeur fut nommé sur le champ. Je choisis moi-même les présents qu'il devoit offrir, & il partit dès le lendemain.

Le Régent me parla aussi d'une alliance avec les Océanins, que j'ai nommé ci-dessus les Ondins. Je le priai d'expédier aussi un Ambassadeur à leur Joram pour le remercier en mon nom, & le prier d'envoyer promptement un vaisseau qui me mît à même d'accélérer mon départ. Cet article fut encore exécuté sur le champ.

Le précieux Administrateur me conduisit dans les ateliers de plusieurs manufactures, qu'on devoit à ses soins. En parcourant avec lui le Royaume, je voyois des campagnes admirablement cultivées, des villes d'une majestueuse beauté, des châteaux d'une architecture noble & imposante, par-tout des établissemens qui devoient immortaliser leur auteur, & qu'on s'étoit obstiné à m'attribuer, parce que j'étois absent, pour en dérober la gloire au Ministre présent qui les avoit fondés.

Je m'appliquai à faire sentir à ma fille, au tant qu'il étoit possible, dans une si tendre jeunesse, toutes les obligations qu'elle avoit à ce grand homme. Elle lui faisoit des caresses enfantines comme à moi-même. C'est tout ce qu'elle pouvoit pour le moment, & il y paroïssoit sensible.

Je fis publier, malgré lui, un écrit, où je détaillai toutes les obligations que lui avoit le Royaume, & j'appris ainsi au public mille choses dont il ne se doutoit pas.

Je ne voulus point m'entourer du faste de grandeur, ni porter aucune marque de dignité; je marchois sans cortège, seul même, & la plupart du temps à pied.

Un jour, dans une de mes promenades solitaires, je rencontrai un homme qui paroïssoit désirer de m'aborder. Je le reconnus pour un Chirurgien que j'estimois beaucoup ci-devant. Je l'embrassai de tout mon cœur, & il me parut extrêmement sensible à cette marque d'amitié. « Je voudrois bien, me dit-il, faire voir à V. M. une personne qu'elle fera sûrement charmée d'embrasser. Agréez-vous que j'aïlle lui demander la permission de vous conduire chez elle, sans lui dire précisément qui vous êtes ? » Je lui répondis que, sans chercher à en savoir plus long qu'il ne vouloit m'en dire, je m'en rapportois à lui, & serois reconnoissant du plaisir qu'il vouloit me faire.

Le lendemain, le Chirurgien vint me dire

qu'il avoit obtenu la permission, ou plutôt qu'il étoit chargé pour moi de la plus tendre invitation, quoiqu'il n'eût pas dit à la personne qui j'étois. « Ainsi V. M. poursuivit- » il, veut-elle me donner un jour pour faire » ce petit voyage ? » — Faisons-le tout-à- » l'heure, lui répondis-je. » Nous partîmes en effet dès le jour même. Mon conducteur exigea que je fusse sans suite. Nous tirâmes les glaces & les stores, & nous fîmes une route de cinq ou six lieues. Au bout de cette course nous entrâmes par une petite porte, cachée derrière des buissons, dans une petite maison qui avoit la plus simple apparence, & qui ne laissoit rien soupçonner de curieux. Nous la traversâmes sans nous y arrêter. Le Chirurgien m'introduisit dans une espede de parc, me demanda la permission d'aller voir quelques malades, me promit de me rejoindre bientôt & me laissa seul.

Je n'en fus pas fâché. Le lieu m'offroit un aspect un peu mélancolique, mais agréable. Je voyois de tous côtés des tombeaux, des grottes profondes & fraîches, des statues qui paroissoient gémir, de grands arbres d'une verdure sombre ressemblans à des cyprès. A droite & à gauche, des ruisseaux couloient avec un doux murmure, sous des arbres moussieux. Des débris, des ruines, des cascades imitant les torrens, tout offroit l'image d'une désolation qui avoit ses charmes.

J'apperçus de jeunes beautés en demi-deuil, c'est-à-dire, avec des robes blanches & des garnitures noires. Je ne sais quoi de noble & de mélancolique transpiroient sur leurs jolies physionomies. A mon approche elles s'éloignerent, en affectant de ne pas me regarder. J'en entendis une chanter une romance, en s'accompagnant d'un théorbe. Je n'ai jamais entendu rien de plus touchant. Une grande dame, qui paroïssoit leur maîtresse, & vis-à-vis de laquelle toutes se tenoient à une distance respectueuse, avoit le visage plongé dans un couffin, & sembloit se livrer à une profonde rêverie. Le respect fit que je m'éloignai, & m'enfonçai dans une allée solitaire où je rêvai de mon côté. Quelque temps après j'apperçus dans une allée de traverse, une grande dame habillée de blanc, avec quelques ornements de deuil. Je crus reconnoître que ce devoit être la dame que je venois de voir le visage caché dans un couffin. Elle paroïssoit toujours méditer profondément, & quoiqu'en marchant elle avoit les yeux presque fermés.

Malgré mon respect, je me sentis entraîné vers elle; je la vis bientôt de près; je poussai un cri, elle leva les yeux, m'observa, poussa un cri elle-même, & nous restâmes tremblants vis-à-vis l'un de l'autre. Enfin je me précipitai dans ses bras, elle tomba dans les miens. Nous nous reconnoissions mutuellement; c'étoit Ninon V.; c'étoit la reine. ci

devant mon épouse. Elle me croyoit mort ; je la croyois au tombeau ; nous étions aux yeux l'un de l'autre , des ombres , des mânes sortis du séjour des morts. Quels embrassements ! quelle tendresse ! quelle réunion ! quelle éloquence dans nos regards , nos soupirs , nos accents entrecoupés ! Je n'entreprends point de décrire une pareille scène , ceux qui ont un cœur la sentiront.

Alors le Chirurgien nous rejoignit. « C'est » donc là , lui dit Ninon , la personne que » vous m'aviez fait annoncer que vous » m'ameneriez ! » — Ah ! mon bienfaiteur , » mon sauveur , dis je au secourable mortel ! » Est-ce vous qui avez rendu la vie à ma » souveraine ? » — Oui , s'écria Ninon , » c'est par lui que je vis. » Nous restâmes embrassés tous les trois , & nous versâmes de douces larmes.

Les jeunes beautés de la suite de la reine nous entouraient , & paroissoient abîmées dans une heureuse extase. Mon épouse nous conduisit à son château , dont les ornemens , comme ceux de ses jardins , inspiroient une tendre mélancolie.

Là nous recommençâmes nos touchantes étreintes. Ninon , les lèvres tremblantes , se levoit à tous moments & m'embrassoit , comme pour s'assurer que je vivois ; jamais elle n'avoit été si belle. La nature la couronnoit de toutes les graces de la beauté épanouie & perfectionnée. Je me rappellois

chacune des scènes qui s'étoient passées entre nous, tout ce qui me l'avoit rendue chère, & je l'embrassois à mon tour avec une tendresse inexprimable.

Nous soupâmes gaiement. Après le repas ma Ninon daigna chanter elle-même, en s'accompagnant, une romance relative à nos amours, où j'étois célébré comme un héros. Son chant me fit fondre en larmes; mais quelle volupté dans nos larmes! Nous parlâmes de notre chère fille. Son portrait & sa statue enfantine étoient devant nos regards. Nous les embrassions tour-à-tour. Les yeux de ma reine étinceloient d'amour dès qu'on lui parloit de sa fille.

Enfin je voulus décidément savoir comment ma chère Ninon avoit été rendue à la vie. Elle tourna ses beaux yeux vers l'Esculape son libérateur, & le pria de m'expliquer lui-même comment il lui avoit rendu un si grand service. Il y consentit & s'exprima en ces termes :

„ Je fus chargé, dit-il, d'embaumer le
 „ corps de notre auguste reine; je crois pou-
 „ voir dire, sans l'offenser, que je ressentis
 „ pour elle ce mélange de tendresse & de
 „ respect que la beauté, jointe à un si haut
 „ rang, ne peut manquer d'inspirer. J'avois
 „ le cœur ferré de la douleur que me causoit
 „ une mort si cruelle, & je cherchois à me
 „ persuader qu'une si chère personne vivoit
 „ encore. Non, me disois-je, elle ne peut
 „ être morte. On l'a trop affoiblie par des

22 saignées & par des dietes. On a tari le suc
23 vital ; mais les organes doivent être sains.
23 Faites-y circuler de nouvelles liqueurs , &
23 vous rétablissez la vie.
23 Quand on m'eut apporté le cadavre
23 pour l'embaumer , je me confirmai dans
23 cette agréable idée. Je vis un corps où la
23 mort avoit respecté la beauté ; pas d'autre
23 altération que celle qui venoit du tarisse-
23 ment du sang ; d'ailleurs , toutes les formes
23 dans l'état de perfection. Quand mon élève
23 me présenta l'acier meustriez pour ouvrir
23 ce beau corps , je me serois cru un sacrile-
23 ge , si j'eusse approché l'instrument mor-
23 tel de cet objet sacré. « Non , m'écriai-je
23 encore , non elle n'est pas morte ; atten-
23 dons que le temps indique le trépas , en
23 laissant pénétrer la putréfaction dans une
23 portion de matiere qu'elle devoit à jamais
23 respecter. » Je ne touchai donc pas au
23 corps précieux ; je me contentai de l'en-
23 tourer de bandelettes , & d'un appareil qu'on
23 pût faire croire que je l'avois embaumé ;
23 je le remis en cet état , & l'on célébra les
23 obsèques. La reine fut déposée dans la
23 sépulture des Souveraines. J'obtins du
23 Sacristain la permission d'y descendre tous
23 les jours ; je fis des fumigations , & j'em-
23 ploiai obstinément tous les moyens dont
23 on se sert tous les jours pour ranimer les
23 noyés & les alphixiés. Je commençois à
23 désespérer du succès , quand au bout de
24 huit jours je crus sentir un battement de

„ cœur presque insensible. Le corps, d'ail-
„ leurs, ne se déformoit point, & il me
„ paroissoit de quelque degrés moins froid
„ qu'un cadavre. Deux jours après la reine
„ poussa un soupir, & je tressaillis de joie.
„ Le battement du cœur & du pouls ne fut
„ plus équivoque ; la chaleur revint sensi-
„ blement & même la couleur ; je vins à
„ bout de faire prendre quelque chose à la
„ chere morte, qui n'étoit plus que malade.
„ Au bout de trois jours elle rouvrit les yeux ;
„ elle les rouloit d'abord d'un air peu ani-
„ mé, & elle passa encore plusieurs jours
„ sans reprendre entièrement la connois-
„ sance.

„ Enfin elle se reconnut, je vis de la stu-
„ peur, & une vague inquiétude se peindre
„ dans ses yeux. „ Où suis-je, dit-elle d'une
„ voix foible ? „ Je n'avois encore pu ob-
„ tenir qu'on la laissât sortir du tombeau.
„ Elle apperçut sa demeure sépulcrale, &
„ parut en frémir ; mais elle me reconnut,
„ & son horreur s'adoucit. Je lui racontai
„ les motifs qui m'avoient empêché de l'em-
„ baumer, & les procédés par lesquels
„ j'avois eu le bonheur de la ranimer. Elle
„ daigna me remercier, avec la tendresse
„ que vous lui connoissez. Elle me demanda,
„ vivement des nouvelles de son époux, &
„ de sa fille. Je lui répondis que son époux,
„ inconsolable de sa mort, avoit sur le
„ champ, fait proclamer sa fille Reine,
„ & abdiqué le titre de Roi, se contan-

,, tant de celui de Régent ; qu'il avoit ainsi
 ,, rétabli l'ancienne constitution du royaume ;
 ,, que , d'ailleurs , il travailloit à former
 ,, un code de loix. Elle bénit le ciel de
 ,, ces heureuses nouvelles. Je lui demandai
 ,, si elle approuvoit que j'allasse trouver le
 ,, Régent , pour lui apprendre qu'elle res-
 ,, piroit encore. ,, Parlez-moi sans détour ,
 ,, me répondit-elle , êtes-vous sûr de me
 ,, rétablir entièrement ? " Je lui dis que ,
 ,, malheureusement , j'en ne pouvois rien
 ,, assurer d'ici à quelque temps. ,, Attendez
 ,, donc , reprit-elle , que vous ayez quel-
 ,, que certitude , afin de ne pas vous ex-
 ,, poser à troubler mon mari , & tout
 ,, l'Etat , par une fausse nouvelle. Tâchez
 ,, seulement de me faire sortir de ce lugu-
 ,, bre asile. " Cela étoit difficile. Le Gar-
 ,, dien des tombeaux n'étoit pas traitable ;
 ,, mais , heureusement pour nous , il fut
 ,, attaqué d'une maladie mortelle. Dès qu'il
 ,, ne veilla plus , il me fut aisé de substi-
 ,, tuer , à la Reine , un cadavre de femme
 ,, morte à l'Hôtel-Dieu ; & d'enlever ,
 ,, chez , S. M. ressuscitée. Là , j'eus le
 ,, moyen de la soigner avec tout le zèle
 ,, que je lui devois ; & bientôt je pus ac-
 ,, quérir assez de certitude pour être en état
 ,, de faire , au Régent , la découverte d'un
 ,, secret précieux qui devoit lui rendre
 ,, son épouse. Je me présentai , pour cette
 ,, révélation , au Palais , avec le consente-
 ,, ment de cette Reine adorée ; mais je ne

„ pus obtenir audience. J'apprenois que le
 „ Régent se dispoſoit à partir ; & j'étois
 „ inſolable de ne pouvoir pénétrer juſ-
 „ qu'à lui. Je n'oſois confier au papier un
 „ ſecret de cette importance. Enfin j'appriſ
 „ que l'adminiſtrateur , qui gouvernoit
 „ avec tant de gloire , venoit de diſparoi-
 „ tre ; & je retournai , déſeſpéré , vers la
 „ Reine.

„ Je ne ſavois ſi je devois apprendre , à
 „ l'auguſtes convaleſcente , cette cruelle
 „ nouvelle. Je crus devoir enfin compter
 „ ſur la force de ſon ame. D'ailleurs il me
 „ ſembla que je pouvois lui aſſurer ce que
 „ je ne faiſois pourtant que conjecturer ,
 „ ſavoir , que vous vous étiez-évadé , pour
 „ retourner dans votre patrie. (Cette idée
 „ écartoit du moins celle d'aſſaſſinat , que
 „ je voyois par tout adoptée.

„ La Reine crut perdre une ſeconde fois
 „ la vie , en apprenant qu'elle ne vous ver-
 „ roit plus. J'en eus plus de peine à la
 „ rétablir entièrement ; mais j'en vins à
 „ bout. Elle ne voulut plus reparoître dans
 „ un pays où vous n'étiez plus. L'idée de
 „ remonter ſur un trône , qu'elle ne parta-
 „ geroit plus avec vous , l'éffrayoit. Elle ne
 „ pouvoit , cependant , avoir des moyens
 „ de ſubſiſter , ſans dévoiler ſon exiſtence
 „ au nouveau Gouvernement. Elle m'en-
 „ voya trouver le Régent que vous aviez
 „ établi ; mais elle exigea qu'avant de dé-
 „ voiler ſon ſecret à cet Adminiſtrateur , je

lui serois jurer qu'il ne la presseroit pas de remonter sur le trône. Le Régent vint aussi tôt, avec la jeune Reine, se jeter aux pieds de son ancienne Souveraine. Il lui fit de respectueuses instances, pour l'engager à reprendre son rang. Elle ne voulut jamais y consentir; & elle s'enferma dans ce parc, qu'elle a fait entourer d'une manière conforme aux dispositions de son ame. Toutes les personnes qui la servent sont des provinciales qu'on a fait venir des extrémités du royaume, qui ne l'ont jamais vue Reine, & ne sont pas du secret. Le Régent seul se fait avec moi. Vous êtes le troisieme auquel il est communiqué. Ce Prince vient souvent saluer S. M. avec la jeune Reine, à laquelle on n'a pas dévoilé qu'elle a le bonheur d'embrasser sa mere.

Le récit du Chirurgien fut, en-tout, confirmé par ma chere Ninon. Elle me peignit tous les tourments qu'elle avoit ressentis en apprenant ma perte. Elle s'étoit toujours occupé de moi.

Elle exigea que je lui racontasse, à mon tour, toutes les aventures que j'avois essayées depuis sa prétendue mort. Je les lui racontai. Je lui appris d'abord comment on m'avoit fait disparaître. Elle n'avoit jamais eue aucune lumiere sur ce crime des Grands. Au récit de chaque danger que j'avois encouru, elle m'embrassoit tendrement. Quel désir sincere elle me témoigna de voir ma

Julie. Il ne lui vint pas dans l'idée de la croire coupable, & de lui faire un crime d'avoir disparu. Nous passâmes, ainsi, la nuit dans les plus douces confidences. Il fallut enfin se quitter. Nous revînmes à la ville, l'Esculape & moi; & nous nous couchâmes au point du jour, comme des gens à la mode.

Je ne cachai pas au Régent la visite que nous avions faite. Il l'approuva; & m'en proposa une seconde, deux jours après, avec ma fille & lui. Je voulus que le Chirurgien nous accompagnât; & nous fîmes une partie charmante. Je jouissois du spectacle de la tendresse maternelle. Ninon partageoit les marques de son amour entre sa fille & moi. Avec quelle volupté nous caressâmes, ensemble, notre chere enfant.

Je passai rapidement un mois, partagé entre les fêtes qu'on me donnoit à la Cour, & les visites que je rendois à ma Ninon. Quel contraste de l'éclat de ces fêtes, avec les scènes douces & mélancoliques dont je goûtois les charmes auprès de mon épouse! La rivière baignoit les murs de sa délicieuse retraite. Je fis construire un Bucentaure, vaisseau brillant & doré, consacré aux promenades que je devois faire, avec elle, sur l'eau. J'ordonnai qu'on en construisît un pareil pour la Reine ma fille. Les deux Souveraines alloient ainsi de l'une à l'autre, & se promenoient souvent ensemble. On va voir que ces Bucentaures nous furent

très-utiles ; & que n'en possédions nous un plus grand nombre ! On avoit trop négligé la navigation dans ce royaume. C'étoit la seule faute qu'on y eût commise.

Ce fut au milieu des fêtes, que la plus horrible catastrophe vint nous accabler. Tous mes malheurs ne sont rien auprès de celui-ci, parce qu'il enveloppa des nations entières. Le terrain de la France Australe étoit extrêmement bas ; & au-dessous du niveau de la mer où j'avois vu les Ondins. Il étoit d'ailleurs entouré de hautes montagnes, qui ne s'ouvroient que pour laisser passer, dans l'Océan, le fleuve qui traversoit la Capitale. Un tremblement de terre, en occasionnant à la fois deux accidents funestes, fit disparaître ; du monde, une immense contrée. D'un côté il fit tomber le sommet d'une montagne ; & combla, par cette masse énorme, l'ouverture par où le fleuve entroit dans l'Océan ; de l'autre il fendit un rocher qui s'élevoit du côté des Ondins, & de cette manière ouvrit un passage, par où l'eau de leur golfe entra dans le pays. Dès-lors la France Australe fut inondée avec une rapidité qu'on a peine à concevoir ; & pour décrire cet événement désastreux, je respirois un jour avec ma chere Ninon, dans le plus grand calme de la nature. Tout-à-coup nous sentîmes une secousse épouvantable qui nous précipita par terre. Nous entendîmes, à l'Orient, un bruit sourd, qui paroissoit causé par la chute de quelque

masse énorme, & à l'Occident, un élan
 terrible, comme si quelque vaste corps se
 fut soudain fendu & entr'ouvert. Bientôt
 après, nous entendîmes comme un déluge
 d'eau, qui rouloit avec autant de rapidité
 que de fracas. Nous fûmes frappés des cris
 d'une foule innombrable entraînés par les
 torrents. Nous sortîmes en trébuchant. Nous
 vîmes la campagne inondée, & bientôt
 nous fûmes assaillis par les flots. Heureuse-
 ment, j'eus le temps de porter ma Ninon
 dans son Bucentaure; & je fis voguer, à
 toutes rames, du côté de Paris-neuf. Hélas!
 tous le pays paroissoit déjà une vaste mer.
 La pointe seule des clochers les plus hauts,
 nous indiqua la ville; encore ne tarda-t-elle
 pas à disparaître; & toute la France Aus-
 trale n'offrit plus que l'aspect uniforme d'un
 Océan sans bornes. La mer étoit couverte
 d'hommes infortunés qui disputoient leur
 vie contre les vagues, de cadavres flottants,
 de débris, de richesses dont les ondes se
 jouoient. Tout le monde se précipitoit sur
 les barques égarées. La multitude, qui vou-
 loit y entrer, les renversoit, & privoit de
 la vie tous ceux qui s'y étoient réfugié.
 Il sembloit que tous les éléments conspiras-
 sent pour la perte de cette malheureuse na-
 tion. Le ciel paroissoit s'abîmer & se fondre
 en eaux. Des tonnerres affreux éclatoient de
 tous les points du ciel. La nuit la plus épaisse
 étoit survenue. Les éclairs seuls offroient une
 lumière passagère & terrible, qui éclairoit

lugubrement cette scène d'horreur. Je cherchois, de tous côtés, ma chère fille. La foule s'efforçoit d'inonder notre Bucentaure; &, après avoir reçu tous ceux que nous pouvions porter, il falloit avoir la cruauté de repousser les autres, dont la trop grande affluence auroit pu nous faire périr tous.

Je voyois ma chère Ninon plongée dans un profond évanouissement; mais je ne me hâtois point de la faire revenir à elle-même. Cet état d'anéantissement lui déroboit, du moins; la vue & la sensation de tant d'objets si douloureux; enfin à la lueur des éclairs, je crus appercevoir, dans le lointain, le Bucentaure de ma fille. Je me flattai de le trouver sur ce vaisseau propice; & je dirigeai ma course de ce côté-là. Il me parut bientôt qu'on nous avoit aussi aperçus; car j'observai qu'on avançoit pareillement vers nous. En peu de temps, les deux Bucentaures se rejoignirent. Je sautai sur celui de ma fille. La chère enfant! je la vis plongée dans un profond sommeil. On la porta auprès de sa mère, sans qu'elle s'éveillât. Je fis naviguer du côté où je savois que je devois trouver la mer, & le pays flottant des Ondins. Au bout de quelque temps, ma chère épouse rouvrit les yeux. Elle vit, dans ses bras, son enfant chérie, qu'elle éveilla par son tressaillement. Elle se sentit pressée par les bras enfantins de sa fille. Je ne décris point sa joie, ses caresses, ses douces étreintes, tout ce que la nature a

de plus tendre, au milieu de ce qu'elle a de plus horrible. Je partageai des transports si touchants; ils adoucirent, pour nous, l'horreur d'un si affreux spectacle.

Je continuai de voguer du côté des Ondins. Après quelques jours de navigation & d'égarement, j'aperçus leur ville dans le lointain. Elle paroissoit entièrement flottante & détachée; elle avançoit vers nous, & nous vîmes à bout de l'aborder. Elle étoit dans le plus grand désordre. La violence du tremblement de terre avoit brisé les anneaux & les cables qui la retenoient; & elle se trouvoit dans un état de désolation, qui étoit vraiment touchant; cependant aucune partie n'avoit péri.

J'avois navigué du côté de cette ville, parce que je me flattois d'y trouver des vaisseaux, à l'aide desquels je pourrois retourner dans ma patrie, & sauver les personnes les plus chères; mais tous les vaisseaux étoient dispersés.

Nous n'avions encore pu sortir du théâtre du désastre & de l'horreur. Nous étions assaillis de cadavres que les vagues dispersoient de tous côtés. Nous rencontrions encore, de temps en temps, quelques vivants que nous daignons accueillir; mais bientôt nous ne vîmes plus que des morts, que les débris flottants d'une nation entière, sur lesquels nous ne pouvions nous empêcher de répandre des larmes.

Enfin,

Enfin , nous apperçûmes une petite flotte qui venoit à nous. C'étoient des vaisseaux Ondins. Nous les joignîmes , & nous trouvâmes à bord , qui ? le Roi des Gnômes & toute sa Famille , avec la plupart des personnes qui m'intéressoient dans ce pays souterrain. Un autre vaisseau portoit les Prêtres , qui n'avoient pas oublié d'emmenner , avec eux , toutes les plus jolies prétendues mortes de leurs Champs-Elysées.

Avec quel plaisir j'embrassai le bon Roi des Alfondons & ma chere Almanzine , & la petite Tatonille , qui étoit devenue bien grande , & tous mes enfans ! On conçoit aisément que l'inondation avoit pénétré dans le souterrain , & l'avoit bientôt comblé. Toute cette nation infortunée avoit péri. Des barques avoient conduit promptement le Roi & sa Famille vers l'escalier tournant par où j'étois sorti. Toute la foule vouloit se précipiter du même côté ; mais les Gardes avoient empêché le peuple d'approcher de cette issue , pour laisser , au Monarque & à ses suivans , la liberté de ce passage. A peine la Famille royale étoit-elle sortie , par cet escalier , que les eaux l'avoient couvert & fait disparaître , & , sans deux vaisseaux Ondins qui passoient à propos , le Roi & sa suite n'auroient sorti de dessous la terre , que pour périr à l'aspect des cieux. Dans une inondation si rapide , on n'avoit pas eu le temps de rien emporter. Je me voyois

donc chargé de nourrir les restes de deux nations , quand je ne savois pas moi-même où trouver ma subsistance.

Nous nous étions tous livrés , d'abord , à la joie de nous revoir mutuellement ; mais nous voyant privés de vivres , & menacés d'une mort lente , nous nous regardions les uns les autres , en versant des larmes ameres ; & nous n'appercevions de consolation , que celle de mourir ensemble.

Mon Pilote paroissoit lui-même consterné.
 « Comment , mon ami , lui dis-je ? qu'avez-
 » vous à craindre ? Ne savez-vous pas que
 » nous devons être peu loin du Bengale ?
 » Sous deux jours je vous y mene , & nous
 » y trouverons des vivres. »

Nous voguâmes sur le champ du côté du Bengale ; mais à peine avions nous fait quelques lieues , que nous apperçûmes une frégate Angloise. Nous pensâmes bien qu'elle nous commanderoit d'amener. Nous n'avions pas un canon. Il ne falloit donc pas différer d'obéir. Cependant j'assemblai , autour de moi , tous les hommes. Nous étions en assez grand nombre ; mais il n'y avoit de quoi armer que trente personnes. Je distribuai les armes aux plus braves. « Mes amis ,
 » leur dis-je , les Anglois n'ont point le
 » droit de s'emparer de nous. Vous n'êtes
 » point leurs ennemis. Vous naviguez sur
 » les vaisseaux d'une nation qu'ils doivent
 » respecter. Si donc ils ne nous font point

» de mal, nous pourrons nous laisser con-
 » duire, par eux, à Madras, où nous trou-
 » verons des vivres. Si au contraire ils veu-
 » lent, contre le droit des gens, attenter
 » à nos biens & à nos vies; alors, que
 » chacun de nous ait l'attention de se tenir
 » auprès d'un de ces brigands, avec un
 » pistolet que nous aurons soin de cacher.
 » Au signal que je donnerai, chacun brûlera
 » la cervelle à son homme, & s'emparera
 » de ses armes. L'occasion & les circonf-
 » tances nous indiqueront le reste de ce
 » que nous aurons à faire. »

Nous reçûmes bientôt, en effet, l'ordre
 d'amener. Nous obéîmes. Nous descendî-
 mes, au nombre de trente hommes, dans
 une chaloupe, & nous allâmes droit au vais-
 seau Anglois. Les nôtres approcherent en
 même-temps. Nous montâmes à bord de
 l'Anglois. Je dis que nous étions des étran-
 gers, naviguant sur les vaisseaux d'une na-
 tion qui n'étoit point leur ennemie, que
 nous allions de nous-mêmes au Bengale ou
 à Madras, & que nous les conjurions de
 nous conduire. Le Capitaine examina nos
 Bucentaures, & conjectura que la prise
 pouvoit être bonne. Il nous répondit, que
 nous parlions François, & que tout ce qui
 parloit cette langue étoit ennemi de l'An-
 gleterre. Nous lui demandâmes si c'étoit
 son dernier mot. Il nous répondit qu'il
 nous feroit tous pendre, si nous osions faire

la moindre résistance. Je pris à témoin le ciel que ces brigands nous mettoient en droit, par leur injustice, de les traiter comme ennemis. L'indigne Capitaine ordonna qu'on me fâisît & qu'on me pendît sur le champ. On se mettoit en mouvement pour lui obéir. Alors je me crus autorisé à repousser la force par la force. Je m'étois posté, comme il falloit, auprès du Chef des scélérats. Je donnai le signal & l'exemple, & chacun brûla la cervelle à son homme. Soudain chacun s'empara des armes des morts ou blessés, & coucha en joue tous les vivants qui restoit. Heureusement, les Anglois, par une suite de mille accidents, n'avoient que soixante & dix hommes en armes. Nous venions d'en abattre une trentaine, il n'en restoit donc plus qu'une quarantaine, & trente hommes déterminés, comme nous, ne les craignoient pas. Nous leur criâmes de se rendre. " Coquins, nous » répondirent-ils, nous allons vous faire » tous pendre. » A ces mots, nous fîmes, sur eux, notre décharge, & nous effuyâmes la leur. Nous leur tuâmes quatre hommes, & nous en blessâmes une douzaine, & de notre côté, nous n'eûmes que six blessés. Alors nous fondîmes impétueusement sur les Anglois, la baïonnette au bout du fusil. Privés de leur Capitaine, ils ne tarderent pas à demander grâce. Il étoit temps, car ceux qui servoient l'artillerie alloient tirer

fur nos vaisseaux, qui n'avoient pas de quoi leur répondre. Je jetai un coup-d'œil sur nos femmes qui étoient dans des tranfes mortelles. Je les vis aux genoux des Prêtres Gnômes qu'elles prioient d'excommunier les Anglois. Ceux-ci, avec leurs cérémonies burlesquement graves, procédoient à cette excommunication, & ils ne manquèrent pas de s'attribuer la victoire.

Maître de la frégate Angloise, je ne tardai pas à rencontrer l'escadre Françoisé de M. de Suffren. Nous nous rendîmes, sur le champ, à bord du vaisseau amiral. On loua notre valeur, & l'on nous offrit tout ce dont nous avions besoin. Tous nos Austro-Francis & nos Gnômes demanderent à être transportés auprès d'Hyder-Aly, ce qu'on leur promit. La Reine mon épouse, la Reine ma fille, le Régent & leur suite; le Roi des Gnômes & sa Famille consentirent à venir, avec moi, en France. On nous laissa notre frégate, qui étoit en bon état. On nous fournit des vivres & tout ce qui étoit nécessaire. Nous nous séparâmes de ceux qui restoient dans l'Inde. Les vaisseaux Ondins reprirent le chemin de leur patrie flottante; & nous voguâmes vers la France.

Fin du Livre septieme.





LIVRE HUITIEME.

JE ne parlerai ni des tempêtes ni des autres accidents que nous essayâmes dans le cours d'un voyage très-long. Nous rencontrâmes une flotte Angloise ; mais , à l'aide d'une brume , nous la traversâmes sans être aperçus , & nous arrivâmes à Brest au bout de quatre mois de navigation.

Redoutant l'effet de la lettre de cachet que je croyois exister contre moi , je jugeai à propos de me déguiser. L'habit ecclésiastique étant un de ceux qu'on respecte le plus , je m'en revêtis , & nous prîmes la route de Paris.

Nous approchions de la Capitale, & nous dînions dans un village. Des gens qui paroissent alarmés , vinrent me dire : « Monsieur, n'êtes-vous pas Prêtre? » Je leur répondis effrontément : « à votre service. » — « Venez donc , sur le champ , reprirent-ils , confesser un pauvre mourant , qui vient d'être écrasé par une voiture. » Je leur dis que c'étoit au Curé du lieu à remplir cette fonction ; que d'ailleurs , je n'avois pas les pouvoirs. On me répondit que le Curé n'y étoit pas , & que dans une circonstance aussi pressante , tout Prêtre avoit le

droit de confesser sans les pouvoirs. Je ne pus éviter d'aller chez le malade. Me voilà donc Confesseur.

Je trouvai sur un grabat , dans une chambre sombre , un gros corps fracturé , gémissant , dont je ne cherchai pas à distinguer la physionomie , empaquetée dans des ser-viettes. Ce moribond commença par me déclarer un tas de péchés communs à la plupart des hommes ; mais , “ mon pere ,
 ” ajouta-t-il , il y en a un qui excite mes re-
 ” mords , & pour lequel Dieu me punit
 ” sans doute. Je suis tourmenté , depuis
 ” quatre ou cinq ans , d'un malheureux
 ” amour pour une de mes voisines. Ne pou-
 ” vant lui faire agréer mes vœux , parce
 ” qu'elle a l'entêtement d'aimer son mari ,
 ” j'ai trouvé le moyen d'éloigner cet époux
 ” aimé si mal-à-propos. J'ai mis auprès de
 ” lui un de mes domestiques , un fourbe ,
 ” qui lui a fait croire que sa femme s'est
 ” laissée enlever. Le benêt est allé courir
 ” après la prétendue infidelle. Mon fourbe
 ” l'a mené de pays en pays au bout du
 ” monde , lui suscitant tous les embarras
 ” qu'il pouvoit en conscience. Ce pauvre
 ” mari est à présent je ne fais où , probable-
 ” ment il n'est plus de ce monde , & j'ai
 ” contribué bien cordialement à sa mort ;
 ” mais je n'y ai rien gagné , mon pere ; &
 ” c'est là sur-tout ce qui m'afflige. A peine
 ” ai-je pu parler quatre fois à son épouse ,

» dans quatre ans, & ça été pour effuyer
 » quatre refus ; de sorte que j'aimerois pref-
 » que autant que son mari fût avec elle ,
 » puisque l'absence de ce bon homme ne
 » me sert à rien. Cependant , cette affaire
 » m'a coûté considérablement. Mon coquin ,
 » que j'avois mis aux trousses du mari, me
 » demandoit tous les jours de l'argent , sous
 » différents prétextes. Il est à présent puni
 » de ses manœuvres. Il est de retour à Paris ,
 » perclus de tous ses membres , au pouvoir
 » d'une femme encore plus scélérate que
 » lui. S'il m'a volé , le traître n'en jouit pas.
 » Ma pauvre victime souffre. Elle croit son
 » mari noyé , pendu , que fais-je , moi ?
 » Ce mari est au diable , peu m'importe ;
 » mais moi , je souffre ici. J'allois faire un
 » petit voyage , pour tâcher d'oublier la
 » cruelle. Vous voyez dans quel état le
 » malheur m'a réduit. Sans doute , je suis
 » pécheur ; mais je n'ai aucunement joui
 » de mon crime. C'est une considération à
 » offrir au Souverain Juge. J'en suis déses-
 » péré. Rien n'égale mon regret d'un crime
 » si infructueux. Je pardonne de tout mon
 » cœur à la femme qui m'a tant fait pester ,
 » au mari que j'ai maudit tant de fois ,
 » au coquin de valet qui , graces à Dieu ,
 » est aussi puni que moi. Priez pour moi ,
 » bonne ame , j'en ai besoin. Vous paiera
 » qui pourra. »

Je ne pus m'empêcher de réfléchir sur

l'histoire de ce pauvre époux trompé si cruellement, & envoyé loin de sa femme. J'y vis du rapport avec mon aventure. Je craignis bien d'être le benêt dont parloit mon pénitent ; & je voulois lui demander des explications , mais sa tête s'embrouilloit , sa gorge se remplissoit. Il ne pouvoit ni parler ni même entendre. Ce que je viens d'exposer de sa confession , ne me fut pas détaillé par lui si clairement. Il falloit que j'en devinasse la moitié , & je dis plutôt ici ce que je crus comprendre , que ce que je compris en effet. De sorte que si je voyois , dans cette confession , tant de rapports avec mon histoire , je n'osois pas m'y fier entièrement , & je craignois que mon imagination n'eût fait les trois quarts de cette ressemblance. Quoi qu'il en soit , après avoir essayé plusieurs fois d'interroger le malade , voyant qu'il ne pouvoit me répondre , je poussai jusqu'au bout la comédie , & je lui donnai , en apparence , une absolution que ses yeux me demandoient.

J'allai rejoindre ma compagnie qui , par hasard , étoit dans un moment de gaieté. Je crus pouvoir m'y prêter. On me fit raconter ce que j'avois vu. Je rendis compte de la confession du mourant & de mon absolution. On vit cette scène du côté plaisant. On n'apperçut d'ailleurs aucun rapport entre cette histoire & la mienne ; & je

n'y repensai plus. Nous apprîmes, un moment après, que le moribond étoit mort. Nous nous remîmes en route pour Paris, où nous arrivâmes le même jour.

En approchant de la Capitale, mes Austro-Francis étoient frappés de sa ressemblance avec Paris reuf. Quoique je les eusse prévus, ils n'en étoient pas moins étonnés. Ils reconnurent, comme j'avois fait chez eux, Notre Dame, Saint-Sulpice, le dôme des Invalides, l'Observatoire & autres monuments élevés. Mais quand ils furent dans l'intérieur de la ville, ils disoient *fi*, à chaque moment, & trouvoient justement leur Capitale beaucoup plus belle que la nôtre.

Nous allâmes descendre dans un grand hôtel garni, que nous trouvâmes vuide, ce qu'on attribuoit aux inconvénients de la guerre. Notre compagnie le remplit à elle-seule. Je laissai reposer mes femmes, & je courus à la découverte, toujours plein de ma Julie. Je cherchai la rue où je logeois ci-devant, & d'abord je ne la trouvai plus. J'enfilai, à sa place, une rue qui me parut neuve, & par conséquent, où je ne retrouvai ni mon logement, ni mon épouse. A force de rôder & de tourner, je crus enfin reconnoître quelques anciens édifices de la rue que je cherchois. Mais, j'y vis aussi des bâtisses immenses & neuves, de sorte que je ne savois trop si la maison

où j'avois demeuré y étoit encore. Tandis que je tâchois de me reconnoître, il m'arriva une de ces aventures burlesques auxquelles j'avois été accoutumé jadis, mais dont j'avois perdu l'habitude. Je fus assailli d'une foule innombrable, qui me renversa & me foula aux pieds. On étoit dans un temps de réjouissance pour la naissance d'un Dauphin. Je fus poussé sous une fontaine de vin, qui, en m'arrosant, me donna une couleur indécente, & une odeur désagréable. Je reçus des contusions occasionnées par de petits pains & des cervelas, qu'on me jeta au visage. Je retournai chez moi, crotté, enviné, moulu, meurtri, & sans avoir vu ma Julie. Quand j'arrivai, scandalisé d'être si cavalièrement traité par la fortune, ma figure fit rire toute la compagnie, & mon histoire, que je racontai, fit rire encore davantage.

Je ne me rebutai pas. Le lendemain, le peuple étant plus calme, je me transportai dans la même rue. En m'orientant, je ne pus reconnoître la maison où j'avois logé; mais, au même endroit, je vis une maison différente, qu'on avoit dû bâtir ou réparer depuis mon départ, & sur un balcon, j'apperçus de loin une Dame en deuil, qui me parut ressembler parfaitement à ma Julie, avec cette seule différence qu'elle me paroissoit plus grasse que mon épouse; mais cinq années avoient pu lui procurer

plus d'embonpoint. Je m'avançai , pour observer de plus près cette Dame. Il me sembla qu'elle jeta un regard de mon côté ; mais je la vis sur le champ se retirer , & fermer la fenêtre. Je restai immobile. « Est-ce
 » ma Julie , me dis-je ? Si c'est cette chere
 » personne , m'a-t-elle reconnu ? Est-ce ma
 » vue qui l'a fait fuir ? Craint-elle son mari ?
 » Est-elle infidelle , & mon aspect lui re-
 » proche-t-il ses infidélités ? Julie est-elle
 » digne de moi ? »

J'entrai chez le portier. « Quelle est , lui
 » dis-je , une grande Dame qui loge au pre-
 » mier ? » — « C'est , me répondit-il , une
 » très-honnête Dame , qui n'est pas jalouse
 » d'être connue. » — « Ah ! me dis-je ,
 » en moi-même , ce mystere n'annonce
 » rien de bon. « Mais , n'est-ce pas , repris-
 » je , Madame la Marquise d'Erbeuil ? »
 » — Ouais , me répliqua-t-il , vous en
 » voulez savoir bien long. Dites-moi qui
 » vous êtes , je monterai chez Madame ,
 » je lui rendrai compte de ce que vous
 » m'avez dit ; & si elle veut vous recevoir ,
 » elle vous recevra. » Ce mystere me pi-
 qua. Je voulus m'assurer si cette précieuse
 Dame n'avoit point quelque liaison avec
 Bassonville , que j'avois eu lieu de soup-
 çonner d'être son ravisseur. Je dis donc
 un portier , que je venois de la part de
 M. Bassonville. Le fidele domestique monta
 en effet ; mais il vint sur le champ me

répondre , que Madame ne recevoit personne de la part de cet homme-là. Je fus déconcerté de cette réponse. “ Si c'est Julie ,
” me disois-je , il faut qu'elle ne se soucie
” pas de Bassonville , & tant mieux ; mais
” est-ce elle ? “ Y a-t-il long-temps , re-
” pris-je , que cette Dame loge ici ? ” — “ Il
” y a plus de quatre ans , me répondit le
” portier. ” — “ Est-elle veuve ou ma-
” riée , repartis-je ? ” — “ Elle est l'un &
” l'autre , me répliqua-t-il ; mais vous en
” voulez trop savoir , & je n'ai plus rien à
” vous répondre. ” Je dis que je repasserois ,
& je sortis.

Je m'arrêtai quelque temps devant la porte , pour voir si la Dame ne reparoîtroit point. Je vis , au bout d'un moment , à travers les vitres , qui étoient fermées , une figure de femme en noir , qui vint tirer un petit rideau de gaze. “ Est-ce pour se cacher ,
” me dis je en moi-même , que cette Dame
” tire ce rideau de gaze , ou bien est-ce
” pour m'examiner , sans être apperçue ?
” Fuit-on ma vue , ou veut-on me voir ? ” Je crus pouvoir , à mon tour , faire le mystérieux. Je détournai la tête , & je m'éloignai. Bientôt je vis sortir , de la maison , un jeune homme qui m'examinait beaucoup , & qui me donnoit lieu de le prendre pour un espion , qu'on envoyoit à ma poursuite. J'étois mortifié d'avoir excité la curiosité. On paroissoit être sur ses gardes , & je

devois avoir plus de peine à découvrir la vérité.

J'allai vaquer à différentes affaires qui m'occupèrent jusqu'au soir, & je me retirai assez peu content de ma journée. Une foule d'embarras insurmontables m'occupa le jour suivant, & je ne pus retourner que le surlendemain au logis de la dame que je soupçonnois d'être Julie. Le portier me dit : " Ah !
 „ Monsieur, on vous a attendu hier toute la
 „ journée. Voilà un billet que je vous remets
 „ de la part de Madame. „ Je l'ouvris sur le
 champ ; il étoit conçu en ces termes : " Si
 „ l'ecclésiastique qui a passé hier peut donner
 „ à la dame du premier des nouvelles de son
 „ mari, il est instamment prié de monter. „
 „ Sans doute, m'écriai-je, je puis lui donner
 „ des nouvelles de son mari : annoncez-moi
 „ sur le champ. „ — " Madame vient de
 „ sortir, me dit le portier, des affaires in-
 „ dispensables l'y ont forcée ; elle nous a
 „ bien recommandé, si vous reparoissiez,
 „ de vous prier de repasser. „ — " Mais
 „ enfin, lui repartis-je, est-ce madame la
 „ marquise d'Erbeuil ? „ — " Elle vous dira
 „ elle-même, répondit-il, ce qu'elle aura à
 „ vous dire. Je ne crois pas qu'elle dîne ici ;
 „ mais elle rentrera dans l'après-dinée. „
 Je promis de repasser, & j'allai faire un tour
 au Palais-royal pour méditer sur la circonstance. " Il paroît, me disois-je, qu'on désire
 de me voir. On veut savoir des nouvelles

du mari. Bon augure, si c'est Julie. Au
reste, je la verrai cette après-midi. Dois-je
chercher ou non à me déguiser devant elle?

Tandis que je méditois sur ma Julie, un
certain homme paroissoit m'examiner de tous
ses yeux; je l'apperçus, je l'examinai à mon
tour, & je le reconnus pour Saint-Jean,
mon ancien domestique. Je volai dans ses
bras, & nous nous embrassâmes tendrement.

Et par quel hasard, me dit-il, vous trou-
vez-vous ecclésiastique? — "C'est un
déguisement, lui répondis-je; c'est pour
éviter une lettre de cachet que la famille
de Noirville, non contente d'usurper mon
bien, a, dit-on, obtenue contre moi.

— "Et depuis quand, me dit-il? — Il y
a déjà au moins trois ans, lui répondis-je.

— "Comment, reprit-il! Madame votre
épouse ne m'en a rien dit. — "Elle est
donc ici, repartis-je? — "Et sans doute,
me dit-il, elle est dans votre ancien loge-
ment qu'on a réparé à neuf. Oh! je vais
bien réjouir M. votre frere, en lui appre-
nant que vous êtes de retour. Il a retrouvé
sa femme. — "Et son bien, repris-je?

— "Et son bien, répliqua Saint-Jean, je
n'ai pas entendu dire qu'il l'ait jamais
perdu; je loge chez lui. Soudain j'entre-
vis, de la part de Fourbin, une complication
de fourberies qui m'étonna, & qui s'offroit
confusément à mon esprit. Pour apprendre
quelque chose de clair, je dis à Saint-Jean:

“ Mon cher ami, dis-moi d'abord tout ce
 „ que tu fais sur le compte de ma femme. „
 — “ Hélas ! me répondit-il, je ne fais pas
 „ grand'chose. Il y a quelque temps que je
 „ ne puis plus la voir : j'ai eu le malheur de
 „ loger chez M. Bassonville, qui, comme
 „ vous savez, l'a toujours persécutée ; elle
 „ s'est imaginée, sans doute, que j'étois dans
 „ les intérêts de ce méchant homme, &
 „ depuis trois ans elle m'a fait interdire sa
 „ porte. Heureusement le coquin vient de
 „ mourir, dit-on, écrasé par une voiture sur
 „ la route de Bretagne, & j'espère, qu'avec
 „ votre médiation, je pourrai à présent ren-
 „ trer en grace aux yeux de Madame. „

Je me rappelai soudain le moribond que
 j'avois confessé sur la route de Bretagne,
 c'étoit en effet un gros homme comme Bas-
 sonville ; il me parut décidé que j'étois ce
 benêt de mari que le traître avoit envoyé se
 morfondre loin de sa femme ; je vis que
 Fourbin avoit été l'instrument de son indigne
 complot. “ Mais enfin, repris-je, y a-t-il
 „ long-temps que Julie est de retour ? „ —
 „ Je n'ai pas appris, répondit Saint-Jean,
 „ qu'elle ait jamais été absente ; elle vouloit
 „ d'abord courir sur vos traces ; mais on lui
 „ remontra qu'une femme n'étoit pas faite
 „ pour ces sortes de démarches, & M. votre
 „ frère fit quelques courses pour vous retrou-
 „ ver. Il parcourut la Flandre, la Hollande,
 „ l'Allemagne, sans pouvoir recueillir de vos

„ nouvelles ; mais vous , comment avez vous
„ pu quitter une femme qui vous aimoit tant ?
J'étois muet & confondu. “ Enfin : connois-
„ tu Fourbin , dis - je à Saint - Jean ? „ —
„ Sans doute , répondit - il , c'est ce coquin
„ que Bassonville avoit mis auprès de vous ,
„ & avec lequel vous êtes parti. Il est revenu
„ seul au bout de quelque temps ; il a juré
„ à madame votre épouse que vous étiez
„ mort ; elle en a été long - temps malade , &
„ elle porte votre deuil. Je vois que ce scélérat
„ nous a trompés tous , aussi le traître en
„ porte - t - il bien la peine ; il a amassé quelque
„ argent , sans doute en vous trompant ;
„ mais comment en jouit - il , tourmenté par
„ une femme & par la goutte ? „ Je m'en-
fonçois de plus en plus dans la stupéfaction ;
j'entrevois des perfidies , des complots sur
lesquels je n'osois arrêter ma vue. Pour ne
pas quitter le quartier de Julie , & pour jouir
plus long temps de Saint - Jean , qui m'appre-
noit des choses si intéressantes , je le menai
dîner chez un Restaurateur. Je conversois
délicieusement avec lui sur tout ce que j'ai-
mois ; je m'apprêtois à retourner chez mon
épouse selon le rendez - vous que m'avoit
donné le portier , & Saint - Jean se flattoit de
m'y conduire.

Il nous arriva bientôt une de ces scènes
auxquelles on n'est guere exposé qu'à Paris ,
& qu'on ne doit craindre que de l'imperti-
nence de nos jeunes François. Deux jeunes

Militaires entrèrent pour dîner dans l'endroit où nous finissions notre repas ; ils nous lorgnerent insolemment Saint-Jean & moi. Quoique mon commensal fût mis assez proprement, il ne pouvoit déguiser son ancien état. " Voilà, dit un de ces extravagants, ,, M. l'abbé qui dîne avec son valet. Cette ,, place nous conviendrait assez. Je crois que ,, ces êtres-là, qui ne sont pas faits pour se ,, trouver ici, voudront bien nous la céder. ,, Je sentis toute l'insolence de ces mirmidons ; mais j'étois occupé de ma Jule d'une manière trop intéressante pour vouloir en être distrait si désagréablement. " Cédons notre ,, place, dis-je à Saint-Jean ; ,, & je commandai au garçon de nous établir à une autre table. Les deux écervelés se placèrent à la nôtre. " Ces Messieurs sont polis, dit l'un ,, d'eux ; ils ont de l'éducation, tu le vois. ,, On ne s'en seroit pas douté. ,, Et ils continuèrent leurs mauvais propos sur le même ton. " Ils font d'assez bon choix, reprit l'un ,, des deux. Leur nouvelle place vaut mieux ,, que la nôtre, & je crois qu'ils auront encore la politesse de nous la céder. ,, Nous avions fini, nous nous levâmes de table ; je payai, & pour toute réponse aux propos de ces extravagants je me contentai de lever les épaules, & je sortis.

Le jeune fou vint à moi. " M. l'Abbé fait ,, l'insolent, dit-il, ,, & d'un coup de main il me fit tourner mon chapeau sur la tête. Je

lui appliquai un soufflet, & je m'emparai de l'épée de son camarade. Le souffleté fondit sur moi, l'épée à la main. Il ne s'attendoit pas à trouver en moi un homme qui la manioit mieux que lui; je ne tardai pas à lui percer le bras. " Etes-vous content, lui dis-je ? " Il me parut plus que content; car il n'en demanda pas davantage. J'étois honoré des applaudissements de tous les témoins, ce qui ne le réjouissoit pas. Les claquements de mains battoient aussi pour Saint-Jean, qui s'escriroit à coups de canne sur le dos de l'autre Officier, par lequel il s'étoit vu attaquer avec pareille arme. La garde vint & nous conduisit chez le Commissaire. On dressa procès-verbal. Le maître de l'endroit où nous avions diné & plusieurs autres personnes rendirent témoignage en notre faveur. Il étoit clair qu'il n'y avoit rien à nous reprocher; mais, comme on voyoit effusion de sang, on jugea à propos de nous envoyer en prison. Saint Jean & moi.

Je frémissois de ne pouvoir aller voir ma Julie. J'écrivis au Régent de la France Australe, pour le prier de venir me trouver. Il accourut avec le Roi des Gnômes & les gens de leur suite. Je leur racontai mon histoire. Ils me dirent que, pour peu qu'il y eût du bon sens à Paris, je devois être bientôt mis en liberté. Le Régent alla chez M. le Lieutenant de Police; il parla à un Commis, qui étoit déjà prévenu sur l'affaire. " Il faut,

» dit cet employé, voir les adversaires des
 » des deux prisonniers; si ces deux jeunes
 » fous se désistent de toute poursuite, on
 » pourra mettre vos gens en liberté sur le
 » champ. » On alla de ma part, chez l'Of-
 ficier blessé, qui dit qu'il vouloit que ces
 canailles là mourussent sous le bâton; &
 qu'il prétendoit absolument poursuivre cette
 affaire. On alla chez le bâtonné qui fut plus
 traitable. « Je ne veux point de procès, dit-
 » il. J'ai eu le malheur de me trouver avec
 » un crâne, qui m'a attiré cette déplaisante
 » scene. Je ne veux point de monument qui
 » atteste que je me suis battu à coups de
 » canne, avec un valet. Ce sont des choses
 » qu'il faut ensevelir. Je parlerai à mon ami.»
 Il se rendit en effet chez lui, dès l'après-
 midi; mais il trouva l'absurde jeune homme
 déterminé à poursuivre l'affaire. Il lui dit que
 son projet n'avoit pas le sens commun, &
 lui reprocha de l'avoir engagé, sans raison,
 dans une aventure si désagréable. Le blessé
 lui répondit avec hauteur; ils s'aigriront l'un
 & l'autre. On sent bien qu'entre deux per-
 sonnes de cette espece, qui ne sont pas d'ac-
 cord, il doit y avoir infailliblement une
 querelle, & l'on sait comment se voident
 ces sortes de querelles. Le bâtonné dit
 au souffleté: » Puisque tu ne veux pas enten-
 » dre raison, tu me la feras; & dès que
 » ton bras sera guéri, je t'attends.» Le défi
 fut accepté; il fallut, de mon côté, que
 j'attendisse cette conclusion.

Les deux Reines & toute ma société venoient me voir assidûment , pour me dissiper les ennuis de la prison. Tous les habitants de ce triste séjour étoient surpris d'entendre prononcer , entre nous , les mots de Majesté , Altesse Royale ; & ils nous prenoient , de la meilleure foi du monde , pour des fous.

Cependant le bras de l'Officier se guérit ; les deux braves se rendirent au bois de Boulogne. Le plus juste des deux étendit roide mort son adversaire & se sauva. Dès-lors plus de poursuite , nous eumes lieu d'admirer la complaisance du jeune homme , qui avoit bien voulu se faire tuer , pour nous tirer d'embaras. Nous n'éions pas cependant encore venus à bout de nous en tirer tout-à-fait. Le Régent alla trouver M. le Lieutenant de Police , pour obtenir mon élargissement , fondé sur la raison qu'il n'y avoit aucune poursuite contre moi. Le Commis du Magistrat dit qu'il n'y voyoit aucune difficulté. "Cependant , ajouta-t-il , qu'est-
 » ce que cet Abbé qui s'est battu , qui se
 » nomme Marquis d'Erbeuil dans le pro-
 » cès-verbal ? Quel grade a-t-il dans l'Eglise ?"
 Comme il vit mon ami embarrassé pour répondre , il dit qu'il m'interrogeroit. Le Régent vint me rapporter cette réponse. Nouvel embaras ! Je n'étois point Abbé , pourquoi avois-je pris cet habit ? Et s'il y avoit une lettre de cachet sur mon compte ,

ne risquois-je pas d'en éprouver l'effet ? Je fus interrogé le lendemain par un exempt de Police. Je lui avouai que je n'étois point Abbé ; que je m'étois ainsi déguisé , parce qu'un ennemi , pour me tenir éloigné de la France , m'avoit fait accroire qu'il existoit une lettre de cachet contre moi. " C'est » ce qu'il faut vérifier me dit l'Exempt. » Il me me demanda , de plus ce que signifioient ces titres de Majesté que nous nous donnions réciproquement. Je lui exposai sur cet objet le plus succinctement qu'il me fut possible , tous les éclaircissement convenables. l'Exempt de Police me parut satisfait ; mais je restai en prison. Ce ne fut que deux jours après qu'on me rendit ma liberté , sans doute après s'être assuré qu'il n'existoit pas de lettre de cachet contre moi.

Je voulus sur le champ , me rendre chez Julie ; car je ne pouvois plus douter que ce ne fut elle que j'avois vue dans mon ancien logement. J'en pris la route. En y allant , je passai , avec Saint-Jean , dans une petite rue boigne. " Voilà justement , me dit-il , » le logement de Fourbin. Entrons-y. » J'y consentis. Nous trouvâmes un misérable goutteux , dont tous les membres étoient retirés & racrampis , comme ceux de Scarron. L'infortuné gémissoit à la merci de sa femme , qui venoit de lui casser un pot sur le front , & qui continuoît de lui caresser le visage , avec un balai sortant du ruisseau. On voyoit

sur sa face immonde , le sang couler avec la boue. A travers ce singulier masque , je reconnus Fourbin. Il me reconnut aussi. Le malheureux , il auroit voulu se cacher dans les entrailles de la terre. Il se jeta sur le pavé , & restoit la face dans la poussiere , sous le balai de sa femme. Je le fis relever , j'arrêtai sa Mégere. Il me balbutia de mauvaises excuses , & ajouta : “ Si je suis bien
 „ coupable , je suis bien puni. J'ai voulu
 „ procurer un sort à cette femme , en lui
 „ faisant partager la jouissance de ce que j'ai
 „ gagné à vous tromper. Vous voyez com-
 „ ment elle me traite. Je l'ai mérité ; mais
 „ étoit-ce d'elle que je devois attendre ce
 „ châtement ? „ Je voulus questionner ce mauvais sujet ; il n'aimoit pas sans doute , à entrer dans le détail de ses trahisons. D'ailleurs , il avoit une paralysie sur la langue , qui ne le laissoit parler que très-difficilement. Il me dit pour toute réponse , à mes questions : “ Oh ! vous avez une très-
 „ honnête femme ! „

N'en pouvant rien tirer de plus , nous le quittâmes. Il me parut clair , au moins , que Julie vivoit , & m'étoit fidelle. Je me rendis chez elle. “ Oh ! Monsieur , me dit
 „ le Portier , dans qu'elle inquiétude vous
 „ avez plongé Madame , en ne venant pas
 „ le jour que vous aviez promis ! Depuis
 „ ce temps , elle passe toutes les matinées
 „ à vous attendre , & toutes les après-

„ dînées à vous chercher dans tout Paris. „
 „ — “ Et me voilà, m'écrizi-je, où est-
 „ elle ? „ — “ Revenez demain matin,
 „ reprit le Portier, je vous en conjure,
 „ vous la trouverez sûrement ; car pour le
 „ moment elle est sortie, sans doute, afin
 „ de vous chercher. „

Je pestai de voir tant d'obstacles différer mon bonheur. Enfin le lendemain je me rendis, de bonne heure chez Julie. “ Montez „ vite, me cria le Portier, Madame vous „ attend. „ Je montai les degrés quatre à quatre. J'aperçois d'abord sur l'escalier, mon ancienne Cuisiniere, qui me reconnoît, pâlit & s'enfuit. J'entre, je parviens jusqu'à Julie. C'étoit elle-même, plus belle que jamais. J'étois déguisé, j'avois le visage caché d'un mouchoir. Après l'avoir saluée promptement, je me hâtai de me recouvrir d'un grand chapeau, qui ne laissoit pas voir ma figure. “ Ah ! Monsieur, s'écria- „ t-elle en se jetant à mes genoux, de grace, „ dites-moi où est mon époux ? „ A ces accents enchanteurs de ma Julie, à cette voix absolue sur mon ame, je ne puis plus tenir, & faisant voler mon chapeaux, je m'écrie : “ Chere Julie, il est dans tes bras. „ J'enlevai de terre ma chere épouse ; je la pressai sur mon cœur. Je la vis pâlir & tomber en foiblesse ; mais il est aisé de juger que son saisissement venoit d'un excès de joie. “ Qu'on m'amene mon fils, s'écria- „ t-elle, „

„-elle. „ On amena un enfant de quatre à cinq ans, beau comme sa mere. Elle prend l'enfant, le porte à mon cou. Je me sens pressé de ses bras enfantins. Je tombai moi-même sur un canapé dans une espece de pâmoison. Julie s'assit à côté de moi. Nous tenions notre enfant dans nos bras. Nous l'embrassions à l'envi l'un de l'autre, nous nous embrassions mutuellement, nous étions muets, nous pleurions, nous étions dans l'extase, dans le ravissement. Nous jouissions, & cette jouissance est ineffable. “ Ah ! Julie, „ m'écriai-je enfin, comment as-tu pu quitter „ ton époux ? „ — „ Que dites-vous, cruel, „ me répondit-elle ; comment avez-vous pu „ me quitter vous-même ? „ — „ Mais au „ moins, repris-je, pourquoi vous êtes- „ vous absentée ? Pourquoi n'avez-vous „ jamais répondu un mot à mes lettres ? „ — “ Je n'ai jamais été absente, me répon- „ dit-elle ; je n'ai jamais reçu de lettres de „ vous, depuis votre départ. „ Je restai „ confondu. “ Ma chere Julie, lui dis-je enfin, „ je vois que nous avons été les victimes „ & les dupes des fourbes & des méchants. „ Je vois un cahos dans lequel je me perds. „ pour me fournir quelques lumieres, racon- „ tez-moi, en peu de mots, votre histoire, „ depuis l'époque de mon départ. „ „ Mon histoire est toute simple, me ré- „ pondit-elle. Vous savez que vous aviez „ été passer huit jours à la campagne.... ”

„ — Oui, lui dis-je, &, à mon retour,
 „ Fourbin me dit que vous aviez disparu
 „ dès le premier jour de mon absence. Je
 „ fus obligé de repartir sur le champ avec
 „ le Prince de***, & je vous laissai un
 „ billet, pour vous prier de m'écrire sans
 „ délai, afin de me donner de vos nouvel-
 „ les. Quand je fus de retour, au bout de
 „ trois jours, je vous demandai. Fourbin,
 „ pour toute réponse, me remit une lettre
 „ datée de Lyon, où l'on me disoit que
 „ vous aviez paru dans cette ville, & que
 „ vous demandiez de l'argent. Je pris sou-
 „ dain la poste pour Lyon. „ — “ Quelle
 „ complication de fourberies, reprit Julie!
 „ Je n'avois pas été absente un seul jour.
 „ Je venois de sortir, quand vous arrivâtes.
 „ Ce fut un voisin qui me dit que vous
 „ étiez revenu de la campagne; mais qu'il
 „ vous avoit vu, bientôt après, repartir
 „ avec le Prince de***. Je pestai contre
 „ moi-même, d'avoir si mal choisi mon
 „ temps pour sortir, & d'avoir manqué le
 „ moment de votre apparition rapide à la
 „ maison. Je questionnai la Cuisiniere &
 „ Fourbin, qui me parurent embarrassés,
 „ & me répondirent très-confusément. Je
 „ leur demandai si vous ne les aviez char-
 „ gés de me rien dire. „ Non, me répon-
 „ dit Fourbin.... simplement bien des ex-
 „ cuses.... Monsieur dit que ce nouveau
 „ voyage ne sera guere que de huit jours.

„ Il vous invite beaucoup à aller à la cam-
 „ pagne de votre côté , à sortir , à vous
 „ dissiper. „ Le traître se garda bien de me
 „ donner votre lettre. Je vous attendis avec
 „ résignation , résolue de ne pas sortir , de
 „ peur de vous manquer. Au bout de trois
 „ jours , Fourbin vint tout hâletant , me
 „ dire : “ Venez , Madame , telle que vous
 „ êtes ; Monsieur vous attend. „ Il me prit
 „ le bras. Je le suivis , sans savoir où j’al-
 „ lois , & je me rappelle à présent , qu’en
 „ sortant , je rencontrai la voiture du Prince
 „ de *** ; vous étiez peut-être dedans ;
 „ c’étoit peut-être vous qui reveniez ; &
 „ quel bonheur , si je vous eusse vu dans
 „ ce moment ! Fourbin , probablement ,
 „ étoit au guet , pour vous voir revenir.
 „ Vous ayant apperçu , il étoit accouru tout
 „ essoufflé , pour me faire sortir , afin que
 „ vous ne me trouvassiez point au logis.
 „ Le scélérat me conduisit dans je ne sais
 „ quelle maison ; où vous n’étiez point ,
 „ & me dit : „ Madame , Monsieur vous
 „ prie de l’attendre ici. Je vais l’aller cher-
 „ cher , & il partit en me laissant interdite.
 „ Je m’apperçus qu’en sortant , il dit quel-
 „ ques mots à l’oreille d’une femme , qui
 „ paroissoit la maîtresse de la maison. Je
 „ fis plusieurs questions à cette femme , qui
 „ me répondit poliment , que tout ce qu’elle
 „ savoit , c’étoit que mon mari alloit venir.
 „ J’attendis avec impatience. „ Je ne vois

„ pas , me disois-je , pourquoi mon mari
 „ veut que je l'attende dans une maison
 „ tierce. „ Il me sembloit plus naturel qu'il
 „ vînt à la maison , où il savoit qu'il devoit
 „ me trouver. Alors je me rappellai la voi-
 „ ture du Prince de***, que j'avois vue
 „ en sortant , mais à laquelle je n'avois pas
 „ fait alors attention. “ C'étoit peut-être
 „ mon bien-aimé qui rentroit , me dis-je. „
 „ Cependant vous ne veniez point. Je vou-
 „ lois partir ; la femme bavarde me retenoit
 „ avec son ennuyeuse politesse. „ Madame ,
 „ me disoit-elle , M. votre mari va arriver
 „ tout-à-l'heure , je vous le jure. Il sera
 „ très-fâché , s'il ne vous trouve pas ici. „
 „ Elle vint à bout de me retenir pendant
 „ une heure. Enfin , je commençois à con-
 „ cevoir des soupçons. Je retournai chez
 „ moi , malgré la femme bavarde. Je trou-
 „ vai l'appartement ouvert , la cuisine fer-
 „ mée , & personne au logis. Peut-être la
 „ Cuisiniere s'étoit elle cachée dans la cui-
 „ sine , pour se dispenser de me répondre ;
 „ car je commence à soupçonner à présent
 „ qu'elle étoit du complot. Je descendis ;
 „ je cherchai des informations chez les voi-
 „ sins. Je demandai si l'on n'avoit point vu
 „ mon mari. Vous avez dû le rencontrer ,
 „ me dit quelqu'un. Il est revenu dans la
 „ voiture du Prince de*** , positivement
 „ quand vous sortiez. Il est reparti , très-
 „ peu de temps après , avec Fourbin , „ Il

„ me paroïſſoit clair que ce malheureux
 „ m'avoit fait ſortir , précifément pour que
 „ vous ne me trouvaffiez pas au logis : mais
 „ pourquoi cette trahifon ? Je vous attendis
 „ tout le reſte de la journée. Vous ne pa-
 „ rûtes point , non plus que Fourbin. Le
 „ lendemain j'envoyai ma Cuiſiniere chez le
 „ Prince de ***. Elle revint me dire que
 „ le Prince vous avoit ramené hier , & qu'il
 „ ne ſavoit pas où vous étiez. Je courus de
 „ tous côtés ; mais vainement. Enfin je ren-
 „ contrai un ami , qui me dit : “ Où donc
 „ eſt allé votre mari ? Je lui ai vu hier
 „ prendre la poſte avec Fourbin. „ A cette
 „ nouvelle , je fus conſternée. J'envoyai ſur
 „ le champ ma Cuiſiniere à la poſte , pour
 „ ſ'informer quelle route vous aviez priſe.
 „ Je voulois y aller moi-même ; mais j'étois
 „ accablée. La Cuiſiniere vint me rapporter
 „ que vous aviez pris la route de Lille. „
 „ — „ J'avois pris celle de Lyon , m'écriai-
 „ je. Il eſt trop viſible que la ſcélérate étoit
 „ du complot. A mon arrivée je viens de
 „ la voir pâlir & ſ'enfuir. „ — „ Je le re-
 „ connois trop à préſent , me dit Julie.
 „ Quoi qu'il en ſoit , votre frere , trompé
 „ par cette malheureuſe , prit ſoudain la
 „ route de Lille, vous tournant ainſi le dos,
 „ ſans le ſavoir. Il a couru toute la Flandre ,
 „ la Hollande , l'Allemagne , ſans vous trou-
 „ ver ; & nous en voyons trop la raiſon. Pour

„ moi, je me sentis si accablée, que je fus
 „ obligée de me mettre au lit. Je ressentis, en
 „ même-temps, les commencemens d'une
 „ grossesse, qui fut douloureuse. Arrivée au
 „ terme, je mis au monde, un enfant né
 „ dans les larmes. Il devoit être mélanco-
 „ lique; mais l'ascendant de la gaieté, qu'il
 „ tient de vous, l'emporte sur les tristes
 „ circonstances de sa naissance. Je l'ai allaité.
 „ Il m'a considérablement adouci les ennuis
 „ du veuvage & de l'abandon, de la part
 „ d'un mari que j'idolâtrois, que j'avois
 „ lieu de croire infidèle, qui avoit eu la
 „ cruauté de me quitter, & qui ne dai-
 „ gnoit pas m'écrire. Ciel! après tant d'an-
 „ nées passées à m'occuper de lui, à le
 „ désirer; après avoir joui si peu de lui,
 „ le perdre si cruellement! Jugez de mon
 „ état. Hélas! je me reprochois souvent
 „ d'oser vous croire infidèle.

„ Un barbare joignoit ses persécutions
 „ aux horreurs de mon sort. Bassonville
 „ vouloit pénétrer chez moi, dans l'odieux
 „ dessein de mettre à profit votre absence.
 „ J'étois obligée de m'enfermer, pour ne
 „ pas le rencontrer. Je ne sortois que quand
 „ je le savois absent de Paris. Jamais il n'a
 „ pu parvenir à me parler que trois ou
 „ quatre fois. Heureusement, la guerre
 „ m'a souvent débarrassée de lui, en l'obli-
 „ geant de courir les mers. J'entrevois à

„ présent que le traître étoit l'indigne auteur
 „ de nos maux. „ — „ Rien de plus sûr ,
 „ ma chere Julie , répliquai-je ; vous en
 „ allez juger par mon récit. „ Alors je lui
 racontai tout ce qui m'étoit arrivé depuis
 mon départ , jusqu'à notre réunion. Elle
 élevoit souvent les yeux au ciel , & s'écrioit :
 “ Quel abominable homme ! „

“ Oh ! ma chere Julie , m'écriai-je , à
 „ la fin de mon récit , tu vois comme j'ai
 „ été trompé ; comme toutes les circon-
 „ stances se sont combinées , pour m'obliger
 „ à te croire infidelle. Je ne l'ai jamais cru.
 „ Julie n'a jamais cessé d'être , à mes yeux ,
 „ la plus vertueuse des femmes. „ — Par-
 „ donne , cher époux , reprit Julie ; si j'ai
 „ été plus crédule , ce n'a été que dans
 „ des moments de désespoir ; & je me suis
 „ toujours reproché les soupçons que j'osois
 „ former sur ton compte. „

A ces mots , nous tombâmes dans les
 bras l'un de l'autre ; nous semblions cher-
 cher , par nos caresses , à réparer le temps
 où la fortune jalouse nous avoit privés d'un
 si doux plaisir. Il étoit clair que nous avions
 été les dupes d'un Valet & d'une Cuisi-
 niere ; que moi , qui me croyois si clair-
 voyant , qui avois eu l'occasion de connoître
 si bien les hommes , je m'étois laissé per-
 suader que Julie , la femme la plus ver-
 tueuse , que Julie , qui n'avoit pas un mo-
 ment quitté Paris , s'étoit enfee avec un

malheureux. " Oh ! détestable condition
 » des riches , m'écriai-je , voilà ce que c'est
 » que d'avoir des valets ! Pourquoi ne pas
 » se servir soi-même ? Si j'avois été simple-
 » ment , comme autrefois , Grégoire Mer-
 » veil , réduit à moi seul pour tout domes-
 » tique , cela ne me seroit pas arrivé. J'au-
 » rois porté ; moi-même , mes lettres à la
 » poste ; j'aurois reçu , moi-même , celles
 » qu'on m'adressoit ; j'aurois vu tout par
 » mes propres yeux ; & je ne me serois pas
 » égaré , en me fiant à ceux d'un valet. »
 » — " Ah ! je suis dans le même cas , s'écria
 » Julie ! Pourquoi m'en rapporter à une
 » malheureuse Cuisinière ? Pourquoi ne pas
 » m'informer moi-même de ce qui m'inté-
 » ressoit de si près ? Que de chagrins souf-
 » ferts , que de plaisirs perdus ! Cinq ans
 » passés dans les larmes , tandis qu'on au-
 » roit pu jouir de cinq ans d'un bonheur
 » ineffable. » — " Ah ! lui dis-je , le plaisir
 » de retrouver Julie efface tout. Un seul
 » moment , où je la tiens dans mes bras ,
 » me seroit oublier des siècles de malheurs. »
 En effet elle étoit plus belle que jamais ; &
 je l'aimois , en cet instant , plus que je ne
 l'avois jamais aimée.

Dans ce moment , mon frère & ma belle-
 sœur vinrent visiter Julie. Ils parurent agréa-
 blement surpris de me voir. Ma belle-
 sœur sembla cependant un peu décontenan-
 cée. Nous nous précipitâmes dans les bras

les uns des autres ; & nous nous témoignâmes , de la maniere la plus tendre , notre joie mutuelle. “ Ah ! mon ami ,
 ,, disoit mon frere , tu nous as donné
 ,, bien de la peine , & bien de l'inquiétude. ,,
 ,, — Ah ! s'écria Julie , nous n'avons pas
 ,, acheté trop cher le plaisir dont je jouis
 ,, en ce moment ! Je retrouve l'époux le
 ,, plus tendre & le plus fidele. ” Je regardois dans les yeux de ma belle-sœur , pour voir si elle exigeoit de moi du mystere , relativement au hasard qui me l'avoit fait rencontrer dans mes voyages. “ Oh ! ne craignez rien , dit-elle ; on fait tout , je n'ai rien déguisé. Vous pouvez vous-même rendre témoignage de ma conduite , dans des lieux où , sûrement mon honneur couroit quelque danger. ,, — Je rendis à ma belle-sœur la justice qui lui étoit due , & j'assurai qu'elle étoit sortie intacte de deux serrails. ,, — “ Il en est aussi sorti , passablement fidele , reprit la chere de Mirville ; car il faut avouer qu'il aimoit sa Julie plus que toutes les femmes qui étoient à sa disposition. ” — “ Sa fidélité est hors de doute , reprit mon épouse. C'est ce coquin de Fourbin qui lui avoit fait accroire . que je m'étoit sauvée avec Bassonville. Ma Cuisiniere étoit du complot. Il couroit à ma poursuite , comme on vous a fait courir , vous-même , à celle de votre mari ; car elle

„ a été aussi trompée ; on l'a fait aussi voya-
 „ ger. Racontez-lui, ma chere de Mirville,
 „ vos courses & vos embarras. „

„ Je vous dois cette explication, mon-
 „ cher frere, me dit ma belle sœur ; car
 „ vous avez dû être scandalisé de me voir
 „ dans le ferrail du Grand Turc ; & vous
 „ l'auriez été bien davantage, si vous aviez
 „ su que c'étoit moi qui étoit la Dame voi-
 „ lée, dans celui du vieux Duc. Je vois
 „ que nous avons été les dupes de nos va-
 „ lets ; mais ils étoient des maîtres dans
 „ l'art de la fourberie, & ils pouvoient se
 „ regarder comme profonds dans cette par-
 „ tie. C'est Bassonville, je le vois, qui m'a
 „ fait aussi tromper par votre Cuisiniere.
 „ Sans doute le traître me craignoit. Il
 „ croyoit que je soutenois ma sœur par mes
 „ conseils, & qu'elle seroit moins forte, &
 „ seroit moins de résistance, quand je ne
 „ serois plus auprès d'elle. Il résolut donc
 „ de me faire aussi courir le monde. Dès
 „ que mon mari fut parti pour suivre vos
 „ traces, la Cuisiniere de Julie vint me
 „ trouver, & feignant de me plaindre,
 „ Voilà pourtant ce que c'est, dit-elle, que
 „ ces indignes maris. Vous avez vu com-
 „ ment celui de ma maîtresse vient de la
 „ quitter, pour aller vivre je ne fais où,
 „ avec une gourgandine. Votre mari ne
 „ vaut pas mieux : il a pareillement la sien-
 „ ne ; il vous a dit qu'il alloit courir après

„ son beau-frere , & cela n'est que trop vrai ;
 „ mais il ne vous a pas ajouté qu'il enle-
 „ voit aussi sa maîtresse ; qu'ils avoient ma-
 „ chiné ensemble leur complot , & qu'ils
 „ devoient faire partie carrée. Il ne vous a
 „ pas confié qu'ils étoient partis séparément ,
 „ pour ne donner aucun soupçon ; mais
 „ qu'ils devoient se réunir en Italie. Il vous
 „ a dit , le traître , qu'il partoit pour Lille ;
 „ & il se mettoit en route pour Lyon ,
 „ comme son frere. Il a trompé les gens de
 „ la poste même. Voilà ce que m'a protesté
 „ la mere de sa maîtresse. » Je fus conf-
 „ ternée de ce que m'apprenoit cette mal-
 „ heureuse Cuisiniere. Elle m'amena , le
 „ jour même , une femme , se disant mere
 „ de la prétendue maîtresse de mon mari ,
 „ qui me certifia tout ce que m'avoit dit la
 „ coquine. Bref , elle vint à bout de me
 „ persuader. J'ai plus de résolution que
 „ Julie. Je me décidai à courir moi-même
 „ après mon infidele. Je pris la poste pour
 „ Lyon ; j'y descendis au parc. Je deman-
 „ dai des nouvelles d'un homme dont je
 „ montrai le portrait , qui avoit dû passer
 „ par-là , quinze jours auparavant. L'Hôte
 „ m'assura que ce Monsieur étoit , en effet ,
 „ passé ; & qu'il avoit pris la route de
 „ Turin. Je ne réfléchissois pas que le por-
 „ trait de mon mari étoit en même temps
 „ celui de son frere , vu l'extrême ressem-
 „ blance des deux jumeaux. Je me rendis

„ à Turin , puis à Milan , puis à Venise ;
 „ puis à Ancone , enfin à Rome , en sui-
 „ vant toujours les traces de mon beau frere ,
 „ tandis que je croyois fuivre celles de mon
 „ mari. Dans cette derniere ville , je trouvai
 „ Fourbin , pour mon malheur. Il parut
 „ déconcerté de me voir ; mais il se remit
 „ bientôt. Je lui demandai s'il avoit vu mon
 „ mari. “ Oui , oui , me répondit-il , je
 „ tâcherai de vous réconcilier avec lui. Je
 „ me flatte d'y réussir. Venez avec moi
 „ dans une maison de campagne , où vous
 „ pourrez peut-être le voir. ” Je partis , en
 „ effet , avec lui ; mais à peine étions-nous
 „ à huit milles de Rome , que nous fûmes
 „ assaillis par des brigands qui m'enleverent
 „ & me conduisirent dans le serrail du vieux
 „ Duc. Je n'ai jamais pu savoir si Fourbin
 „ étoit du complot. Mes ravisseurs le chas-
 „ serent à coups de fouet , & il ne se fit
 „ pas prier pour fuir à toutes jambes.

„ Vous avez été long-temps témoin de
 „ ma conduite dans ce serrail , & vous savez
 „ s'il y a rien à me reprocher. Vous sentez
 „ combien d'abord votre arrivée dut m'éton-
 „ ner & m'embarrasser ; combien je dus être
 „ confuse de me trouver , à votre aspect ,
 „ dans un séjour si scandaleux avant que
 „ vous connussiez la maniere dont je m'y
 „ comportois. Sans doute je me serois par la
 „ suite dévoilée à vos yeux ; mais l'indigne
 „ Fourbin trouva le moyen de me faire

„ passer une lettre, par laquelle il m'appre-
 „ noit qu'il avoit retrouvé mon époux, qu'il
 „ lui avoit persuadé que j'étois innocente ;
 „ mais mon mari exigeoit absolument, selon
 „ lui, que je ne me fisse pas connoître à son
 „ frere. J'ignorois pour quelle raison ; mais
 „ je crus devoir obéir à ses ordres sans savoir
 „ enfin si c'étoit pour n'avoir pas à rougir
 „ à vos yeux ou pour quelque autre motif
 „ qu'il me les donnoit. Je vois que ce prétendu
 „ ordre ne venoit que de Fourbin, qui crai-
 „ gnoit des explications entre vous & moi.
 „ Nous sortîmes de cette indigne retraite.
 „ Vous me mîtes au couvent avec votre
 „ petite marquise Contini qui vous adoroit.
 „ Je lui donnai ma confiance, son mari vint
 „ bientôt la reprendre, & j'ai appris depuis
 „ qu'ils vivoient bien ensemble. J'eus, quel-
 „ que temps après, une légère incommodité
 „ qui m'obligea d'aller respirer l'air à la
 „ campagne. Une grande dame Françoisè,
 „ mon amie, mourut dans la maison où
 „ j'étois. Fourbin vint me trouver & me
 „ dire que mon mari avoit été obligé de
 „ faire un voyage qui ne seroit pas long ;
 „ mais qu'il persistoit à exiger que je ne me
 „ dévoilasse pas à son frere. Je crus devoir
 „ continuer d'obéir. Ainsi je me cachois à
 „ un frere, à un tendre ami, tandis que
 „ j'étois toujours visible à un traître de valet.
 „ A peine fûtes-vous parti pour Naples,
 „ que le Fourbe vint me dire que mon mari

„ m'attendoit à Civita-Vecchia. Je m'y rendis
 „ sur le champ. J'y trouvai Fourbin, qui
 „ me dit que mon infidele ayant été forcé
 „ de se battre, & ayant tué son homme,
 „ s'étoit vu obligé de partir sans m'attendre;
 „ qu'il me recommandoit de profiter de la
 „ premiere occasion, pour le rejoindre à
 „ Malte. Je m'embarquai pour cette isle;
 „ mais nous fumes pris, en route, par un
 „ Corsaire Algérien, qui me vendit à des
 „ Marchands d'esclaves, par lesquels je fus
 „ conduit à Constantinople. Le Pourvoyeur
 „ du Grand Seigneur crut faire en m'ache-
 „ tant, une bonne emplette pour son maî-
 „ tre. Il m'acquis à un prix modique, &
 „ gagna sur ma personne. Je me rendis si
 „ maussade, que le Sultan fut mécontent
 „ de moi; & me fit la grace de ne pas me
 „ toucher. Sa colere tomba sur le Pour-
 „ voyeur qu'on fit étrangler, parce qu'on
 „ vit S. H. froncer le sourcil, en entendant
 „ prononcer son nom. Peu après, ce Sou-
 „ verain vous fit présent de moi; mais vous
 „ étiez parti quand j'arrivai chez vous; un en-
 „ voyé de France me fit embarquer pour Mar-
 „ seille, où j'arrivai sans malencontre; mais n'y
 „ trouvant point mon fugitif, & n'y pou-
 „ vant recueillir de ses nouvelles, je repris
 „ la route de Paris, où je trouvai mon cher
 „ époux, & où je découvris une partie des
 „ fourberies de l'indigae Fourbin. La Cui-
 „ siniere de Julie vint pleurer auprès de

„ moi, pour que je ne la perdiffe pas.
 „ J'eus cette complaisance, qui est peut-
 „ être criminelle, & dont j'aurois proba-
 „ blement dû me dispenser. „

Le récit de ma belle sœur terminé, je
 l'embrassai tendrement, & je lui demandai
 pardon des peines que je lui avois causées
 involontairement. Nous dînâmes ensemble
 avec autant de joie que d'appétit. Après le
 repas, on me fit raconter mes aventures,
 dont le récit parut enlever mes auditeurs.
 Lorsque j'en fus à l'endroit où j'avois reçu
 une prétendue lettre de mon frere, qui
 me mandois que j'avois perdu tout mes
 biens & lui les siens. „ L'indigne Fourbin „
 „ s'écria-t-il ! il n'y a pas un mot de vrai
 „ dans tout cela. Vous êtes paisible maître
 „ de votre bien, & moi du mien. Nous
 „ n'avons reçu aucune de vos lettres, vous
 „ n'avez reçu aucune des nôtres. Il en fabri-
 „ quoit, il en interceptoit. Je n'ai pas
 „ entendu parler des 1500 liv. que vous
 „ aviez chargé ce polisson de me faire passer.
 „ Il a su nous disperser & nous faire
 „ courir à son gré. „ Quand je dis enfin
 que ma Ninon étoit ressuscitée. Je les vis
 tous plongé dans l'extase ; mais quand je
 leur apprit que je l'avois amenée avec moi,
 qu'elle étoit en France, ils voulurent, sur
 le champ, que je les conduisisse vers elle.
 J'y consentis. Ils parurent tous enivrés de
 joie. Nous arrivâmes bientôt chez Ninon.

cette Reine chérie se leva, frappée, elle-même, d'une surprise ravissante. Elle voit mon épouse; elle s'écrie : « Voilà Julie. » Soudain les deux beautés se précipitent dans les bras l'une de l'autre. Je n'ai jamais vu deux femmes s'embrasser avec une pareille tendresse. Pas un soupçon de jalousie, pas une de ces caresses qui sont faites pour cacher ce triste sentiment. C'étoit de part & d'autre, la plus pure tendresse, exprimée avec la plus aimable candeur. Il sembloit que ces deux beautés fussent élevées au-dessus des passions humaines, & de la sphere terrestre. Il est vrai que l'une n'éclipsoit pas l'autre.

Tandis que les deux meres s'embrassoient avec tant de cordialité, la petite Reine caroissoit le fils de Julie, qui lui répondoit de tout son cœur. Ninon reconnut mon frere & son épouse. Julie reconnut Almanzine & le Roi des Gnômes. Soudain la plus douce intimité fut établie entre des gens qui, un moment auparavant, ne s'étoient jamais vus. Il n'y avoit pas un individu, dans la compagnie, qui ne fut digne d'une telle société, & au-dessus, peut-être de toutes les sociétés qui existent parmi les malheureux mortels.

Nous soupâmes tous en famille, avec une gaieté franche & bourgeoise, qu'on ne connoît plus à Paris. Après le souper, la Reine, en souriant, me céda solennellement à Julie. « Vous êtes la première en

„ date, lui dit-elle, au moins pour l'amour,
 „ qui est le premier lien des cœurs. Quand
 „ j'ai paru mourir, si j'ai été dépouillée d'un
 „ Empire, j'ai perdu mes droits, en même
 „ temps, sur un époux. La Reine est
 „ morte; il est veuf, libre & tout à
 „ vous. „ Les deux belles personnes s'em-
 brassèrent. Il fut arrêté que j'irois passer la
 nuit avec mon épouse, chez elle; mais
 toute la compagnie voulut nous conduire.
 Nous étions dans un transport, dans un
 délire de joie. Nous ne nous quittâmes
 qu'au premier chant du coq. Julie redevint
 entièrement mon épouse; & je savourai
 plus de délices avec elle dans un reste de
 nuit, que les époux vulgaires n'en peuvent
 goûter ensemble dans plusieurs années.

Le lendemain nous nous revîmes tous
 avec la même joie. Il fut décidé que nous
 vivrions tous ensemble. Nous achetâmes,
 en effet, un vaste hôtel, dans un des plus
 beaux quartiers de Paris, & qui suffit pour
 nous loger tous commodément. Bientôt
 nous fîmes l'acquisition d'un château &
 d'une terre magnifique, aux environs de
 Paris, dans la plus brillante position. A
 l'aide de ce double séjour, nous nous parta-
 geons entre la campagne & la ville; &
 nous trouvons le bonheur tant d'un côté
 que de l'autre. Le Roi des Gnômes, Al-
 manzine, Ninon & sa fille, par un heu-
 reux hasard, avoient sur elles, le jour du

défaſtre qui avoit fait périr leur patrie ; une quantité de diamants qui couverte en or , leur a fait une fortune immense. Almanzine & Tatonille ſe ſont très-bien accoutumées à vivre en plain air ; elles trouvent que les Champs-Elyſées de Paris valent bien ceux du pays des Gnomes. La Reine des Auſtro Francs respire avec plus de plaisir , ſimple particuliere à Paris , que Souveraine à Paris-Neuf. Nous vivons dans l'aiſance , dans l'opulence même ; mais nous menons toujours une vie bourgeoïſe. Nous formons une ſociété aſſez nombreuſe , pour pouvoir nous paſſer de compagnie étrangere. Nous n'admettons , chez nous , que les gens que nous en jugeons dignes , & ils ſont étonnés de trouver , parmi nous , cette aimable liberté , cette confiance & cette bonhomie qu'on ne connoît plus qu'en province. Ils avouent que le bonheur ſ'eſt retiré chez nous , & ils viennent , quand nous le leur permettons , en respirer l'heureuſe influence.

Je reçois de temps en temps , des lettres de ma fille de Meſſine , qui veut auſſi venir ſ'établir au milieu de nous. Elle a déjà eu bien des malheurs , & ſa vie a été très-variée , pour une perſonne de ſon ſexe.

Il y avoit quelque temps que je n'avois entendu parler de mon fils Cataudin. Un jour , un beau Cavalier eſt venu nous demander à dîner. C'étoit Cataudin lui-même. Il a fait ſoudain la conquête de

toute la famille. Il est devenu éblouissant. Nos femmes sont folles de lui. Il est l'intendant de leurs plaisirs, & leur en procure avec profusion. Nous jouissons du moment où nous le possédons, car il va bientôt partir. Un joli homme comme lui se doit à l'Univers.

Notre vieille cuisiniere est-elle digne qu'on parle de sa punition, & qu'on dise qu'elle a épousé, avec ses épargnes, un jeune homme qui la traite, comme la femme de Fourbin traite son mari ?

Je n'ai plus rien à dire à mes Lecteurs. Je suis heureux. Ce sont les malheurs qui piquent & intéressent la curiosité. Je n'en ai plus. Je veux me cramponner si bien à Paris, qu'aucune aventure ne m'en puisse plus arracher pour me faire courir le monde. Je m'applique à la littérature, qui remplit tous les instants que je ne donne pas à ma famille & à ma société. Je laisse la plume à Cataudin. Il a déjà essuyé bien des aventures. Il me paroît avoir, comme moi, la démangeaison de les écrire, & il y succombera, si j'ai quelque succès.

Fin du dernier Livre.

On verra, dans les Mémoires de Cataudin, ce que c'est qu'une Dame nommée Julie, que le Marquis d'Erbeuil a vu au Tonquin.

E X T R A I T

D'une Lettre de feu M. l'Abbé COYER.

J'AI été présenté, il y a peu de jours, dans une société charmante, dont on n'a point d'idée. Je compte n'avoir vécu que du moment que j'ai connu des gens si estimables, & l'année où je m'y suis vu admis, sera toujours, pour moi, *l'année merveilleuse*. M. le Marquis d'Erbeuil est le chef de cette Société unique. Il forme, avec son épouse, le plus beau couple que j'aie vue de ma vie. Il semble que, dans leur charmant asile, ils se soient tous donné le mot pour être d'une beauté singulière. Tous ces gens sont d'ailleurs vraiment extraordinaires. Il y a des Rois & des Reines de pays nouveaux, qui nous sont inconnus. On voit une Reine de la France-Australe, qui égale en appas Madame la Marquise, & sa fille, Reine comme elle. On aime à converser avec un Roi des Alfondons ou des Gnômes, peuple souterrains. En un mot, on jouit d'une compagnie choisie, unique, & qu'on ne trouve que là. Tous ces amis, d'une espèce si rare, ont eu des aventures miraculeuses; sur-tout le Marquis d'Erbeuil. Il les a écrites avec un air de naturel qui en garantit la

vérité. Son épouse a connu feu M. Dorat, tandis que son mari étoit absent. Elle a inspiré bien des vers galants à notre Ovide François ; mais elle n'a jamais permis qu'il la chantât publiquement, ni qu'il la désignât par aucun trait caractéristique. Elle étoit alors ensevelie dans la plus profonde retraite. Elle avoit fait, à notre Poète charmant, le récit de ses longs malheurs, & il avoit écrit, presque sous sa dictée, les Mémoires de cette femmes adorable. Elle a daigné me les lire presque en entier ; je les ai entendus avec enchantement. Si l'on publioit cet Ouvrage, le Public jugeroit peut-être que c'est le meilleur de M. Dorat ; mais Madame la Marquise est trop modeste pour permettre que l'histoire de sa vie devienne publique ; peut être s'y résoudra-t-elle, quand elle verra livrer à l'impression les Mémoires de son mari, où il est question d'elle à chaque page. Oh, que n'ai-je connu plutôt cette Société enchantresse ! Quelles idées j'y aurois puisées ! Quels ouvrages elle m'eût inspirés, ou plutôt quels plaisirs elle m'eût fait goûter ! Je ne puis vous indiquer où demeurent ces bienheureux mortels, tant à la ville qu'à la campagne. Cela m'est rigoureusement défendu, sous peine d'exclusion ; mais j'espère que cette défense sera levée par la suite en votre faveur. Je vous présenterai, le plutôt que je pourrai, à ces mystérieux

230 **EXTRAIT D'UNE LETTRE, &c.**
amis, qui semblent craindre de laisser évaporer leur félicité, en la communiquant. J'ai besoin, moi, pour être parfaitement heureux, que vous partagiez mon bonheur. D'ailleurs, si ces habitants de l'Elysée prennent quelque attachement pour moi, ils seront charmés que je leur laisse un autre moi-même, qui remplisse ma place auprès d'eux; car je sens que je ne puis tenir longtemps la mienne dans ce monde, & il faut que je le quitte au moment où le sort favorable m'offroit ce qui étoit le plus capable de m'y attacher.... Mais, je m'apperçois que voilà des idées tristes. Je finis, car cette Société charmante ne doit inspirer que la joie & la sérénité.

NOTE DE L'ÉDITEUR.

Nous regrettons beaucoup d'avoir perdu un grand portrait de M. le Marquis d'Erbeuil & de Madame son Epouse, peints par M. Aubry, dans le temps de leur mariage, & que nous regardons comme le chef-d'œuvre de cet habile Artiste. Nous avons lieu de croire qu'il nous a été volé. Il sera reconnoissable, parce qu'on y verra, sur un manuscrit, ces mots : l'Aventurier François. La personne qui voudra bien le rapporter à l'adresse d'un des Libraires chargés de la vente de cet Ouvrage, recevra une récompense proportionnée.

F I N.



69610771



